






19679/A
B-18

TRAITÉ
DE LA
GONORRHÉE
VIRULENTE.

TRAITÉ COMPLET DE LA GONORRHÉE VIRULENTE

Des Hommes & des Femmes.

Où l'on fait voir la différente maniere de la traiter, l'insuffisance de la plûpart des Méthodes, les dangers qu'il y a de négliger cette Maladie ; & les moyens de distinguer dans les Femmes, les Gonorrhées d'avec les Fleurs-Blanches.

SUIVI

D'UN MÉMOIRE SUR LA CONSTRUCTION & les avantages d'un nouvel Instrument pour tirer l'Urine de la Vessie.

Par M. DARAN, *Ecuyer, Chirurgien ordinaire du Roi, servant par quartier.*

A PARIS,

Chez DELAGUETTE, Imprimeur du College & de l'Acad. Roy. de Chir. rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. D. CC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

CE Traité doit être regardé comme la premiere partie de celui qu'on a donné, il y a quelques années, sur les Maladies de l'Uréthre. *Cet ordre est naturel, puisque les accidens dont il est parlé dans ce Traité, le premier publié, sont tous des effets & des suites de la Gonorrhée virulente. Aussi l'Auteur avoit-il dessein de commencer par l'Histoire exacte de cette Maladie ; il en avoit déja même rédigé par écrit plusieurs Chapitres ; mais les différentes sortes d'incommodités de l'Uréthre qui se présentoient en foule, ces maux dangereux qui accablent ceux qui en sont atteints, lui parurent un objet plus pressant, & dont l'explication ne lui permettoit point de délai ; d'autant plus qu'on n'avoit pas encore assez d'éclaircissemens sur ces sortes de matieres, faute de quoi les Malades se trouvoient abandonnés*

dans leur malheureux état, ou le voyoient empirer par des remèdes inconsiderés, & par l'inexpérience de ceux qui les traitoient. Il interrompit donc son premier Ouvrage pour y revenir après qu'il auroit suffisamment expliqué les maladies de l'Uréthre. Il a enfin exécuté cette premiere entreprise, pour réunir deux parties qui tiennent entr'elles par une liaison si sensible. Ceux qui sçauront faire leur profit du Traité de la Gonorrhée, s'épargneront les suites fâcheuses qu'elle traîne ordinairement après elle quand elle n'a pas été traitée convenablement; ils se mettront à l'abri de ces maux dangereux que j'ai déduits au long dans le Traité des Maladies de l'Uréthre. *Il y a plus à gagner pour eux dans cette attention, que de s'abandonner à tout évènement, pour risquer de se trouver un jour dans la nécessité de recourir à des secours tardifs dont ils ne peuvent avoir besoin que par leur faute.*



PRÉFACE.

QUAND on considere les progrès que fait dans le monde ce fléau terrible qui emporte un si grand nombre de ses Habitans de tant de différentes manieres, je veux dire le mal vénérien & toutes ses especes & ses accidens, on ne peut s'empêcher de gémir sur les funestes effets des passions auxquelles le genre humain s'abandonne. La guerre & les maladies, les excès du vin ravagent l'Univers; mais on peut dire que le penchant de tous les hommes aux voluptés de l'amour fait encore plus de mal, & est encore plus funeste aux Etats que la fureur des combats, l'intempérance & la crapule,

ſelon ce proverbe ſi connu, *plures occidit gula quàm gladius, plures utroque Venus.*

Il y a bien de l'apparence que l'origine du mal Vénérien remonte aux ſiécles les plus reculés, quoi qu'en diſent ceux qui ont diſcuté ce point dans des diſſertations plus curieuſes qu'utiles & concluantes. De tout tems le penchant réciproque des deux ſexes l'un pour l'autre a produit des excès dangereux : l'intention du Créateur étoit pleine de ſageſſe ; mais les hommes s'en ſont écartés, & ont franchi les juſtes bornes d'un plaiſir permis & légitime ; l'amour, ce bien précieux qui ſembloit devoir les dédommager de leur dégradation & des miſeres attachées à leur condition, eſt devenu par un abus criminel, un piége dangereux, & une ſource de larmes & de calamités. Qu'on parcoure les faſtes du monde, on verra combien de malheurs & de déſordres il a cauſés.

Il eſt vrai qu'on ne trouve point dans les Auteurs des premiers ſiécles des preuves aſſez claires de l'exiſtence du mal Vénérien, malgré les débauches énormes que le Paganiſme ſembloit autoriſer; mais peut-être regardoit-on ce fléau comme une maladie ordinaire & commune, à laquelle on ne faiſoit pas une attention particuliere, parce qu'elle étoit généralement répandue, ou que peut-être elle n'avoit point encore acquis ce dégré de violence, qui l'a rendue ſi funeſte dans la ſuite : néanmoins Hippocrate, Celſe & quelques autres ont parlé de certains accidens qui arrivent aux parties de la génération, & qui ont bien du rapport & de la reſſemblance avec ceux que l'on voit à préſent.

Quoi qu'il en ſoit, je laiſſe ces diſcuſſions ſçavantes à ceux qui ont pour objet la réputation d'une érudition recherchée; mais je ne puis m'empêcher de réfléchir ſur l'excès

d'imprudence avec lequel on s'expose tous les jours à un mal si cruel & si dangereux.

En vain l'exemple des malheureuses victimes du plaisir, le danger toujours présent d'en éprouver les suites, la honte qui les accompagne, s'élevent contre ce penchant. En vain l'innocence & la vertu réclament leurs droits, on rompt toutes les digues, on affronte le péril, & on brave tout. Dès que le sang commence à bouillir dans les veines d'un jeune homme à peine sorti de l'enfance, il se laisse entraîner par l'ardeur qui le consume, & dans ces premiers emportemens, il se livre sans choix à des amours vagues & faciles, & entraîne ses compagnons dans les mêmes désordres; & lorsqu'il s'en est formé l'habitude, il en est encore esclave dans un âge plus avancé, il ne la quitte point même dans la vieillesse, autant que peut le permettre ce qui lui reste de forces & de vigueur, & la

porte enfin jufqu'au tombeau. Il en eft bien peu qui foient exemts de cette fureur générale : heureux les tempéramens froids ou indolens qui ne reffentent que foiblement l'aiguillon de la volupté, & qui font chaftes fans effort & fans combat. *Rara avis, in terris, &c.*

Cependant il y auroit moins fujet de s'étonner de cette corruption univerfelle, fi elle ne produifoit les fruits les plus amers, ces maladies affreufes qui dérangent fi confidérablement l'œconomie animale, lui portent quelquefois les coups les plus funeftes, & la fapent par les fondemens; mais on peut dire qu'on ne trouve prefque aucun homme d'un certain âge qui n'ait porté les empreintes fatales des influences vénériennes. L'intérêt le plus précieux de l'humanité, la fanté, ce don du Ciel plus eftimable que tous les tréfors & que toutes les grandeurs de la terre, eft infiniment chere à tous les hommes; & de tou-

tes les craintes, celle de la mort eſt la plus forte & la plus naturelle. Cependant ces deux freins ſont encore trop foibles pour les arrêter; tant la paſſion de l'amour & l'intérêt du plaiſir ont de force dans leur cœur. Ce penchant engloutit, pour ainſi dire, tous les autres; l'ambition lui cede, & l'avarice même, dont la tyrannie eſt ſi cruelle, ſe captive ſous le joug de la volupté. Qu'on expoſe ſa ſanté, qu'on mépriſe la mort pour ſatisfaire ſes deſirs, qu'on leur ſacrifie les honneurs, les richeſſes & ſa réputation, c'eſt une preuve de ce que peut l'attrait du plaiſir ſur le cœur humain; mais qu'on néglige les ſuites de ſon imprudence, c'eſt un aveuglement qu'on ne ſçauroit comprendre. On voit de jeunes gens porter des années entieres les triſtes fruits de leur incontinence, ſans ſe mettre en peine de ce qu'il en peut arriver, & ſans recourir aux remédes, parce qu'ils regardent ces maux comme

de légeres incommodités, ou qu'ils ne voudroient pas suspendre le cours d'une vie libertine, pour se soumettre au régime que demande la guérison.

On voit des vieillards traîner jusqu'au tombeau ces gages malheureux de l'incontinence de leur jeunesse, & s'étourdir sur leur état, pour éviter les frais ou les longueurs du traitement; quoiqu'ils dussent réfléchir, s'ils étoient sages, que c'est cette négligence même qui rend leur vieillesse si douloureuse & précipitée, & qui hâtera infailliblement leur fin. Les uns craignent la honte de découvrir leur mal; mais cette pudeur est ridicule & mal fondée; elle auroit dû les arrêter sur le bord du précipice; mais elle ne doit pas les empêcher d'implorer les secours de qui peut les en tirer. Les autres craignent la dépense de la cure, ou ne se croyent pas en état d'y fournir; mais ce prétexte est frivole, puisqu'un Chirurgien chari-

table sçait toujours borner ses rétributions aux facultés de ceux qui ont recours à lui. D'autres enfin se tranquillisent dans l'idée que le mal ne fera point de progrès, & s'éteindra par la force & la bonté de leur tempérament, ou qu'ils pourront porter long-tems leurs incommodités, sans souffrir beaucoup, & sans un notable dérangement de leur santé; ainsi ils se familiarisent avec l'ennemi, & s'accoutument enfin à ne le point craindre; ce n'est, disent-ils, qu'une simple galanterie, une bagatelle qui ne met aucun obstacle à leur plaisir, & qui se dissipera d'elle-même : ils connoissent des gens qui se sont trouvés dans le même cas, & qui sont sains & vigoureux, & là-dessus ils traitent les auteurs de visionnaires, & les Chirurgiens de gens avides & intéressés qui ne songent qu'à allarmer les sots pour s'engraisser à leurs dépens, en grossissant prodigieusement un objet de rien, & en prolongeant une

cure qui ne demanderoit que quelques instans, ou qui peut disparoître d'elle-même. Telles sont les raisons ou les prétextes sur lesquels on se fonde pour éluder la nécessité de recourir aux remédes; mais ils verront tôt ou tard qu'ils ne l'auront pas fait impunément. Il est triste qu'ils ne puissent prévoir les malheureux effets de leur sécurité; ils peuvent bien n'avoir pas toute la foi possible à mon prognostic, mais il n'en est pas moins vrai & moins digne de leur attention. Je ne demande point leur reconnoissance, c'est une vertu dont la plûpart des hommes ne se piquent guère; mais je dois pour le bien général de l'humanité & l'honneur de ma profession, les avertir. Ce n'est ni par des vues intéressées, ni par une envie de me distinguer, que je publie cet ouvrage; la fortune & la réputation que je me suis acquises, doivent me suffire. Il ne tiendra qu'à ceux qui auront à cœur leur guérison

de profiter de mes avis, & j'ose leur promettre qu'ils n'auront pas lieu de s'en repentir. Ceux qui sont encore susceptibles de quelques réflexions, ouvriront les yeux sur un état dont ils ne sçauroient trop tôt sortir. La crainte de traîner une vie malheureuse & languissante dans la douleur, la honte & le mépris, ou de périr avant le tems, peut-elle être mieux fondée que dans la maladie dont il s'agit, je parle de la Gonorrhée virulente, cette maladie si commune, si négligée & si mal traitée ordinairement?

Quelques Auteurs prétendent que c'est une dépuration critique, un moyen qu'a fourni la nature après l'établissement de la Vérole, pour évacuer le virus, pour l'empêcher d'être emporté dans le torrent de la circulation, & d'infecter toute la masse des humeurs. Je ne prétends point combattre cette idée; mais je soutiens que cette dépuration ne

peut ſe faire bien ſans le ſecours de l'art, & qu'il eſt beſoin d'une main habile & expérimentée pour aider l'action de la nature, & pour concourir à ſes intentions, ſans quoi ce ne ſera plus une dépuration, mais un principe de l'infection univerſelle & une ſource féconde des accidens les plus triſtes & les plus funeſtes. Le grand point eſt d'évacuer entiérement le virus ; s'il en reſte quelques particules, on n'a rien fait ; elles infectent les vaiſſeaux de proche en proche ; elles gagnent la maſſe, & forment un tout qui ravage à la fin les ſolides.

Peut-on conſidérer ſans effroi les ſymptomes qui peuvent en réſulter? ces douleurs vives & cuiſantes qui errent par tous les membres, & qui ſe faiſant ſentir avec plus de fureur encore pendant la nuit, cauſent des inſomnies cruelles qui alterent les humeurs, diſſipent les eſprits, & portent l'acrimonie & le déſordre dans le ſang ; ces maux de tête vio-

lens qui ne donnent point de trêve, & qui rendent la vie odieuſe ; ces puſtules hideuſes qui défigurent le viſage, ce bandeau dégoûtant qui paroît ſur le front, ces ulceres purulens & ſordides qui rongent les membres & les parties ſecrettes ; ces dégoûts & ces indigeſtions qui accablent le malade, ces phtiſies incurables, cette haleine, ces ſueurs puantes & inſupportables, la chûte des cheveux, la maigreur enfin & le dépériſſement de tout le corps ; ajoutez à cela une foule d'autres accidens auſſi formidables, la carie des os, les extoſes, les abcès aux teſticules, leur inflammation, leur ſphacele & la néceſſité de leur amputation, les fiſtules au periné preſque toujours incurables, les ulceres & la deſtruction totale du vérumontanum, ce qui produit des écoulemens habituels & l'impuiſſance d'engendrer ; ces calloſités, ces fungus ou étranglemens du canal de l'uréthre dans les endroits de

ce conduit, où les ulceres ont été consolidés, & qui occasionnent des rétentions d'urines cruelles, & causent souvent la mort après des tortures inconcevables. Je ne dis rien de ces ophtalmies vénériennes, occasionnées par des métastases qui surviennent quelquefois, & font perdre la vue, si l'on n'y remédie promptement; ni de ce flux dégoûtant & involontaire qui coule des parties naturelles des femmes; ni de ces fistules ou ulceres malins & profonds qui rongeant peu-à-peu le vagin, font de ce canal & de l'anus un même conduit, accident qui rend les femmes insupportables à elles-mêmes.

On a vû des malades à qui le nez avoit été rongé ou défiguré entiérement par la destruction de ses cartilages; d'autres à qui la luette étoit tombée, ce qui nuisoit extrêmement à la prononciation, & rendoit leurs voix foibles & désagréables; j'en ai vû chez qui le virus avoit

tellement carié les os maxillaires, qu'on avoit été obligé de leur emporter la moitié de la mâchoire, ce qui les défiguroit totalement.

Un Médecin très-digne de foi m'a assuré qu'étant à Montpellier, il avoit été témoin d'un accident qui effraya toute l'école : un Etudiant en Médecine qui avoit depuis longtems la Vérole, alloit quelquefois jouer au mail; un jour, comme il lançoit la boule avec force, le mouvement lui cassa le bras; on examina la fracture, & on trouva que l'os de l'humerus avoit été tellement miné par l'action du virus, qu'il n'étoit pas plus gros que le petit doigt, sur quoi la Faculté opina à l'amputation.

Ceux qui voudront être instruits plus à fond des accidens terribles qui suivent quelquefois les maladies vénériennes, pourront consulter une foule d'Auteurs qui en font la description; car je me suis borné à ne parler que d'un certain nombre, &

j'en omets plusieurs, pour qu'on ne m'accuse point d'outrer les choses, & pour sauver au Lecteur un tableau aussi triste que dégoûtant.

Qu'on ne dise pas que ces symptomes n'existent plus, que le mal vénérien a beaucoup perdu de sa force & de sa malignité, & qu'on l'a apprivoisé, pour ainsi dire, dans le siécle où nous sommes; je conviendrai qu'ils ne sont pas tout-à-fait si communs qu'ils l'étoient autrefois dans ces tems où l'on ignoroit encore l'usage du mercure par rapport au virus, & les autres secours qu'on a inventés depuis; mais il est très-certain qu'on voit encore à présent les maux les plus funestes. Il est des sujets chez qui les humeurs sont plus disposées à recevoir le virus, à aider son action & à faciliter ses progrès par une espece d'analogie & de sympathie qu'elles ont avec lui, par leur chaleur, leur acrimonie & le mélange qui s'y trouve de parties héterogenes; & plus

cette diſpoſition eſt grande, plus les humeurs ſont viciées, plus auſſi elles donnent priſe aux miaſmes vénériens, plus elles hâtent leurs effets, & les rendent quelquefois tels que je viens de les décrire.

Mais pourquoi inſiſter davantage ſur cet article? il n'eſt point de raiſonnemens contre les faits; chacun peut avoir été témoin de quelques accidens ſemblables, ſur-tout dans les grandes Villes où la licence & la débauche régnent avec plus d'empire que par-tout ailleurs; & ſi l'on pouvoit douter encore de leur poſſibilité, on pourroit aiſément s'en convaincre dans certains hôpitaux deſtinés aux malades de l'eſpece dont il s'agit: on verra, ſi l'on compare les ſiécles paſſés & le préſent, & qu'on ait quelque lecture ſur cette matiere; on verra, dis-je, qu'il s'en faut bien que les ſymptomes ayent diminué; qu'il y a de certains ſujets chez leſquels ils ſont auſſi fâcheux qu'ils pouvoient l'être

autrefois, & qu'il n'y a de différence qu'entre le plus ou le moins de perſonnes qui en ſont attaquées.

Cependant ſur cette premiere aſſertion que les accidens de la maladie vénérienne ſont moins violens qu'ils ne l'étoient dans les ſiécles paſſés, on a cru pouvoir prononcer qu'elle étoit ſur ſon déclin, & qu'il viendroit un tems qu'elle ſeroit entiérement abolie. Les voluptueux du ſiécle préſent envient peut-être cet oracle ſi conſolant à la poſtérité galante ; cet âge d'or de Venus, ou ſelon l'expreſſion du Médecin la Mettrie, le cours de la vie ne ſera plus qu'un tiſſu de délices, où l'on pourra lâcher la bride à ſon penchant, & ſacrifier ſur tous les autels de l'amour, ſans rien riſquer dans les excès de ſon culte.

Mais qu'on ceſſe de regretter ce tems à venir, il y a bien de l'apparence qu'il n'eſt qu'imaginaire. Si l'origine de la Vérole remonte ſi

loin, du moins par rapport aux Habitans du nouveau monde, de qui l'on prétend qu'elle nous vient, on ne peut guère se flatter qu'elle ne s'étende point jusqu'à la derniere postérité. Il y aura toujours des femmes vulgivagues, pour emprunter encore le terme de l'Auteur précédent, des femmes livrées à des prostitutions publiques & mercenaires qui perpétueront le régne du virus, & le transmettront aux siécles les plus reculés. Nos descendans ne seront pas plus heureux que nous; ils hériteront de nos penchans & de nos miseres, & peut-être leur sort empirera-t-il comme leur imprudence & leur corruption, *ætas parentum pejor avis tulit nos nequiores mox daturos progeniem vitiosiorem.* Au reste qu'on ne se fasse point illusion sur son état, après qu'on aura couru les risques de la maladie dont il s'agit.

Tous les Auteurs conviennent que c'est un Prothée qui se déguise

ſous mille formes différentes, qui prend le maſque de diverſes autres maladies, & trompe ſouvent le malade ſous de fauſſes apparences, en mettant auſſi en défaut la ſagacité des perſonnes de l'art. Ainſi quand on éprouve certains accidens qui réſiſtent opiniâtrement aux ſecours appropriés, ſi l'on ſe rappelle quelque commerce ſuſpect, quelques ſymptomes vénériens négligés ou mal guéris, on eſt aſſez fondé à croire que les maux que l'on reſſent, ont toute une autre cauſe que celle qu'on s'eſt d'abord imaginée, qu'on ne doit l'attribuer qu'à un virus caché, & qu'ils ne peuvent être détruits que par les remédes antivénériens.

On ne doit pas non plus ſe flater d'être en ſûreté, lorſqu'après une cure équivoque, hazardeuſe ou précipitée d'une Gonorrhée virulente, on n'éprouve depuis long-tems aucune incomodité marquée au coin des maladies vénériennes; ce cal-

me eſt plus dangereux qu'on ne penſe ; le mal croupit quelquefois dix, vingt ou trente ans dans quelque partie organique, pour ſe déclarer enſuite avec fureur dans le tems qu'on y penſe le moins. Plus le virus ſéjourne dans le corps, plus il y acquiert de force & de malignité, & à meſure que l'on avance en âge le tempérament s'affoiblit, le ſang s'appauvrit, & la nature eſt moins propre à chaſſer un hôte ſi nuiſible, & à ſeconder les efforts de l'art. Et que peuvent opérer les remédes dans un vieillard caduc & épuiſé, dans un corps généralement infecté & corrompu, dont tous les ſucs ſont, pour ainſi dire, un compoſé de virus ? Comment les adminiſtrer à un malade qui, pour lui avoir laiſſé trop gagner de tems, a la poitrine, ou quelque autre viſcere extrêmement débilité, eſt menacé de conſomption, ou a déja même ces parties ulcérées ? Mais peut-on trop blâmer l'imprudence, ou plutôt

tôt la cruauté de ceux qui, n'étant pas aſſez sûrs de leur état pour ſe croire abſolument exemts de virus, ne craignent point d'expoſer une femme chaſte ou une fille ſaine à en contracter l'infection. Quelles ſuites funeſtes ne peut-il pas réſulter de leurs approches fatales? des enfans rachitiques, cacochimes, malſains & vérolés, tels que ces malheureuſes victimes de la lubricité de leur pere, ces créatures manquées & contrefaites qu'on voit ramper triſtement dans nos rues, ne réclament-ils pas contre cet excès d'injuſtice & de barbarie? quel ſpectacle pour les parens de voir dans le ſein de leur famille ces témoignages vivans qui dépoſent contre la débauche de leurs auteurs? quelle honte & quelle mortification ſenſible pour ceux qui ne leur ont donné l'être que pour leur faire haïr leur exiſtence, & maudire le ſang à qui ils la doivent! & pour ces jeunes filles dont la tendreſſe eſt ſi

triſtement récompenſée, à quoi ne les expoſe point un pareil malheur? La honte, la crainte de leurs parens, les reſſources qui leur manquent quelquefois pour ſe faire traiter, le ſoin de leur réputation leur feront long-tems cacher le germe dangereux qui couve dans leur ſang; peut-être ne déclareront-elles jamais leur état qui, empirant peu-à-peu, les moiſſonnera dans leur printems, & les fera périr tout d'un coup d'une mort également honteuſe & cruelle; ou ſi leurs parens les forcent de prendre d'autres engagemens, & d'épouſer un homme réglé dans ſes mœurs & ſa conduite, le premier fruit de leur mariage ſera le fruit amer de leurs amours furtifs, & deviendra dans le ménage une ſource d'opprobres & de diviſions. Mais ne renouvellons point des plaies qui ne ſont que trop réelles dans la plûpart des familles; tirons le rideau ſur des objets ſi déſagréables, & qu'il ſuffiſe de ce que

je viens de dire pour faire ſentir aux perſonnes qui ont intérêt à ce que j'écris, combien il eſt important pour elles de s'épargner tant de ſujets de chagrins, & de ſonger ſérieuſement à aſſurer leur ſanté, en recourant promptement aux ſecours dont elles ont beſoin.

C'eſt un axiome fort connu dans l'art de guérir, qu'il faut combattre le mal dès le commencement, *principiis obſta*, &c.

Mais quoiqu'on ait différé longtems à chercher les remédes, il ne faut pas pourtant le juger incurable, & ſe laiſſer aller à tout événement. Il eſt des reſſources que la Providence ménage pour les plus grands maux, & qui ſont le fruit du travail & de l'expérience : ces maux ſont ſouvent inguériſſables, plutôt par la faute des malades que par une autre cauſe ; c'eſt toujours le mieux quand on implore de bonne heure les ſecours de l'art ; mais il eſt certain qu'il eſt des cas que

l'on juge mal à propos déſeſpérés : ce préjugé vient quelquefois de l'effroi & du découragement des malades, ou de l'inexpérience de ceux qui les traitent.

Quoi qu'on en puiſſe dire, l'art de guérir eſt un art divin & fécond en reſſources ; mais il faut bien du tems & du travail pour l'acquérir. Il faut convenir cependant qu'il y a des maladies beaucoup plus difficiles les unes que les autres, plus dangereuſes, plus longues & plus opiniâtres, & l'on peut mettre dans ce rang les Gonorrhées virulentes que le vulgaire regarde ordinairement comme une bagatelle, & qualifie imprudemment du nom de galanterie. On ſçait néanmoins qu'elles réſiſtent quelquefois à tous les remédes & à toutes les méthodes qui ſont le plus en uſage, & que quelques-uns les portent des années entieres, & même toute leur vie. Elles ne ſont donc pas un objet ſi léger qu'on le dit ordinairement.

Plusieurs Praticiens avouent même qu'ils aimeroient mieux avoir à traiter une Vérole complette qu'une Gonorrhée. On en a vû qui commençoient d'abord par l'usage des injections ou d'autres remédes astringens pour l'arrêter, & qui en venoient ensuite aux frictions mercurielles & à la salivation, ne doutant point, comme il est vrai, que cette supression de l'écoulement n'établit dans le corps une véritable Vérole ; néanmoins il est des malades si aveugles & si ennemis d'eux-mêmes, que dès qu'ils voyent le flux séminal arrêté, ils s'imaginent être guéris, & ne songent plus à user d'autres remédes, dans la persuasion où ils sont qu'ils n'en ont plus besoin. Ce qu'on ne croiroit pas, si des Ecrits publics ne le témoignoient, il se trouve des Auteurs qui proposent des astringens pour secours uniques, & qui les vantent comme infaillibles, sans qu'il soit besoin d'en employer d'au-

tres ; quelques-uns mêmes font un myſtere de ces prétendus ſpécifiques, & ils ont leur raiſon pour cela.

Mais n'en déplaiſe à leur autorité, quelque reſpectable qu'elle paroiſſe, les effets ne démentent que trop ſouvent de ſi vaines promeſſes, & les événemens qui en réſultent, ne tournent qu'au décri & au ſcandale de la Médecine. Je l'ai dit, & je le répete encore, le grand point eſt de chaſſer le virus hors des organes où il a ſon ſiége, & de le détruire entiérement ; & comment peut-on ſe flater d'y parvenir par l'uſage des aſtringens ? en vérité, c'eſt ſe refuſer aux notions les plus claires & les plus communes, & heurter directement les principes. Que deviendra ce virus que l'on enferme dans les réſervoirs où il s'eſt logé ? quelle voie lui reſtera-t-il pour ſortir du corps ? eſpere-t-on qu'il s'affoiblira & s'éteindra enfin de lui-même ? c'eſt n

point connoître ſa nature & ſon activité. Cependant on convient en général que lorſqu'il s'eſt établi en quelque endroit, il faut tout employer pour l'abolir, de ſorte qu'il n'en reſte pas une ſeule particule, ſans quoi ce ſeroit une étincelle qui produiroit bientôt un nouvel embraſement ; de-là ces ſalivations abondantes que l'on procure aux malades, juſqu'au point de tarir preſqu'entiérement les graiſſes, & les huiles, où l'on prétend que ſe loge plus particuliérement le ferment vérolique. Comment donc concilier les idées des Praticiens ?

Quand on fait réflexion ſur tant de contradictions & d'oppoſitions de ſentimens dans pluſieurs autres objets de la pratique, on comprend combien il eſt difficile de bien choiſir, ou de prendre un juſte parti, à ceux qui ne ſe réglent que ſur les conſeils & la méthode des Auteurs, & qui n'ont pas encore acquis aſſez de lumiere par

leur propre expérience, pour abandonner les routes vulgaires, la plûpart fautives ou dangereuſes. La maxime la plus ordinaire eſt qu'il faut imiter la nature; mais ſi on étoit fidèle à ſuivre cette régle, on feroit beaucoup moins de fautes, on marcheroit à pas plus ſûrs & plus fermes, & on ne s'égareroit que très-rarement. Les moyens de la nature ſont toujours ſimples; mais l'art dédaigne quelquefois d'être ſon rival; on veut ſe diſtinguer par le merveilleux, par l'extraordinaire, & on donne dans l'erreur & l'abſurdité. La nouveauté eſt toujours en droit de plaire. Les malades ſont toujours impatiens, ils veulent que l'on ſoit expéditif, & quiconque eſt le plus prompt dans le traitement, leur paroît ſouvent le plus habile, ſans faire attention que les cures hâtives ſont toujours les plus ſuſpectes, ſur-tout dans la maladie dont il s'agit, où l'on ne ſçauroit trop prendre de précautions pour en détruire

la cauſe, le virus n'étant pas d'une nature à ſortir du corps auſſi promptement qu'il y eſt entré. Quelqu'un a dit que les maladies venoient à cheval & s'en retournoient à pied: ce proverbe eſt plus certain dans le cas dont il s'agit que dans tout autre; l'activité du virus fait qu'il eſt reçu avec beaucoup de promptitude & de facilité; mais cette même activité fait auſſi qu'il ne s'évacue entiérement qu'avec beaucoup de peine; c'eſt par-là qu'il gagne du chemin, & qu'il s'inſinue bientôt dans toute la maſſe des fluides, ſi l'on n'a ſoin d'arrêter ſes progrès.

Une maladie d'une conſéquence auſſi ſérieuſe qu'eſt la Gonorrhée virulente, ne peut être traitée avec trop de circonſpection & de ménagement; elle exige beaucoup d'art & d'expérience de la part de ceux qui l'entreprennent, & on ne ſçauroit trop ſe tenir ſur ſes gardes contre les méthodes uſitées; je les ai décrites en peu de mots dans ce Trai-

té, pour que les malades fuſſent à portée de voir leur différence, & de juger de la confiance qu'on doit y avoir, s'ils ſe ſont acquis quelques connoiſſances ſur ces ſortes de matieres. Pour ce qui eſt des ſpécifiques dont les annonces courent le monde, & ſont affichées en mille endroits, on ne doit guère les regarder que comme un leurre que tend l'avidité du gain à la crédulité du Public. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt de voir la confiance que s'attirent la plûpart de ces Empyriques, & la vogue qu'ils ont dans le monde. Quelques-uns d'entre eux, pour ne pas dire tous, n'ont pas les moindres principes, la moindre teinture de Chirurgie, ils n'ont aucune connoiſſance des tempéramens, des égards qu'il faut avoir à la différence des ſexes, de l'âge, des lieux & des ſaiſons, aucune vue diſtincte, aucune notion ſur la qualité, la vertu & la doſe des remédes; ils n'ont tout au plus

qu'une méthode générale & une formule universelle, qu'ils appliquent indifféremment à toutes sortes de personnes; mais parce que le hazard a voulu qu'ils ayent eu quelque apparence de succès en certains cas, ils se font des Partisans qui les vantent par-tout avec emphase, & il n'en faut pas plus pour les ériger en habiles hommes. Cependant ils se démentent dans la suite: quelques malades mêmes sont la victime de ces remédes téméraires; mais la réputation de ces Charlatans est faite, on n'en revient point; on s'éleve contre leurs contradicteurs; on est dupe & on veut l'être. Cette réussite enhardit un grand nombre d'autres rivaux qui se mettent aussi bientôt sur les rangs; la nouveauté séduit, on y court, & cela ne finit point; la foule en est si prodigieuse que les malades hésitent long-tems pour se déterminer, ils ne sçavent à qui donner la pomme; c'est par-tout la

même facilité, la même promptitude à guérir; on n'eſt point obligé à garder la chambre, ni d'interrompre ſes occupations, on dort, on boit, on mange comme à l'ordinaire, point de mercure dans les remédes, ils ſont doux, agréables, ſans amertume, & operent ſans nulle violence; ces promeſſes ſont trop flateuſes, pour n'être pas ſéduiſantes, mais l'effet y repond-il? c'eſt ce dont nous ne conviendrons pas aſſurément.

L'étude longue & ſérieuſe que j'ai toujours faite de la maladie qui fait l'objet de ce Traité, l'expérience que je me ſuis acquiſe dans les effets des remédes, & les ſuccès que j'ai eus dans l'application, m'ont engagé à offrir des ſecours que je crois sûrs & efficaces, & les ſeuls qui puiſſent opérer une guériſon radicale, & mettre à couvert pour toujours des ſuites fâcheuſes qu'on auroit à craindre d'un virus

mal éteint, ou des accidens qui ſuccédent quelquefois aux méthodes ordinaires. Si je jouis de quelque conſidération dans le monde, & de l'eſtime des honnêtes gens, on ſent bien que je m'expoſerois à me montrer indigne de cet avantage, & à le perdre pour toujours, en imitant ces Empyriques contre leſquels je me déclare ſi fortement, & en propoſant une méthode particuliere, dont les mauvais effets pourroient tourner à ma honte & à ma confuſion. Fondé comme je ſuis, je n'ai point à redouter un revers ſi mortifiant; les engagemens que je prends avec le Public, je ſuis ſûr de les remplir, pourvû qu'on ſe ſoumette exactement à ma maniere de traiter, qui n'eſt ni violente ni déſagréable; l'événement ſçaura juſtifier mes promeſſes.

Au reſte je ne me propoſe que l'avantage d'être utile à ma Patrie, & de concourir en général au bien

de l'humanité ; & s'il ſe trouve des perſonnes qui ne veuillent pas profiter de mes offres, j'eſpere du moins qu'elles m'en ſçauront gré, en faveur de mon zèle & de mon déſintéreſſement.

Pour ce qui eſt du plan de ce petit traité, je m'y ſuis pris de la maniere qui m'a parû la plus claire, & la plus ſimple, perſuadé qu'on ne pouvoit trop ſe rendre intelligible dans tous les écrits que l'on met ſous les yeux du public, qui ne doit point péner dans une lecture, mais appercevoir ſans effort des idées nettes & diſtinctes; ſans quoi il pourroit ſe dégouter & avoir aſſez mauvaiſe opinion de l'Auteur. On voit quantité d'Ouvrages où il régne une confuſion & un déſordre qui ne peut produire qu'un très-mauvais effet. La plûpart des livres qui traitent de la maladie en queſtion, ſont dans le cas dont je parle. Quelque Sçavans & bien raiſonnés qu'ils

ſoient, il ne me paroît pas que l'ordre y ſoit bien obſervé. On y trouve quantité de ſubdiviſions, qui loin d'éclaircir les matieres, les embrouillent, & travaillent le lecteur. D'autres ſe perdent dans de longues digreſſions, qui font oublier le fil du diſcours, de ſorte qu'avant qu'elles ſoient finies, on a perdu de vûe l'objet principal. Vercelloni dit quelquefois d'aſſez bonnes choſes, mais il parle toujours trop, & un excès d'érudition prodigué aſſez mal à propos, entrecoupe ſon livre; outre qu'il revient ſouvent aux mêmes articles après les avoir entamés long-tems auparavant. J'ai tâché de me mettre à couvert de ce reproche en traitant chaque objet ſéparément, & en l'épuiſant tout d'un coup pour n'y point revenir.

J'ai commencé, 1°. par les cauſes de la Gonorrhée virulente, par la deſcription des parties qu'elle

affecte dans les hommes, & des ſymptômes qu'elle occaſionne. 2°. Je parle des différentes eſpeces de Gonorrhées virulentes, des ſimples, des compliquées, de leurs cauſes, des ſiéges de cette maladie, de la différence qui s'y trouve par rapport aux cauſes prochaines, & à la nature de l'inflammation, des Gonorrhées ſéches, & de la bâtarde.

3°. J'expoſe le Diagnoſtic de la Gonorrhée virulente, ſoit par rapport aux différens ſiéges qu'elles peut occuper, ſoit par rapport aux cauſes prochaines, & aux différentes eſpeces d'imflammation.

Le Prognoſtic de cette maladie eu égard aux ſiéges où elle peut s'établir, aux ſuites qu'elle peut avoir, à la maniere dont elle ſe termine, au tempérament, à l'âge, & aux diſpoſitions des humeurs.

4°. Je traite de la Gonorrhée virulente des femmes, de ſa cauſe

efficiente, de ses symptômes, & des signes diagnostics & prognostics.

5°. Je donne un abrégé des méthodes ordinaires qu'on employe pour traiter la Gonorrhée virulente, des méthodes particulieres de différens Auteurs, toutes insuffisantes ou dangereuses, & des préservatifs prétendus de cette maladie.

6°. Je parle des accidens qui surviennent quelquefois à la Gonorrhée virulente, du flux involontaire de semence ou Gonorrhée habituelle, de ses causes, ses dangers & ses suites, & de celui qui arrive aux femmes.

7°. J'ajoute mes réflexions particulieres sur ce qui a été dit dans les Chapitres précédens, sur l'inutilité des traitemens ordinaires, & des méthodes des Auteurs que j'ai cités; sur la certitude que le mal n'est point guéri dès qu'il reste un

écoulement ; ſur la cauſe véritable de cet écoulement, & de certaines fleurs blanches dont on ſe déguiſe la nature.

8°. Enfin je donne un petit recueil d'obſervations différentes, pour ſervir de preuves à tout ce que j'ai avancé, tant par rapport aux méthodes ordinaires, qu'à celle qui m'eſt particuliere.

Tel eſt l'ordre & le plan que je me ſuis propoſé dans cet Ouvrage, & que je crois avoir exactement ſuivis. Je crois que l'on me tiendra quelque compte de la netteté & de l'arrangement que j'ai mis dans les matieres. Il me reſte à ſouhaiter que le public l'accueille favorablement ; j'oſe l'eſpérer puiſque je ne me ſuis propoſé que ſon avantage ; & je me flatte que le ſuccès répondant parfaitement à mes vûes, on ſera convaincu de l'utilité de mon travail, & de la ſûreté d'une méthode juſqu'ici in-

connue, & éprouvée par nombre d'expériences ſuivies qui ne me laiſſent plus aucun doute ſur ſon efficacité.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Traité.

page.

CHAPITRE I.

CHAPITRE III

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VIII. 143



TRAITÉ
DE LA
GONORRHÉE VIRULENTE.

JE ne m'amuſerai point ici à établir aucun ſyſtême particulier ſur l'origine de la Vérole en général, ou de la Gonorrhée Virulente qui en eſt une eſpèce. Parmi les différens Auteurs qui ont écrit de cette maladie, les uns la font remonter juſqu'aux premiers ſiécles du monde, & prétendent qu'elle commença à regner depuis que les hommes ſe furent abandonnés aux deréglemens d'un amour vague & brutal. On croit avoir trouvé la deſcription de cette contagion bien

détaillée dans les Œuvres d'Hippocrate. D'autres assignent son origine à la découverte du nouveau Monde, & la regardent comme un des fruits des conquêtes des Espagnols qui la communiquerent aux Italiens & aux François en l'année 1439, lorsque Charles VIII Roi de France, avoit son armée devant Naples. Ce systême supposeroit toujours qu'elle est fort ancienne, du moins par rapport à cette partie du monde qui n'avoit point été découverte. Car quelques-uns prétendent qu'elle est endémique dans cette région. Quant aux causes particulières auxquelles les Auteurs attribuent son origine, elles me paroissent destituées de fondement, pour ne pas dire ridicules. Il en est qui assurent qu'elle a été contractée par un commerce abominable des hommes avec de gros Singes, qu'ils regardent comme les anciens Satyres. D'autres disent qu'elle a pris naissance dans l'Europe par l'avarice de quelques Vivandiers qui durant la guerre de Naples entre Alphonse V & Jean fils de René d'Anjou, les vivres ayant manqué aux deux armées, leur vendirent de la chair humaine pour du Thon, & que c'est une pareille nourri

ture qui rend la Vérole ſi commune parmi les Habitans des Antilles, qui ſont Antropophages. Il y a des Auteurs qui prétendent que cette Maladie peut ſe former du mélange de pluſieurs ſemences ſaines dans le vagin d'une fille qui ne ſeroit point infectée de ce mal. Tel eſt en particulier Uçay, qui dit expreſſément qu'une fille pucelle qui auroit à faire à ſix hommes qui n'auroient jamais eu commerce avec aucunes femmes, ne laiſſeroit pas de contracter cette maladie par la corruption de toutes ces ſemences, en ſuppoſant que la fille les retint dans le vagin. Si on admettoit ce ſyſtême, il ſeroit inutile d'aller chercher, ni dans les tems ni dans les pays éloignés la cauſe qui produit la Gonorrhée. Je ne prendrai aucun parti ſur ces différens ſentimens, plus curieux qu'utiles & tous fort incertains, ou fondés ſeulement ſur des conjectures. D'ailleurs il importe peu aux malades qu'on agite ces ſortes de queſtions; c'eſt pour eux ſeulement que j'écris, & il s'agit moins de les inſtruire que de les guérir. Le mal exiſte; le grand objet eſt de le détruire, & c'eſt l'unique que je me propoſe dans cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

De la Gonorrhée Virulente.

LA Gonnorrhée Virulence eſt un écoulement de matiére ſanieuſe qui ſort de la verge par le canal de l'urethre, ou du vagin par la vulve, quelque tems après un congrès impur, & qui eſt occaſionné par l'infection de l'un ou l'autre ſexe. Les particules vénériennes qui ſe détachent des chancres ou des ulcères qui ſe trouvent dans les parties naturelles d'un homme ou d'une femme, s'inſinuent dans celles de la perſonne ſaine, déchirent & rongent par leurs ſels corroſifs les lieux par où elles paſſent, interrompent & pervertiſſent le cours & la diſtribution des ſucs nourriciers, cauſent l'inflammation, & produiſent de petits ulcères qui, lorſqu'ils ſe forment dans l'intérieur de l'urethre d'un homme ou dans les réſervoirs du vagin, fourniſſent une ſanie qui prend diverſes couleurs à meſure que le mal augmente.

Le Vulgaire & quelques Chirurgiens nomment cet écoulement *chaudepiſſe*;

d'autres aſſurent, mais ſans fondement, que la matiére qui coule dans cette Maladie, n'eſt qu'une ſemence corrompue, qui par ſon développement corrompt auſſi les parties qu'elle touche; d'autres enfin s'imaginent que cet écoulement n'eſt ſimplement qu'une humeur gluante & épaiſſie contre nature après qu'elle s'eſt échappée des parties de l'un ou de l'autre ſexe. Je ne m'arrêterai point à réfuter ces opinions; pour peu qu'on connoiſſe le méchaniſme des parties de la génération dans les deux ſexes, & la nature & les effets du virus, on ſentira tout le ridicule de ces ſentimens. Il en eſt de même des idées de ceux qui confondent l'écoulement virulent avec le flux purement ſéminal ou limphatique, & ne mettent aucune diſtinction entre ces trois maladies, quoiqu'elles aient des cauſes & des ſignes tout différens & ſouvent oppoſés. Pour ce qui eſt de l'écoulement virulent, c'eſt fort mal à propos qu'on l'appelle chaudepiſſe; puiſqu'à prendre ce terme dans toute ſa ſignification, il déſigne ſimplement cette ardeur & cette cuiſon que reſſentent les malades en urinant, & qui n'eſt qu'un accident qui dépend entiérement de l'écoulement vénérien.

La cauſe efficiente de cette Maladie, eſt la même que celle de la Vérole; c'eſt un virus volatil, corroſif & contagieux qui s'étant introduit dans les parties naturelles de la femme, ſe communiquent à celles de l'homme dans l'acte vénérien, & peut de même être communiqué à des femmes ſaines par celui qui en aura été infecté dans un commerce impur.

Un Auteur Anglois a prouvé que le virus vénérien eſt acide & corroſif, puiſqu'il produit les mêmes effets qui ſont ordinaires aux acides. Ce même Auteur à expérimenté que le virus donne une couleur de cuivre au ſuc du tourne-ſol, & change en un rouge clair la teinture de violettes. On ſçait d'ailleurs qu'il épaiſſit les humeurs, qu'il côagule la limphe; qu'il produit des engorgemens dans les glandes, des nodus, des chancres & des ulcères dont les bords ſont durs & calleux, & c'eſt le propre des acides de produire les mêmes phénomenes.

Sa volatilité ſe fait connoître par la promptitude de ſes effets, & par cette activité qui en rend ſouvent la communication ſi facile.

Enfin on ne peut douter que ce virus

ne ſoit d'une qualité corroſive : la preuve en eſt établie par les effets les plus ſenſibles ; car outre la douleur qu'il cauſe dans la Gonorrhée, il produit encore des ulcères & des chancres. On entend ſouvent dire à de jeunes gens qui ont la Gonorrhée, qu'ils l'ont priſe avec des femmes qui n'avoient jamais eu de foibleſſes que pour eux, & de la vertu deſquelles ils pourroient répondre ; d'autres diſent qu'ils n'ont ce mal que pour avoir habité dans le tems des régles avec une fille nullement ſuſpecte de tout autre commerce de galanterie, & ils en ſont d'autant plus perſuadés, qu'ils ont pû lire dans Cardan, dans le livre de *Secretis Mulierum*, d'Albert le Grand, ou dans Pline, tous les contes que ces Auteurs débitent ſur la qualité funeſte du ſang menſtruel, dont la vapeur, ſelon eux, imprime ſur les miroirs des taches ineffaçables, & fait tourner les liqueurs, & qui tombant ſur la terre fait ſécher les plantes & cauſe la rage aux chiens qui en mangent : outre que l'authorité de l'Ecriture Sainte ſemble prouver la malignité de cet écoulement en déclarant immondes les femmes qui étoient dans leur tems périodique.

L'erreur des uns & des autres eſt un effet de leur prévention. Les femmes ne ſont que trop ſçavantes dans l'art de tromper ; & plus on aime, plus on a de crédulité ; mais il eſt conſtant que ſi elles ſont ſaines, elles ne pourront jamais communiquer de mal vénérien ; & ſi leurs régles occaſionnent quelques accidens, ce ne ſera jamais que des incommodités legeres qui paſſent aiſément par peu de remédes, & non des accidens virulens. Il en eſt de même des fleurs blanches qui ſont quelquefois ſi âcres qu'elles excorient les levres de la vulve, & peuvent produire le même effet ſur la verge ſans qu'on puiſſe le regarder comme vénérien, ſi ce flux n'eſt point accompagné du virus qui ſeul conſtitue la Gonorrhée.

Venons maintenant à la maniére dont la Gonorrhée ſe prend dans les hommes.

Sydenham prétend que le virus pénétre d'abord la ſubſtance charnue de la verge, qu'il y cauſe enſuite une inflammation & des ulcères qui fourniſſent cette matiére purulente que l'on voit couler de l'urethre ; & cette opinion lui paroît d'autant plus fondée, qu'il a vû, dit-il, ſuinter une matiére toute ſemblable par les ports du gland, & non par l'urethre, & ſans même

que le gland ou le prépuce fussent ulcèrés ; mais ce n'est pas ainsi que se forme la Gonorrhée ordinaire ; celle dont parle cet Auteur est une espèce de chaude-pisse particulière comme nous le dirons dans la suite, & son opinion est rejettée de tous ceux qui ont traité de cette Maladie. Il est certain que le virus s'insinue d'abord dans l'urethre qui est la voye la plus libre & la plus ouverte, & qui lui donne passage dans tous les lieux où il exerce ses ravages. La chaleur & les frottemens du congrès exaltant les vapeurs vénériennes qui se trouvent dans un vagin infecté, l'urethre les attire avec plus ou moins de force, & selon que le conduit est plus ou moins ouvert. Les miasmes de ces vapeurs se mêlant avec le suc nourricier de cette partie, & attaquant les vésicules séminaires & toutes les glandes qui se trouvent dans le canal, altérent & changent la nature de ces liqueurs qui sortent de l'urethre en forme de sanie, & causent une inflammation dans toute son étendue.

Les femmes sont plus heureuses que les hommes à cet égard. Si elles leur donnent si facilement la Gonorrhée, elles

ſont elles-mêmes beaucoup moins ſujettes à la gagner, & la raiſon en eſt claire. Si, comme nous venons de le dire, les hommes reçoivent par l'urethre le virus qui cauſe cette Maladie, on conçoit aiſément que dès qu'une fois il eſt entré dans un canal auſſi étroit, il ne peut plus guère s'échapper; au lieu que le vagin étant infiniment plus large, il en peut ſortir facilement ainſi que la ſemence de l'homme qui n'y reſte pas ordinairement après qu'elle y a été reçue, parce que les parois de ce canal ſe rapprochant dès que la verge en eſt ſortie, pouſſent les liqueurs au dehors; outre qu'étant enduits d'une humeur mucilagineuſe, cette matiére graſſe & onctueuſe enveloppe les ſels virulens, émouſſe leur acrimonie, & peut les entraîner avec elle en ſortant du vagin, ſi elle eſt en une certaine quantité. Cependant ces avantages particuliers ne mettent pas toujours les femmes à couvert des impreſſions du virus; ſoit qu'il y ait dans leurs humeurs une certaine diſpoſition qui l'attire, ſoit qu'elles ſoient négligentes à laver les parties où les liqueurs deviennent âcres par la chaleur & par leur ſéjour, & par conſéquent plus propres à recevoir les

miasmes vénériens ; soit qu'elles n'ayent pas la précaution de s'essuyer après le déduit.

Les femmes publiques en Italie, & sur-tout à Naples ne manquent jamais de se laver avant & après le congrès, ce qui empêche que dans ce pays là le mal ne se communique aussi aisément qu'ailleurs, quoiqu'il y ait peu de Villes où ces sortes de femmes soient plus fréquentées, & où il y en ait un si grand nombre. On en comptoit, dit-on, dans le tems que le Roi Regnant prît possession de ce Royaume jusqu'à 110 00 de bien connues, sans parler d'une infinité d'autres qui sous divers prétextes exerçoient la même profession.

Quoiqu'il en soit, les femmes prennent la Gonorrhée de la même manière que les hommes. Dans l'ardeur du coït toutes les parties du vagin se témusient & se roidissent ainsi que la verge; les ports sont plus ouverts, les conduits plus dilatés, & la chaleur causée par les frottemens réiterés donne au virus toute son activité. Il pénétre les glandes, les enflâme, y cause des ulcères & produit la Gonorrhée. Il faut avouer cependant qu'une femme peut gagner ce mal sans que la verge ait été absolument intro-

duite dans le vagin, & que l'action ait été complette ; il suffit que le gland d'un homme infecté touche l'entrée de ce canal, ou quelqu'unes de ses parties qui se présentent à l'extérieur, ou qu'elles soient arrosées de la semence qui porte avec elle des corpuscules vérolіques, ou qu'elles soient souillées du pus d'une Gonorrhée ou de quelque chancre qui aura son siége sur le gland ou sur le prépuce.

La maladie ne se déclare pas ordinairement immédiatement d'abord après le conflit amoureux. Quelquefois cependant elle paroît le lendemain; mais plus communément le quatriéme, le huitiéme, ou le douziéme jour. Cela dépend de différentes circonstances, comme de la qualité du virus communiqué, de la disposition particulière des humeurs, du tempérament, du climat, du régime ordinaire, & de l'ardeur plus ou moins vive que l'on éprouve de part & d'autre dans le combat voluptueux.

Premiérement il est certain que plus le virus est âcre & malin, plus il a acquis de force par le tems, ou par l'acrimonie des humeurs qui l'ont reçu, plus il est abondant & invéteré, plus aussi il se

communique facilement, & plus promptement il produit ſes effets.

En ſecond lieu plus les humeurs ont d'analogie avec le poiſon vénérien par une qualité chaude, âcre, bilieuſe ou cacochime, plus elles l'attirent facilement, & plus elles hâtent ſes ravages.

En troiſiéme lieu on a obſervé que les tempéramens phlegmatiques ſont moins jujets à gagner le mal, ou qu'il s'y déclare moins promptement; parce qu'ils ont moins de chaleur & d'acrimonie, & qu'ils noyent pour ainſi dire le virus, qui ſe trouvant comme en un lieu étranger, demeure plus long-tems à ſe déployer; de ſorte que les perſonnes qui ſont naturellement froides, qui ont les vaiſſeaux lâches & l'habitude du corps pituiteuſe, couvent long-tems le germe vénérien avant qu'il puiſſe éclore & ſe manifeſter à l'extérieur; mais dans les tempéramens chauds, ſon impreſſion eſt ordinairement prompte, & produit d'abord ſes effets.

D'un autre côté le climat du pays aide beaucoup le virus à s'établir dans les corps & à s'y manifeſter promptement.

On croit qu'il a pris naiſſance dans les pays chauds; & l'on ſait que les peuples

du Nord y ſont moins ſujets que les Nations Méridionales chez leſquelles il exerçe ſon empire avec fureur. Ainſi la chaleur dela ſaiſon ou du pays que l'on habite cauſantplus d'effervefcence dans le ſang, & plus de volatilité dans les particules vénériennes, doit concourir à la promptitude de leur communication & de leurs effets.

Le régime de vie contribue auſſi beaucoup à l'accélération du mal. Ceux qui ſe nourriſſent de mets & de ragoûts où il entre beaucoup d'aſſaiſonnement, ont certainement le ſang plus âcre, plus chaud, plus enflâmé, & par conſéquent les parties de la génération plus ſuſceptibles des impreſſions du virus; ſur-tout s'ils boivent beaucoup de vin & de liqueurs fortes: de ſorte qu'il n'eſt pas étonnant ſi la maladie ſe déclare plus promptement chez eux que chez les perſonnes ſobres & moderées qui peuvent cependant courir les mêmes riſques, ſi elles viennent à ſe livrer aux excès du vin & de la bonne chere avant que d'entrer en lice avec quelque fille ſuſpecte, ce qui ſe pratique ordinairement dans ces maiſons de plaiſirs, où le premier ſacrifice eſt preſque toujours pour Bacchus; car ces ſortes de femmes ſavent trop bien que ce préli-

minaire eſt d'un grand ſecours pour irriter l'aiguillon de la volupté *ſine Baccho & cerere friget Venus.*

Enfin il eſt ſûr que plus le ſentiment du plaiſir eſt vif, & que plus on reſſent d'ardeur & de tranſport dans l'action, plus on gagne promptement le mal, & plus on le met en état de ſe déclarer plûtôt. Le virus échauffé ſe volatiliſe, devient plus actif & plus pénétrant, & agit en plus grande quantité par les éjaculations fréquentes des humeurs que le plaiſir fait couler abondamment d'un vagin infecté, ou fait des impreſſions plus fortes & plus puiſſantes ſur les parties d'une femme ſaine en s'exhalant abondamment de la verge d'un homme gâté, le gonflement & la tenſion des parties de l'un & l'autre ſexe, dans ces momens de volupté, donnant plus d'ouverture aux pores, & par conſéquent une iſſue plus libre aux corpuſcules vénériens pour en ſortir, ou pour s'y introduire ; c'eſt-à-dire, pour la communication réciproque du mal. Ainſi le virus étant reçu en une quantité & en un dégré d'activité conſidérables, produit ſon effet beaucoup plus vîte que lorſque le congrès a été moins ardent, moins paſſionné & moins voluptueux.

On peut ajoûter à toutes ces causes une autre circonstance qui mérite quelque attention. Nous avons dit que le sang menstruel ne peut par lui-même produire un mal vénérien ; mais il en peut favoriser la communication & accélérer ses effets, peut être en augmentant sa malignité, si ce sang est naturellement âcre ou participe de toute autre mauvaise qualité, ou en entraînant avec lui une plus grande quantité de corpuscules vérolíques. C'est pourquoi il peut très-bien arriver que lorsqu'on connoît une femme, ou un peu avant ses régles, ou dans le tems qu'elles coulent, ou immédiatement après qu'elles ont cessé, le mal se communique avec plus de force & de rapidité, & produise ses effets plus promptement.

Au reste, ce que je dis par rapport à la Gonorrhée Virulente, doit s'appliquer en général à tous les autres symptômes de la vérole qui se déclarent plûtôt ou plus tard pour les raisons que nous venons de déduire.

La plûpart des malades, sur tout ceux d'un certain rang, sont naturellement curieux de connoître le mal dont ils sont attaqués, soit qu'ils veuillent par-là ac-

querir des lumiéres ſur le danger où ils ſe trouvent, ou s'aſſurer de l'efficacité de la méthode que l'on employe pour les guérir.

Il eſt juſte de ſe prêter à leurs deſirs, parce que, outre la ſatisfaction qu'on leur procure, on leur ouvre encore les yeux ſur les ſuites funeſtes de la débauche qu'ils ſont ſouvent plus portés à éviter après leur rétabliſſement; ainſi dans le deſſein que je me ſuis propoſé, j'écris moins pour les Chirurgiens qui peuvent être bien inſtruits d'ailleurs, que pour donner aux malades quelques connoiſſances qui peuvent leur être utiles.

Quand on traite des Maladies de quelque partie du corps humain, il eſt néceſſaire d'en comprendre la ſtructure; ſans quoi il eſt facile de s'égarer, & d'induire les autres en erreur; les connoiſſances dépendent les unes des autres, & s'entraident mutuellement. C'eſt la méthode que je me ſuis propoſé de ſuivre comme étant d'un grand ſecours pour l'intelligence du Lecteur, & pour l'ordre & l'arrangement qui ſont néceſſaires dans tous les écrits, où on eſt plus jaloux d'inſtruire que d'affecter une vaine & ſterile érudition. C'eſt pourquoi avant

que d'en venir à la déſcription de la Gonorrhée Virulente, je vais donner une idée des parties qu'elle affecte, mais d'une maniére abregée & préciſe.

La verge eſt preſque toute compoſée d'un tiſſu de cellules qui ſe gonflent en ſe dilatant, quand l'imagination s'échauffe par des images voluptueuſes ou aux approches du plaiſir. Dans cet état de tenſion cauſé par le ſang, & les eſprits animaux qui ſe ſont portés rapidement dans ces cellules, ainſi que l'eau dans une éponge, leur tiſſu qui dans un état de repos & d'affaiſſement, a plus d'épaiſſeur & de conſiſtence par le reſſerrement des fibres, devient infiniment mince & délié. L'urethre qui prend naiſſance à l'extrêmité de la veſſie, deſcend contre l'anus l'eſpace d'un pouce & remonte enſuite en formant une petite courbure, juſqu'à l'os pubis, où il s'attache avec la verge au ligament ſuſpenſoir qui la ſoutient, & de-là deſcend en ligne droite juſqu'à ſon extrêmité antérieure qui eſt le gland.

D'abord il eſt fort étroit proche le ſphincter, il s'élargit enſuite, puis redevient plus étroit quand il ſe trouve entre les corps fongueux, & a moins de lar-

geur encore vers ſon extrêmité, ſi ce n'eſt dans le gland où ſa dilatation forme une cavité que l'on appelle la foſſe naviculaire. La longueur de ce canal varie ſelon l'âge & le ſexe. Dans les hommes faits il eſt de la longueur de huit ou neuf travers de doigt, & quelquefois plus; au lieu que dans les femmes à peine en a-t'il deux; outre qu'il eſt plus large, moins ſenſible & plus ſuſceptible de dilatation. On conçoit aiſément par cette petite deſcription pourquoi les effets du virus ſe déclarent dans cette partie d'une manière ſi différente que dans celles des femmes.

Quand le virus inſinué dans cet organe y doit produire la Gonorrhée, le lendemain, ou deux ou trois jours après; quelquefois même huit ou douze, une grande démangeaiſon ſe fait ſentir au bout du gland, avec une eſpèce de chatouillement, & quelque peu de chaleur cauſée par les irritations que font les ſels virulens ſur les fibres délicates de l'urethre, en commençant à ſe déclarer. Les glandes de ce canal, & leurs conduits excréteurs étant mis en contraction par ces irritations fréquentes, il s'en exprime une humeur claire & gluante qui diſtille

goute à goute, & paroît à son extrêmité. L'orifice de l'urethre est chaud & devient plus rouge & plus dilaté qu'auparavant. Quand on urine, on éprouve un chatouillement qu'on ne sentoit pas ordinairement ; qui d'abord ne fait point de mal, mais qui peu à peu & à mesure que le virus agit, devient plus vif & plus douloureux ; ensuite la violence du mal augmentant, la verge s'étend & se roidit involontairement & avec douleur. On voit couler des goûtes d'une humeur épaisse ; on sent de la difficulté à uriner ; & une chaleur âcre & piquante dans tout le canal ; symptômes qui vont toujours en augmentant jusqu'au dernier période de la maladie. Peu de jours après le mal agit avec plus de force ; on sent de la chaleur & de la douleur dans le périnée & une grande cuisson quand on urine. La verge entre souvent en érection & souffre comme si on la serroit fortement. Quelquefois même elle se recourbe; l'humeur qui coule abondamment est chaude, mordicante & moins épaisse qu'auparavant. Elle paroît quelquefois d'un gris cendré, & comme du pus ; quelquefois on y apperçoit des rayes ou des filamens sanguins, changeant souvent

de couleur ; & ſe teignant tantôt en jaune , tantôt en verd ; enfin ayant tous les caractères d'un véritable pus. C'eſt ce qui conſtitue l'état de la maladie ; enſuite de quoi la violence des ſymptômes commence à baiſſer ; la chaleur diminue ; le flux eſt moins âcre & moins abondant ; la matiére a plus de blancheur & de conſiſtance ; bien-tôt il ne ſort plus de l urethre que quelques filamens limphatiques fort déliés, & qu'on voit flotter dans l'urine ; enfin la matiére ſe tarit totalement , & c'eſt la fin de la Gonorrhée.

Tâchons maintenant d'expliquer d'une manière claire & ſenſible les cauſes des différens ſymptômes que nous venons de décrire. Lorſque le virus introduit dans l'urethre a pénétré dans quelques parties que ce ſoit , il a bien-tôt communiqué ſa virulence aux humeurs propres de ce canal .Ces humeurs s'alterent , s'échauffent , deviennent âcres , & irritent les fibres qui ſouffrant par là de fréquentes contractions , dégorgent la matiére de la Gonorrhée qui devient de plus en plus liquide , & acquiert une couleur tirant ſur le verd ; parce que la chaleur & la fermentation diviſent ſes parties onc-

tueuſes & ſulphureuſes, rompent le tiſſu, & leur font changer de diſpoſition, ce qui l'a fait paroître ſous cette couleur étrangère. L'irritation & les contractions fréquentes que ſouffrent les fibres des réſervoirs où ces humeurs ſont contenues, font une compreſſion ſur leurs vaiſſeaux ſanguins, laquelle devenant un obſtacle à la circulation, le ſang apporté continuellement par les artères, s'accumule dans les veines; & comme il n'a plus d'iſſue libre, il s'échauffe, & il en réſulte une inflammation. Si cette inflammation s'augmente de plus en plus par l'abondance & le ſéjour du ſang qui ne peut circuler, le diametre des vaiſſeaux capillaires qui ſont les plus foibles, ne pouvant plus le contenir, & la dilatation ſurpaſſant leur force & leur ton naturel, il n'eſt pas étonnant qu'il s'en déchire quelques-uns, & que le ſang extravaſé ſe mêlant avec la matiére, elle paroiſſe tâchetée de quelques rayes ou filamens rouges, & devienne même entiérement ſanguinolente, s'il y a un plus grand nombre de ces vaiſſeaux rompus, qui rendent l'extravaſation plus conſidérable. Si l'inflammation eſt encore dans un dégré plus fort, &

qu'il y ait plus d'acrimonie dans le virus, il ronge les parties où il s'eſt attaché, & y forme des chancres & des ulcères, dont la ſanie rend la matiere de la Gonorrhée d'un gris cendré, & toute ſemblable au pus. On comprend aiſément que l'inflammation de l'urethre cauſe une tenſion dans ſes fibres nerveuſes, qui par-là reſſentent plus vivement les impreſſions de la matiere purulente, & de l'urine dans ſon écoulement, & occaſionnent une conſtriction dans ce canal, laquelle eſt augmentée par la compreſſion des corps caverneux qui ſont enflammés eux-mêmes. Ainſi il n'eſt pas étonnant que les ſels de la matiere virulente & de l'urine l'irritant vivement, y faſſent ſentir une grande cuiſon & une ardeur mordicante. Il s'enſuit auſſi que le diametre de l'urethre étant diminué par ſa conſtriction, l'urine ne peut couler que difficilement, & c'eſt ce qu'on appelle dyſurie, ſimptôme ordinaire de la Gonorrhée; & ſi c'eſt principalement à l'extrémité de ce conduit qu'on éprouve de la douleur, c'eſt parce que les dernieres gouttes de l'urine qui s'arrêtent dans la foſſe naviculaire, ſitué en cet endroit-là, & plus large que le reſte du canal, piquot-

tent & irritent par leur chaleur & leur acrimonie les fibres de cette partie infiniment ſenſibles.

Quand les réſervoirs de la ſemence ſont enflammés, le perinée qui les touche, ne peut manquer de l'être auſſi ; delà vient qu'il eſt chaud, & qu'on y reſſent de très-vives douleurs.

Si l'inflammation occupe toute la verge, & que l'urethre ſoit ulceré, les douleurs ſont encore plus grandes, & l'irritation ſe communiquant en même tems au ſphincter de la veſſie, il ſe reſſere, & ne rend qu'avec beaucoup de peine l'urine qui ne peut ſortir que goutte à goutte, & ſans qu'on faſſe de grands efforts ; autre ſymptôme des plus fâcheux qui accompagne quelquefois la Gonorrhée, & qu'on appelle ſtrangurie.

Les muſcles érecteurs & accélérateurs de la verge, étant auſſi gonflés par l'irritation qui leur eſt communiquée des autres parties que le virus enflamme, le principe des corps caverneux & les veines en ſont comprimés. Les arteres qui reſtent libres, continuent d'apporter du ſang ; mais les veines ne pouvant ſe déſemplir, non plus que les corps caverneux, dans les cellules deſquels il coule

coule abondamment, on souffre des érections fréquentes qui gonflant & allongeant nécessairement l'urethre, causent des douleurs très-vives & très cuisantes ; mais l'inflammation de l'urethre ne lui permettant pas de s'étendre ainsi que le reste de la verge, elle est forcée de se recourber en bas, & souffre beaucoup dans l'érection ; & dans cet état de violence on sent un tiraillement semblable à celui d'une corde qui tirant des deux extrémités, comme les crins d'un archet, change la direction de ce membre, & le force à représenter une ligne courbe ; & c'est là ce que l'on nomme proprement chaudepisse cordée. Mais si l'inflammation se communique au ligament suspensoir qui soutient la verge, & l'attache à l'os pubis, elle se courbera en un sens contraire, & fera le crochet en haut, & s'il arrive d'ailleurs que l'un des corps caverneux soit enflammé, elle se recourbera du côté de celui où est l'inflammation.

Enfin si le tissu spongieux de l'urethre vient à participer lui-même de l'inflammation, on sentira une vive douleur, & comme un resserrement violent dans l'érection par la résistance que feront à l'extension de la verge, les cellules mem-

braneuses de ce tissu, lesquelles ne pourront s'y prêter qu'avec une peine extrême, & en faisant beaucoup souffrir le malade.

Un état si triste a de quoi épouvanter les plus hardis; mais si l'on est secouru à propos & avec toute l'habileté & la prudence qu'exige le traitement, tous ces symptômes diminuent peu à peu, & le calme succede enfin à l'orage.

L'inflammation baisse d'abord peu à peu, & avec elle la chaleur & l'irritation des parties. La liqueur qui coule acquiert de plus en plus des qualités de bon augure; elle devient plus pure, plus consistente, moins jaune, moins âcre, moins mordicante, & ressemble enfin à une matiere purement séminale, qui est blanche, & file entre les doigts. Les ulcéres étant sur le point de se cicatriser, on voit floter dans l'urine qu'on a rendue, des filamens clairs & visqueux, que l'on ne doit regarder que comme la limphe nourriciere qui travaille à retablir & consolider les parties ulcérées. Enfin l'inflammation cesse totalement, les ulceres étant cicatrisés, ne fournissent plus de matiere, l'écoulement est tari, & le malade est guéri entiérement.

CHAPITRE II.

Les différentes espéces de Gonorrhée.

Pour expliquer les différentes espéces de Gonorrhées, il est bon de remarquer d'abord qu'on trouve dans l'homme quatre sortes de reservoirs qui contiennent la semence ou l'humeur séminale, sçavoir : 1°. les vésicules séminaires qui sont au nombre de deux, situées de chaque côté, entre la partie postérieure & inférieure de la vessie & le boyau *rectum*, & séparées à peu de distance l'une de l'autre, lesquelles n'ont d'autre usage que de recevoir & de contenir la semence qui leur vient des testicules, pour l'exprimer, quand il le faut, dans l'urethre par deux petites ouvertures placées tout au près du *verumontanum.*

2°. Les prostates ou la prostate qui est un corps glanduleux, situé entre les deux membranes de l'urethre, au-dessous du col de la vessie, où la verge commence, & destiné à séparer une humeur glaireuse dans le méat urinaire, pour émousser l'acrimonie de l'urine, qui

ſans cela feroit de vives impreſſions ſur ce canal naturellement très-délicat & très-ſenſible, & pour ſervir de véhicule à la ſemence, qui par ce ſecours, coule plus rapidement dans le coït, & conſerve mieux ſes parties ſpiritueuſes. 3°. Les deux glandes de Cowper, que quelques-uns appellent nouvelles proſtates, leſquelles ſont ſituées près de l'anus ſous les muſcles accélérateurs, & filtrent une humeur particuliére pour enduire l'urethre, ainſi que la liqueur de la proſtate. 4°. Les cellules de Morgagni ſemées en grand nombre dans la face intérieure de l'urethre, & dont l'uſage eſt de verſer ſurtout dans la foſſe naviculaire, une humeur ſemblable à celle des glandes de Cowper.

Or il eſt certain que la matiére qu'on voit couler dans la Gonorrhée, ne peut venir que de ces quatre ſortes de réſervoirs. Il peut arriver, mais très-rarement, qu'il n'y en ait qu'un qui ſoit affecté; mais il eſt très-ordinaire que pluſieurs & même tous les quatre ſoient attaqués en même-tems, ou depuis l'inſtant que le virus s'eſt inſinué dans l'urethre & dès le commencement de la maladie ſe-

lon ſa quantité, & le dégré de ſa force & de ſon acrimonie, ou peu de tems après & pendant le cours de la Gonorrhée, les accidens & la malignité du virus ſe communiquant de proche en proche & réciproquement.

Ainſi nous pouvons en général diſtinguer les Gonorrhées en ſimples & en compliquées : ſimples, ſi elles n'ont leur ſiége que dans un des réſervoirs dont nous venons de parler; compoſées ou compliquées, ſi pluſieurs de ces réſervoirs ſont attaqués en même-tems, ou tous les quatre enſemble ; mais il faut convenir que les Gonorrhées ſimples arrivent très-rarement, ou qu'elles ne peuvent guère être telles qu'au commencement de la maladie. On reconnoîtra aiſément cette vérité pour peu qu'on faſſe attention au méchaniſme des réſervoirs dont il s'agit. Leurs fonctions, leur tiſſu, la qualité & la nature des liqueurs qu'ils filtrent, ſont preſque les mêmes ; ils ſont ſi voiſins les uns des autres, comment donc ſe pourroit-il faire que le virus qui trouve par-tout la même facilité à s'introduire, ne leur communiquât à tous, ou du moins à pluſieurs ſa conta-

gon ; ou s'il n'a attaqué d'abord qu'un ſeul endroit, l'humeur qui ſe repand dans l'urethre, & qui acquiert de jour en jour de nouveaux dégrés de malignité & d'acrimonie, épargnera-t-elle les réſervoirs qui ſont ſur ſon paſſage, & leur voiſinage reſpectif n'occaſionnera-t-il pas une communication réciproque du virus que l'un ou l'autre peut y porter ?

Quant à la certitude du ſiége différent que nous avons aſſigné à la Gonorrhée, & qui conſtitue ſes eſpèces différentes, je ne vois pas qu'on puiſſe la révoquer en doute, après les obſervations anatomiques qui l'ont établie, & pluſieurs autres preuves qui l'appuyent fortement ; outre le ſentiment de Sydenham que nous avons déja rapporté, il eſt encore d'autres Auteurs qui penſent différemment de nous, tels que Cockburne qui prétend que la Gonorrhée chez les hommes n'a jamais ſon ſiége dans les véſicules ſéminaires, ni dans la proſtate, ni dans les glandes de cowper, mais ſeulement dans l'urethre; Le Monier ne croît pas non-plus qu'on doive la placer dans la proſtate ni dans les véſicules ſéminaires ; mais ſeulement dans les vaiſſeaux Limphatiques

qui ont été rongés & ulcerés en quelques endroits, par la puissance & l'activité du virus vénérien ; mais les raisons que ces Auteurs alléguent pour étayer leur opinion sont sans fondement, & doivent être régardées plûtôt comme des révéries & des préjugés, que l'expérience & l'autorité des plus éclairés & du plus grand nombre détruisent entiérement ; car il est certain que le virus attaque les prostates, & que s'y attachant, il y cause des ulcères & ronge les orifices des tuyaux par où l'humeur glaireuse se filtre dans l'uretre. Il est certain aussi qu'il pénétre jusqu'aux vésicules séminaires, & qu'il y cause une inflammation, ainsi que dans les prostates & les glandes de cowper, symptômes qui se manifestent quelquefois par la chaleur, la douleur & l'enflure du périnée vers lequel ces différens réservoirs sont situés. Ce qui prouve encore mieux que les vésicules séminaires peuvent être attaquées, c'est qu'il arrive assez souvent que l'écoulement se supprime, & que le mal tombant dans les testicules, suivant quelques Auteurs, y produit une inflammation, une chaleur & des engorgemens très-douloureux ; ce qui n'arriveroit pas,

disent-ils, si le virus n'avoit point attaqué auparavant les vésicules séminaires, qu'on croit avoir communication avec les testicules, par le moyen des vaisseaux déférens.

Les observations anatomiques encore plus sûres nous fournissent des preuves incontestables qui ne doivent laisser aucun doute sur le siége que nous assignons à la Gonorrhée. Je pourrois citer une foule d'Auteurs, tant Médecins que Chirurgiens qui tous ont observé la même chose dans l'inspection des Cadavres. Les découvertes de M. Littre sont sur-tout dignes de remarques par l'exactitude avec laquelle elles ont été faites dans la dissection d'une infinité de corps de personnes mortes avec une Gonorrhée actuelle. La plûpart des différens réservoirs de la semence ou de l'humeur séminale, ou quelques-uns d'entr'eux ou même tous ensemble participoient toujours des impressions du virus; ceux qu'il avoit attaqués, étoient tumefiés, enflammés, durs & fort rouges, quelquefois remplis d'une sanie blanche, jaune ou verte; mais sans qu'on y remarquât aucun ulcère. Plus souvent & presque toujours on y trou-

voit des marques de ſuppuration, des excoriations, des ulcères même en pluſieurs endroits, leſquels fourniſſoient une matiére ſemblable au pus & diverſement colorée. Enfin la même matiére dont les réſervoirs infectés étoient remplis, humectoit les parois internes de l'urethre depuis les conduits excrétoires juſqu'à l'extrêmité du balanus, & les parois étoient rouges, enflammées, & le plus ſouvent ulcerées & pleines de petites tumeurs ſereuſes. Je crois qu'il n'en faut pas davantage pour ruiner le ſyſtême des Auteurs contraires à notre ſentiment, & pour établir la différence que nous mettons entre les Gonorrhées par rapport au ſiége qu'elles occupent.

Outre ces quatres eſpèces de Gonorrhées, nous pouvons encore en admettre trois autres par rapport à la différence ou au dégré de force des cauſes prochaines de cette maladie. La première ſe diſtingue par une ſimple inflammation des réſervoirs dont nous avons parlé, leſquels par la chaleur & l'irritation qu'ils éprouvent, ont le mouvement oſcillatoire plus fort & plus fréquent que dans l'état de ſanté, & rendent une liqueur quelquefois chaude, âcre, liquide & participante

des qualités du pus.

La seconde est occasionnée par une inflammation encore plus forte qui produit des ruptures & des érosions dans les vaisseaux sanguins des réservoirs enflammés ; de sorte que l'on remarque dans la matiére purulente qui sort de l'urethre, de petites táches, des rayes, ou des filamens sanguinolens.

Enfin la troisiéme espèce est caractérisée par une matiére chaude, âcre, tirant sur le jaune, ou sur le verd, fétide & d'une qualité véritablement purulente ; ce qui arrive, parce qu'outre l'inflammation & l'extravasation du sang, il y a encore érosion & suppuration dans les réservoirs. Il est encore à remarquer que chacune de ces trois espèces de Gónorrhées peut avoir differens degrés de violence, l'inflammation pouvant occuper plus ou moins d'espace, agir avec plus ou moins de force, & l'extravasation du sang étant toujours proportionnée au nombre & au diametre des vaisseaux déchirés ; enfin la quantité & la qualité du pus répondant toujours au nombre, à la dimension des ulcères & à la qualité du virus ; mais il peut fort bien arriver par la faute du Malade ou du Chirurgien, que

la première espèce prenant tous les caractères de la seconde, parvienne enfin jusqu'au dégré de la troisiéme.

Enfin l'on peut reconnoître encore quatre espèces de Gonorrhées suivant la nature de l'inflammation qui la constitue. Car cette inflammation, comme dans toutes les autres parties, peut être phlegmoneuse, érysipelateuse, oedemateuse, ou skirreuse suivant le dégré de salure, d'acrimonie & de raréfaction dans le sang, suivant son effervescence, son agitation & la force avec laquelle il se porte contre les parties affectées, & suivant la laxité, la molesse, ou la densité & fermeté du tissu qui forme les parties où réside l'inflammation.

Je n'ai rien dit de la Gonorrhée simple ou bénigne, comme quelqu'uns l'ont appellée, parce que je n'ai crû devoir m'étendre que sur les objets qui méritent le plus d'attention par leurs dangers, par leurs suites fâcheuses, & par la difficulté du traitement; & que ses symptômes étant beaucoup moins violens que dans celles que j'ai d'écrites, il est très facile de la guérir, en supposant néanmoins que le malade est bien constitué, que le sang est dans toute sa pureté & son inté-

grité, & que les parties n'ont point été ébranlées auparavant par les impreſſions de quelque autre mal vénérien ; ſans quoi le traitement eſt beaucoup plus difficile, & le mal peut dégénerer en une autre Gonorrhée du caractère de celles dont nous avons fait mention. Au reſte celle-ci ne conſiſte que dans une ſimple phlogoſe ou diſpoſition inflammatoire des réſervoirs, ſans qu'il y ait ulcères, ni extravaſion, ni ſuppuration. Il eſt vrai que les ſels âcres & corroſifs du virus agiſſent ſur les réſervoirs qu'ils ont pénétrés, les irritent & y cauſent des contractions plus fortes & plus fréquentes qu'à l'ordinaire, d'où vient que la ſecrétion eſt plus copieuſe ; mais comme les humeurs de l'écoulement ſont exemptes du mélange d'une matiére héterogène, quoiqu'elles ſoient à la vérité âcres & liquides, leur couleur naturelle ne paroît preſque point changée, elle approche fort du blanc, ou du moins d'un blanc qui tire ſur le gris. Ce que je dis ici en paſſant touchant cette Gonorrhée, doit s'étendre par rapport aux deux ſexes pour éviter une répétition inutile dans le Chapitre particulier, où je me propoſe de décrire la Gonorrhée Virulente

des femmes Il eſt bon que le Lecteur ſoit averti que je ne me ſuis déterminé à faire un article à part de cette dernière, que pour mettre plus d'ordre & d'exactitude dans ce Traité; quoique les ſymptômes & les ſiéges de la maladie ſoient à-peu-près les mêmes dans les femmes & dans les hommes, & que la plûpart des Auteurs n'ayent pas jugé à propos de les décrire ſéparément.

Pour ne rien ômettre de ce qui regarde notre ſujet, je décrirai encore deux autres eſpéces de Gonorrhée, qui arrivent quelquefois, mais plus rarement que les autres.

On nomme la premiére Gonorrhée ſéche, quoiqu'aſſez improprement, puiſque le terme de Gonorrhée ſuppoſe toujours un écoulement : la ſeconde eſt appellée Gonorrhée bâtarde ou écoulement vénérien du gland.

La Gonorrhée ſéche ſe diviſe en deux eſpéces, dont la premiére eſt cauſée par une inflammation de la proſtate ou des véſicules ſéminaires, & eſt ſouvent le prélude & l'avant-courriere immédiate des plus fortes Gonorrhées virulentes, ou en eſt la ſuite quand il leur arrive d'être ſupprimées.

La ſeconde eſt occaſionnée par une inflammation éryſipélateuſe du meat urinaire, & précede auſſi quelquefois une Gonorrhée virulente ordinaire ; mais elle eſt plus communément idiopatique & eſſentielle ; c'eſt à dire, qu'elle n'eſt ni le ſymptôme ni le préſage d'aucune autre maladie, & tout-à-fait indépendante.

La premiére eſt accompagnée d'une dyſurie très-douloureuſe, cauſée par l'inflammation du meat urinaire, & par l'acrimonie de l'urine. L'urethre étant dans un état de tenſion & d'inflammation, ſa face intérieure, outre qu'elle eſt naturellement très délicate & ſenſible, ne peut que ſouffrir beaucoup des piquotemens de l'urine à ſon paſſage ; & l'urine à ſon tour acquérant plus de chaleur & d'acrimonie par l'ardeur des parties enflammées, fait ſentir des impreſſions plus vives. On éprouve auſſi très-ſouvent une ſtrangurie cruelle qui eſt occaſionnée de deux maniéres, ou par le gonflement des proſtates & des véſicules ſéminaires enflammées, leſquelles ayant acquis un volume plus conſidérable qu'à l'ordinaire, compriment & reſſerrent l'urethre, & par conſéquent rendent le paſſage de l'urine difficile & douloureux ; ou par la

douleur cuiſante que l'on reſſent en urinant, laquelle agit par conſentement ſur le ſphincter de la veſſie où elle attire une plus grande quantité d'eſprits animaux ; de ſorte que cet anneau irrité, & ſouffrant des contractions & des reſſerremens ſpaſmodiques, s'oppoſe à la ſortie de l'urine, & en cauſe même quelquefois la ſuppreſſion.

De plus le perinée eſt gonflé, chaud & douloureux, ce qui ne peut arriver autrement, parce que c'eſt dans cette partie que ſont placées les proſtates & les véſicules ſéminaires, leſquelles, comme nous venons de dire, ſe trouvent conſidérablement enflammées.

Quelquefois tout le corps de la verge eſt tuméfié & rouge, avec un ſentiment de chaleur & de douleur ; ce qui eſt occaſionné par la compreſſion que font les proſtates & les véſicules ſéminaires, gonflées & enflammées ſur les veines honteuſes internes & externes ; de ſorte que le ſang qui doit revenir des corps caverneux, & de la peau dont ils ſont revêtus, eſt retenu dans ces parties, & n'en peut ſortir qu'avec beaucoup de difficulté, & en très-petite quantité. Ainſi il n'eſt pas étonnant que ce liquide trop

abondant ; & toujours augmenté par le ſang des artéres qui ſont exemptes de la compreſſion , ou qui y réſiſtent mieux par leur mouvement élaſtique , enfle la verge dans toute ſon étendue , y cauſe de la chaleur & de la douleur par l'irritation & la dilatation violente des veines ſurchargées, & des rougeurs par la plénitude des vaiſſeaux capillaires qui rampent ſur la peau.

Enfin il ne coule point de matiére de l'urethre, ou du moins cet écoulement eſt très-peu de choſe ; ce qui eſt encore un effet de l'inflammation des proſtates & des véſicules ſéminaires , les vaiſſeaux excrétoires de ces réſervoirs ſe trouvant en cet état ſi reſſerrés , que les liqueurs qui s'y filtrent ne peuvent avoir aucune iſſue libre.

Tels ſont les ſymptômes qui caractériſent la premiére eſpéce de Gonorrhée virulente ſéche : voici ceux qui accompagnent celle de la ſeconde eſpéce.

On éprouve comme dans la premiére une ardeur d'urine très-douloureuſe , & cauſée de même par l'inflammation du conduit urinaire , & par l'acrimonie de l'urine.

Il y a auſſi ſtrangurie,ou rétention d'urine ainſi que dans l'autre ; non que le

diamétre de l'urethre souffre un rétrécissement ; car cet accident n'a point lieu dans l'inflammation érysipélateuse, d'où dépend, comme nous l'avons dit, cette seconde espéce de Gonorrhée, & qui ne produit aucun gonflement sensible ; mais parce que l'ardeur de l'urine occasionne des irritations & des contractions ou resserremens convulsifs dans le sphincter de la vessie ; ce qui fait que ce liquide ne sort qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & se trouve quelquefois entiérement arrêté au passage.

La verge ou le perinée ne paroissent ni rouges ni tuméfiés ; ce qui vient de ce que les tégumens extérieurs ne participent point de la phlogose érysipelateuse, qui a son siége seulement dans la face intérieure du meat urinaire ; & si l'on ressent néanmoins de la chaleur & de la douleur dans la verge & dans le perinée, c'est par sa connexion avec l'urethre, qui étant voisin de ces parties, leur communique ses accidens.

Enfin cette seconde espéce de Gonorrhée ne fournit non plus que la premiére aucun écoulement de matiére ; ce qui peut venir de ce que les prostates ou les vésicules séminaires ne sont point affec-

tées, ou plutôt parce que l'inflammation érysipélateuse de l'urethre reserre & ferme leurs conduits excrétoires ; de sorte que les liqueurs ne trouvent plus de passage.

Quant aux causes qui produisent ces deux espéces de Gonorrhée séches, il n'est pas besoin de dire que l'antécédente est le virus vénérien comme dans toutes les autres ; mais on ne peut former que des conjectures sur les causes particuliéres qui font que le siége de l'une est dans les prostates & les vésicules séminaires, & le siége de l'autre dans le canal de l'urethre. Ce que l'on peut dire de plus vraisemblable là-dessus, est qu'un virus plus fixe peut produire la premiére, surtout si les conduits excrétoires des prostates & des vésicules séminaires sont plus beants, & plus ouverts dans l'urethre, comme après l'éjaculation : en sorte que n'ayant pû agir assez promptement à cause de sa fixité, il ne gagne les prostates & les vésicules séminaires qu'après qu'elles ont épanché leurs liqueurs, & qu'il s'y introduit d'autant plus facilement alors, qu'il y trouve plus de vuide pour s'y loger, & pour y couler plus abonment.

Mais s'il y a plus d'acrimonie & de volatilité dans le virus, ou que les conduits excrétoires des proſtates & des véſicules ſéminaires ſoient plus reſſerrés, il peut s'attacher d'abord à l'urethre, comme auſſi avant l'éjaculation, parce que ces réſervoirs étant encore remplis des liqueurs qui leur ſont propres, il trouve plus de difficulté à s'y inſinuer, & reſte dans le meat urinaire.

Quoiqu'il en ſoit, les ſuites de ces deux eſpéces de Gonorrhée virulentes ſéches peuvent être très-fâcheuſes, & il en peut réſulter les accidens les plus dangereux.

Dans la premiére, ſi la réſolution ne ſe fait pas promptement, ou s'il ne ſurvient pas un flux de ſemence, il arrive ſouvent que l'inflammation des proſtates ou des véſicules ſéminaires qui conſtitue cette maladie produit une ſuppuration dans ces réſervoirs, & fait abſcéder le perinée.

Dans la ſeconde, ſi l'éryſipele de l'urethre ne ſe termine pas au plutôt par la réſolution, il produira la gangrène, ou la mortification dans cette partie, qui, comme toutes les autres qui ſont membraneuſes, eſt ſujette à ces accidens dans

un état d'inflammation.

Ce qu'on appelle Gonorrhée bâtarde eſt un écoulement d'une liqueur limphatique, purulente, un peu viſqueuſe, mais beaucoup moins copieuſe que celle qui coule dans la Gonorrhée ordinaire.

Cette humeur ne ſort point de l'urethre, mais elle ſuinte de la couronne du gland, qui ſe trouve enflammée avec douleur. Cette eſpéce de Gonorrhée paroît quelquefois ſeule, & quelquefois elle accompagne la Gonorrhée coulante, ou la Gonorrhée ſéche. Quand elle eſt ſeule, elle n'a que les ſymptômes qui lui ſont propres. La couronne du gland eſt tuméfiée, chaude, douloureuſe, avec une légere éroſion. Quand elle accompagne la Gonorrhée coulante, ou la ſéche, elle eſt auſſi accompagnée des ſymptômes particuliers de l'une au l'autre de ces deux maladies. Au reſte elle n'eſt pas ſi rare qu'on pourroit ſe l'imaginer ; Sydenham l'a obſervé, comme nous l'avons déja remarqué, & en a donné une deſcription. Vercelloni & Maſſon l'ont auſſi reconnue, & ont détaillé les ſymptômes par où elle ſe déclare, & M. Aſtruc aſſure lui-même qu'il l'a traitée pluſieurs fois. Elle conſiſte dans

une inflammation des glandes ſébacées qui entourent la couronne du gland. Ces glandes, dans l'état naturel, fourniſſent une humeur gluante, viſqueuſe, & qui s'amaſſe autout du gland ſous la forme d'une pellicule blanche quand on n'a pas ſoin de ſe laver. Or quand le virus a pénétré leur ſubſtance, il y cauſe des piquottemens, des irritations, & une inflammation qui augmentent leur mouvement oſcillatoire, & le rendent plus fréquent, & par conſéquent leur font dégorger cette humeur en plus grande quantité; mais elle eſt alors atténuée, & plus liquide & délayée qu'à l'ordinaire; elle eſt même un peu purulente, parce que le virus a cauſé des éroſions à la ſurface du gland & au prépuce.

Les hommes chez qui le tiſſu des glandes ſébacées eſt trop lâche, trop rare & trop pôreux, ou qui ont le prépuce trop long, ſont plus ſujets à prendre ce mal que les autres: car il eſt aiſé de voir que ſi ces glandes ſont trop pôreuſes & trop ouvertes, elles donnent plus de priſe au virus, s'en abreuvent plus facilement, & le reçoivent en plus grande quantité dans un commerce impur. On ſent de mê-

me que si le prépuce est trop allongé, & excéde le gland, il est plus propre à retenir la matiére virulente, à l'enfermer entre sa face intérieure & le gland, & par conséquent à lui donner le tems, si l'on n'a pas eu soin de laver ou d'essuyer la partie, de s'insinuer dans les glandes sébacées & d'y faire ses impressions. Que si la laxité du tissu de ces glandes, & la forme trop longue du prépuce se trouvent réunis dans le même sujet, elles aideront encore plus à l'introduction du virus, & donneront plus de force à son action. Au reste, ce mal n'est pas à beaucoup près si dangereux que la Gonorrhée séche que nous avons décrite; il se guérit facilement si l'on s'y prend de bonne heure, & qu'on y employe les secours propres & efficaces dès son commencement; mais si le malade néglige de se faire traiter, ou qu'il ait recours à des Empyriques ignorants, il en peut résulter des suites très-fâcheuses & qui le feront repentir de son imprudence. La maladie empirera en fort peu de tems; les érosions des glandes sébacées, qui n'étoient d'abord que légeres & superficielles, s'étendront, creuseront de plus en plus dans la substance du gland, & de-

viendront de véritables chancres. Ces chancres pourront enſuite devenir calleux ; le ſang & la limphe qui doivent revenir du gland & du prépuce ſe trouvant empêchés dans leurs cours, & s'accumulant dans ces parties, y cauſeront une inflammation plus conſidérable, & pourront produire une cryſtalline, un phymoſis, ou un paraphymoſis.

Juſqu'à préſent je crois avoir ſuffiſamment détaillé les diverſes eſpéces de Gonorrhée virulentes que les Auteurs ont obſervées dans les hommes, & que j'ai ſouvent eu lieu moi même de remarquer dans la pratique. Je ne penſe pas qu'on en connoiſſe d'autres que celles que j'ai décrites. Preſque tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, n'ont rien dit de la Gonorrhée ſéche ni de la Gonorrhée bâtarde ; apparemment que ces maladies particuliéres leur étoient inconnues. Il n'y en a qu'un très-petit nombre qui ayent parlé de la derniére, & que j'ai déja cités ; ſçavoir, Sydenham, ce grand Praticien de Londres, qui s'eſt abuſé néanmoins dans ſon obſervation, en aſſignant en général le ſiége de la Gonorrhée virulente dans la ſubſtance du gland, ce qui n'eſt particulier qu'à la Gonorrhée

bâtarde; Vercelloni, Médecin de la Ville d'Aſt en Piedmont, qui dit avoir obſervé le mal dans pluſieurs perſonnes, qui ne s'étoient approchées que très-légerement d'une femme infectée. Maſſon, Médecin de Beziers en Languedoc, qui décrit très-bien les ſymptômes de cette maladie, comme on peut le voir dans ſon écrit inſéré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences 1739. où il atteſte qu'il a traité trois hommes de cette eſpéce de Gonorrhée; enfin M. Aſtruc qui aſſure l'avoir traitée pluſieurs fois, tantôt ſeule, tantôt accompagnée de chancres au gland.

J'ai cru devoir raſſembler ſous un même point de vûe toutes les eſpéces de Gonorrhées virulentes connues, avant que d'en venir aux diagnoſtic & prognoſtic de la Gonorrhée virulente ordinaire; les deux derniéres eſpéces que je viens de décrire ne me paroiſſent pas en avoir beſoin; la deſcription qui a été faite de la premiére ſuffit pour la faire connoître; les accidens & le ſiége de la ſeconde paroiſſent à la vûe; ce que j'ai dit de leurs ſuite & de leur danger, ſi l'on néglige de les traiter promptement par des remèdes

des convenables, doit suffire ; ainsi nous n'en parlerons pas davantage : passons maintenant au diagnostic & au prognostic de la Gonorrhée virulente ordinaire.

CHAPITRE III.

Diagnostic & prognostic de la Gonorrhée virulente dans les hommes.

LEs symptômes de laGonorrhée virulente sont si marqués, que je ne crois pas qu'on puisse s'y méprendre, ou la confondre avec la Gonorrhée proprement dite, & non virulente qui n'est qu'un simple écoulement de liqueur seminale , comme nous l'avons déja dit plus haut & qui consiste en une perte d'une matiere crue , aqueuse , tenue , liquide , & à peu près d'un blanc de perle. Cette liqueur coule involontairement , sans inflammation , ni chatouillement du membre viril , en un mot, sans plaisir & sans aucune idée voluptueuse, & quelquefois si abondamment, qu'on voit bientôt tomber en consomption ceux qui en sont attaqués , qui ne sont

pour l'ordinaire que de jeunes gens effrenés qui se sont livrés trop fréquemment aux ardeurs de leur penchant, & aux excès de la volupté. On ne la confondra pas non plus avec la Gonorrhée simple qui fournit une matiere à peu près semblable à celle que je viens de décrire ; mais en moindre quantité ; ce qui arrive quelquefois pour avoir fait une débauche de bierre, surtout quand on n'est point accoutumé à ce breuvage, ou pour avoir pris des lavemens trop chauds, ou fait de trop longues courses à cheval.

Il n'y a dans cette espece d'écoulement ni inflammation, ni douleur ni chaleur, & il se termine de lui-même en fort peu de tems avec des remedes fort simples ; mais la Gonorrhée virulente est toujours la suite d'un commerce impur. La difficulté d'uriner se fait sentir dès son commencement, & augmente de jour en jour ; la virulence & l'acrimonie se manifestent dans tout son cours ; elle résiste souvent, & long-tems aux remèdes, & se termine quelquefois très-tard ; d'ailleurs elle est indiquée par l'inflammation, & par la matiere de l'écoulement jaune ou verdâtre, fœtide, & quelquefois sanguinolente. Il est vrai que dans

les maladies des reins & de la vessie, on voit couler des matieres à peu près semblables qui viennent de la vessie, des urethres ou des reins ; mais pour peu qu'on fasse attention à la maniere dont elles sortent, il n'y aura plus d'équivoque : les réservoirs séminaires étant placés en deçà du sphincter de la vessie, les humeurs qui partent de ces reservoirs sortent indépendamment des mouvemens du sphincter, & séparément de l'urine ; mais celles qui sont fournies par la vessie ou par les reins, comme elles s'amassent dans la vessie même, derriere le sphincter, elles ne peuvent sortir que lorsqu'il s'ouvre & se dilate pour laisser passer l'urine, de sorte qu'elles ne s'échappent qu'avec cette liqueur.

On peut encore connoître quel est le siége particulier de la Gonorrhée virulente dans les hommes par les signes que je vais indiquer.

Si l'écoulement est peu considérable ; si la douleur, la chaleur & la cuison ne se font sentir que vers l'extrémité du gland, & que le perinée soit exempt de ces symptômes, & nullement tumefié, c'est une marque que le siége de la maladie n'est que dans les cellules de l'ure-

thre, & les accidens de cette espéce de Gonorrhée ne sont pas en fort grand nombre, ni fort dangereux ni bien fâcheux, parcequ'outre que la matiere virulente est en petite quantité, elle a très-peu de chemin à faire pour sortir de l'urethre, puisque les cellules qui la fournissent sont si voisines de l'extrémité de la verge, & par conséquent elle ne peut pas agir sur les autres parties.

Quand le mal occupe les glandes de Cowper, il coule peu de matiere, parce que ces glandes sont d'un assez petit volume. On sent de la douleur vers l'anus, parce qu'elles sont placées tout près de là; il s'y manifeste au toucher une petite tumeur externe & douloureuse, qui est le corps même de ces glandes gonflé & enflammé, & s'il n'y a qu'un des côtés du Raphé qui soit douloureux & tumefié, c'est un signe qu'il n'y a qu'une de ces glandes qui soit attaquée; mais si la douleur & l'inflammation se font sentir aux deux côtés en même tems, on ne peut douter que le mal n'occupe les deux glandes à la fois.

Les accidens de cette espéce de Gonorrhée sont légers, & elle ne produit guères des effets plus dangereux que ceux

de la Gonorrhée des cellules de l'urethre.

Quand la maladie a son siége dans les prostates & dans les vésicules séminaires; (car ces deux especes de reservoirs sont si voisins, que l'un ne peut guères être affecté, sans que l'autre le soit en même tems) la matiere de l'écoulement est fort abondante; on sent une douleur profonde & fort étendue au périnée, les parties naturelles sont enflammées, douloureuses, chaudes & irritées considérablement; quelquefois les testicules se gonflent, s'enflamment sans aucune cause sensible, & font souffrir de très-vives douleurs, & alors lorsqu'ils s'engorgent ainsi tous deux ensemble, les deux vésicules séminaires sont affectées en même tems; au lieu que s'il n'y en a qu'un de tumefié, on peut croire qu'il n'y a qu'une vésicule attaquée, celle qui est du même côté que le testicule enflammé.

Enfin si la Gonorrhée est compliquée, on la distingue par les divers symptômes qui caractérisent chaque espece particuliere, & si toutes les parties dont nous avons parlé, les prostates, les vésicules séminaires, les glandes de Cowper & les cellules de l'urethre sont affectées toutes ensemble, les signes propres des

quatre eſpéces de Gonorrhée ſont réunis, la matiere eſt fort abondante, & d'une très-mauvaiſe couleur, & l'inflammation, l'irritation & la douleur ſont au plus haut dégré.

Au reſte, on ne peut pas aſſurer que ces ſignes par rapport au ſiége de la maladie, ſoient abſolument certains & infaillibles; mais ce n'eſt pas là un grand inconvénient, puiſqu'on ſe ſert toujours à peu près des mêmes remèdes dans tous les cas, c'eſt à-dire, en quelqu'endroit que la Gonorrhée ait ſon ſiége.

Maintenant pour diſtinguer les cauſes prochaines de la Gonorrhée virulente; il faut faire principalement attention à la couleur des matiéres de l'écoulement.

Si la matiere eſt claire, blanchâtre; ou d'un blanc tirant ſur le gris; en un mot, d'une couleur qui ne marque aucune altération, ni aucune corruption dans les parties, il n'y a qu'une ſimple inflammation dans les réſervoirs qui la fourniſſent.

Si elle eſt jaunâtre, ou d'un jaune un peu obſcur, l'inflammation eſt accompagnée d'extravaſion; parce que cette couleur jaune eſt produite par un mêlange exact de quelques gouttes de ſang avec l'humeur de la Gonorrhée.

Mais ſi cette humeur eſt de couleur verte, ou approchante du verd, c'eſt une marque qu'elle eſt purulente, & que l'inflammation eſt accompagnée d'ulcéres & de ſuppuration.

Enfin, pour connoître l'eſpece d'inflammation d'où dépend la Gonorrhée qu'on a à traiter, inflammation qui, comme nous l'avons dit, eſt phlegmoneuſe ou œdemateuſe, ou éryſipelateuſe, ou skirrheuſe, ſuivant qu'elle participe des autres genres de tumeurs, on doit obſerver les ſignes ſuivans : ſi l'humeur qui coule eſt en grande quantité, mais ſereuſe, & avec peu d'acrimonie, de ſorte que la chaleur, & l'ardeur de l'urine ne ſoient pas conſidérables, que les parties naturelles ſoient peu irritées, & que la tumeur du perinée ſoit peu douloureuſe, & céde facilement aux impreſſions du tact, on peut dire que l'inflammation eſt œdemateuſe, c'eſt-à-dire, qu'elle participe de la nature de l'oedeme, qui eſt une tumeur ſéreuſe, pâle, molle & ſans douleur.

Si la matiere de l'écoulement eſt auſſi abondante, mais avec plus d'épaiſſeur & d'acrimonie, ſi l'on reſſent des douleurs beaucoup plus vives, une chaleur beau-

coup plus ardente, une irritation plus considérable dans les parties de la génération, avec une dyſurie plus forte & une tumeur au perinée, dure, douloureuſe & ſaillante, l'inflammation pour lors doit être regardée comme phlegmoneuſe, c'eſt-à-dire, qu'elle tient de cette eſpece de tumeur rouge & douloureuſe, produite par un ſang chaud & abondant qui s'amaſſe en quelque partie du corps.

Si l'humeur de la Gonorrhée coule en petite quantité, mais avec une qualité très-âcre & très-mordicante & une couleur très-jaune ; ſi les parties éprouvent de violentes irritations, avec une chaleur & une douleur très-vive, & une dyſurie des plus cruelles, on nommera l'inflammation éryſipelateuſe, parce qu'elle participe de l'éryſipele, qui eſt une tumeur d'un rouge pâle, peu élevé & peu profonde, & formée par un ſang tenu, âcre & bilieux.

Si l'écoulement eſt épais & en très-petite quantité, ſi les parties ſont médiocrement irritées, chaudes & douloureuſes; ſi le perinée eſt conſidérablement dur & tumefié, & réſiſte à l'impreſſion du doigt, l'inflammation ſera ſkirrheuſe ; c'eſt-à-dire qu'elle participera de cette

tumeur dure, résistante, sans douleur, & qui est formée par une humeur crasse & visqueuse, endurcie & coagulée dans les conduits où elle s'est arrêtée.

Cette espéce d'inflammation particuliere dans la Gonorrhée, ayant produit des skirrhes dans les prostates ou les vésicules séminaires, ces reservoirs peuvent comprimer le meat urinaire, & occasionner une strangurie.

A l'égard du Prognostic, la Gonorrhée qui n'a son siege que dans les glandes de l'urethre, ou dans les glandes de Cowper, est la plus facile à guérir, parce que l'inflammation est peu considérable, que ces parties sont d'une fort petite étendue, que l'écoulement est peu de chose, & qu'en un mot les accidens sont moins fâcheux que dans les autres espéces.

Mais quand elle attaque les prostates & les vésicules séminaires, elle est plus dangereuses; car ces parties fournissent plus d'étendue à l'inflammation, sont plus voisines de la vessie, & donnent un écoulement plus copieux; ainsi elle guérit plus difficilement & plus lentement. En général plus il y a de complication dans la maladie, plus elle est longue & difficile

à guérir ; mais quelque ſoit ſa violence ; elle guérit toujours à la fin, pourvû qu'on s'y prenne dès le commencement, & que le traitement ſe faſſe par un homme expert & intelligent, & avec une méthode ſûre & convenable ; pourvû, ſurtout, que le malade ſoit docile à recevoir les remedes, à faire tout ce qui lui eſt preſcrit, & à garder un bon régime.

Il arrive quelquefois que l'écoulement s'arrête tout-à-coup, ſoit par l'intempérance du malade, ſoit par une fievre qui ſurvient, & par une grande inflammation qui comprime les conduits excrétoires de la ſemence, ou par un uſage imprudent des aſtringens qui reſſerrent leurs orifices, ou par de fauſſes cicatrices qui ſe font ſur l'ulcere, ou enfin par un gonflement skirreux des teſticules qui empêche la ſemenſe de couler. Alors ſi on ne rétablit au plûtôt l'écoulement de la matiere, la Gonorrhée produira infailliblement la Vérole, parce que le virus, n'étant point évacué, reflue néceſſairement dans la maſſe du ſang, & ne tarde pas à infecter les humeurs.

D'un autre côté ſi la Gonorrhée a été accompagnée des plus violens ſymptômes, & ſi elle a duré trop longtems, les

véſicules ſéminaires, ou les proſtates, qui ont été rongées, ou dilatées, reſtent dans un état d'ulcération, d'où il réſulte un flux involontaire, & habituel de ſemence, ou de matiere ſéminale, qui dure quelquefois toute la vie.

Au reſte la Gonorrhée virulente, comme toutes les autres maladies inflammatoires ſe termine par réſolution, ou par ſuppuration, par skirrhe, ou par gangrene.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle ſe terminât toujours par la réſolution; mais cela arrive aſſez rarement. Pour y parvenir, il faut que la maladie ne ſoit pas bien violente, qu'on s'y prenne de bonne heure pour la traiter, & que le malade ſoit fort exact à garder le régime; cette maniere eſt la plus heureuſe, la plus ſûre, & la plus prompte.

Mais ſi la maladie a des ſymptômes conſidérables, ou qu'on n'y ait point employé les ſecours convenables dans le commencement, il y arrive ordinairement une ſuppuration, la guériſon ne s'opere que très-lentement, & a ſouvent des ſuites très-fâcheuſes. Par la négligence des malades à ſe procurer d'abord les ſecours néceſſaires, ou par la

qualité du virus, il arrive quelquefois des skirrhes dans les parties ; ces tumeurs sont fort dangereuses, en ce qu'elles peuvent occasionner une difficulté d'uriner habituelle, & souvent une rétention d'urine, & qu'elles bouchent ou compriment le canal de l'urethre.

Mais l'accident le plus fâcheux de tous, est lorsque l'inflammation se termine par la gangrene. On sçait que toutes les gangrenes internes sont presque incurables ; mais ce cas arrive assez rarement ; il faut pour cela que l'inflammation soit au plus haut degré, ce qui peut être occasionné par des débauches excessives de femmes ou de vin, ou par l'abondance, l'activité & l'extrême acrimonie du virus.

Enfin la Gonorrhée virulente est moins dangereuse, moins fâcheuse, & moins rebelle dans les tempéramens sains, vigoureux & robustes, & dans les jeunes gens, que dans les personnes foibles, délicates, remplies de mauvaises humeurs, âgées, & valetudinaires, parce que leurs humeurs ont plus d'analogie avec le virus vénérien, & qu'elles en augmentent la malignité, & en favorisent l'action & le progrès, ou parce que

la nature eſt trop foible chez elles pour le combattre, le repouſſer ou le détruire. Telles ſont les principales ſuites de la Gonorrhée, que je n'ai fait qu'extraire dans cet endroit, parce qu'on peut les voir détaillées plus au long dans mon traité des maladies de l'urethre, où je n'ai rien dit que d'après l'expérience, & qui ne ſoit atteſté par un nombre infini de malades, & appuyé du témoignage de quantité de Médecins & de Chirurgiens cités dans l'ouvrage même, & qui tous ont été témoins de mes guériſons. Les maladies de l'urethre ne ſont qu'une ſuite des Gonorrhées dont nous parlons.

CHAPITRE IV.

De la Gonorrhée virulente des Femmes, de ſes ſymptômes, de ſes ſignes diagnoſtics & prognoſtics.

LA Gonorrhée peut avoir ſon ſiége dans quatre endroits chez les femmes ainſi que chez les hommes; car elles ont tout autant de ſortes de réſervoirs, par où s'écoulent les humeurs ſéminales, & ils ne different que par leur

ſituation. Pour faciliter l'intelligence de ce Chapitre, on me permettra de donner d'abord une courte deſcription des parties naturelles des femmes, où ſe trouvent ces réſervoirs, comme j'ai fait en parlant des hommes.

Le premier objet qui ſe préſente à la vûe eſt la vulve, l'orifice externe, ou l'entrée du vagin. C'eſt une ouverture ou une fente perpendiculaire qui s'étend depuis la partie inférieure du pubis, juſque vers l'anus : on y remarque les grandes lévres, les nymphes, le clitoris, l'embouchure de l'urethre, la foſſe naviculaire, & les caroncules myrtiformes.

Le vagin eſt un long & large canal membraneux, qui prend depuis l'orifice interne de la matrice, juſqu'à la grande fente dont nous venons de parler; ſa ſituation eſt dans le baſſin de l'hypogaſtre, entre la veſſie & le boyau *rectum* auquel il eſt attaché très-étroitement; ſa figure reſſemble à peu près à celle d'un inteſtin, & il eſt fort ſuſceptible de contraction, & de dilatation; il eſt ordinairement de la longueur de ſix à huit travers de doigt, & de la largeur d'un travers & demi; au reſte ſa meſure eſt différente ſelon l'âge, les perſonnes & les tempéramens, &

d'une étendue plus confidérable dans les femmes, qui ont fouffert plufieurs accouchemens, ou qui ont exercé cette partie par de fréquens commerces avec les hommes. Sa fubftance intérieure eft parfemée de plufieurs papilles nerveufes, qui lui donnent un fentiment très-vif & très-exquis; fon extérieur eft couvert d'une membrane un peu épaiffe, fous laquelle on découvre des fibres charnues qui regnent dans toute fa longueur, & qui l'attachent aux parties qui lui font contigues.

La face intérieure de ce canal forme plufieurs replis ou rides circulaires; telles à peu près que celles du palais d'un bœuf, mais beaucoup plus fenfibles & profondes à fa partie antérieure du côté de l'urethre, que vers fa partie poftérieure; elles font fur-tout très-marquées dans les vierges, mais elles s'effacent dans les femmes, qui ont eu un fréquent commerce avec les hommes, ou dans celles qui ont accouché plufieurs fois; leur ufage eft de faciliter l'extention & la dilatation du vagin dans l'accouchement, & de produire un fentiment plus voluptueux dans le congrès.

Les réfervoirs qui contiennent les

humeurs séminales dans les femmes, soit pour rendre la partie souple, & glissante par un écoulement habituel & modéré, ou pour sortir abondamment, & avec un vif sentiment de plaisir dans les embrassemens amoureux, sont 1°. une substance glanduleuse & blanchâtre que quelques Auteurs ont nommé les prostates, & qui environne l'urethre, à l'entrée duquel elle se termine par deux petits orifices, ainsi que dans la partie inférieure, & antérieure du vagin. 2°. les glandes de Cowper qui ont leur siége dans le Périnée vers l'anus, & deux conduits à l'entrée du vagin.

3°. Les petites glandes que quelques-uns appellent Botryformes à cause de leurs ressemblances aux grappes de raisin, & qui sont répandues sur la membrane interne du vagin tout le long de ce canal, mais en plus grande quantité sur sa partie inférieure près de l'orifice de l'urethre.

4°. Les cellules qui se trouvent dans la face intérieure du méat urinaire.

Or il est démontré par des observations anatomiques, que ce n'est que dans ces quatre especes de réservoirs, que la Gonorrhée virulente a son siége chez les fem-

mes. On a remarqué dans les parties des femmes mortes avec une Gonorrhée actuelle, tous les accidens qui accompagnent, & qui caractérisent cette maladie, comme phlogose, inflammation, dureté, tumeur, ulcération, & matiere purulente.

On a remarqué aussi dans les femmes vivantes qui ont contracté ce mal, une inflammation ou des ulceres dans les glandes qui sont à côté de l'urethre, & qui rendent une humeur âcre purulente, & de différentes couleurs. Elles sentent quelquefois de la chaleur, & une douleur vive, & lancinante dans le vagin, d'où il s'écoule une matiere sanieuse & contre nature, & elles éprouvent une cuison très-fâcheuse en rendant leur urine.

La cause efficiente de la Gonorrhée virulente dans les femmes, ne peut être attribuée, ainsi que dans les hommes, qu'au virus vénérien, soit qu'il ait été porté dans le vagin par un homme infecté, soit comme l'ont voulu quelques Auteurs, qu'il y ait pris naissance par le mélange de plusieurs semences qui se sont échauffées & corrompues dans ce canal; car on ne doit point douter, disent-ils, que si

une femme ſe livre à pluſieurs hommes à la fois, quoique ſains, ces diverſes liqueurs étant échauffées par un congrès réitéré, & par leur ſéjour dans le vagin, ne s'alterent & ne ſe corrompent, & ne produiſent enfin ce virus qui conſtitue la vérole, ou la Gonorrhée virulente qui en eſt une eſpece.

Mais il n'eſt pas toujours néceſſaire, comme nous l'avons déja remarqué, que le virus ſoit porté immédiatement dans le vagin, par un congrès réel & complet, pour communiquer la Gonorrhée aux femmes; il ſuffit qu'il agiſſe en ſubſtance ou en vapeur, par quelques gouttes qui ſe ſeront répandues à l'entrée de ce conduit, & qui s'étant attachées à l'épiderme de cette partie, la pénétrent aiſément, s'inſinuent dans les différens réſervoirs, & produiſent la maladie; j'ai traité pluſieurs filles qui l'ont gagnée de cette maniere ſans avoir été déflorées.

Les parties naturelles des femmes s'échauffent, & ſe gonflent à l'approche du plaiſir, & dans l'exercice du congrés, ainſi que celles des hommes, par l'abondance du ſang & des eſprits que la paſſion y attire. Dans cet état de gonflement

les parties se dilatent, les pores sont plus ouverts, & s'abreuvent facilement de l'humeur âcre & virulente qui les arrose. Plus cette humeur est maligne, active & abondante, plus aussi elle attaque de réservoirs, plus son effet est prompt & dangereux. Et réciproquement, plus les conduits éxcrétoires de ces réservoirs ont de diamettre & d'étendue, & plus ils sont dilatés; plus aussi le virus s'y introduit facilement & abondamment. Enfin plus le sang est âcre, vitié, chaud, abondant & rapide dans son cours, plus les carresses sont vives, & le sentiment de la volupté exquis, plus les parties sont sensibles & voluptueusement irritées, plus le virus est abondant & actif; plus aussi il aura de force & d'énergie, & plus il produira de ravages.

Les symptômes de la Gonorrhée virulente chez les femmes, sont à peu près les mêmes que dans les hommes. Celles qui se trouvent attaquées de ce mal ressentent d'abord un chatouillement & une démangeaison désagréable dans le vagin & dans les prostates, parce que le virus qui a été reçu dans les réservoirs de ces parties, y cause des irritations qui pro-

duiſent des criſpations, & des reſſerremens dans leurs tuniques ; deſorte que les extrémités des arteres ſe trouvant alors dans un état de compreſſion, & le ſang ne pouvant plus couler librement dans les arteres capillaires, il s'y fait des engormens qui enflamment ces réſervoirs, d'où vient le ſentiment de chaleur & de démangeaiſon que la femme éprouve dans les parties. Le virus acquérant enſuite un degré plus conſidérable d'acrimonie, au lieu de cette démangeaiſon & de ce chatouillement qu'on reſſentoit d'abord, on ſouffre une ardeur & une chaleur mordicante, avec une cuiſon très-douloureuſe.

Les réſervoirs qui ſe ſont abreuvés de cette humeur maligne & corroſive, étant irrités conſidérablement par les pointes de ſes ſels, entrent plus fréquemment & plus fortement en contraction ; & cet état violent, augmentant les ſecrétions, produit un écoulement de matiere qui paroît d'abord blanchâtre, mais qui peu-à-peu prend une couleur jaunâtre, cendrée ou verdâtre, ſuivant le dégré d'âcrimonie & de corruption, & quelquefois même mêlée de petits filets de ſang, ou véritablement ſanguinolante,

ſelon qu'il ſe trouve plus on moins de petits vaiſſeaux déchirés. Les réſervoirs étant ainſi irrités & enflammés, l'urethre qui leur eſt contigu, participe auſſi de l'inflammation ; & les ſels de l'urine, quand elle paſſe, faiſant de plus vives impreſſions ſur les fibres nerveuſes de ce canal, qui ſont alors fort tendues, produiſent une douleur âcre & cuiſante. D'un autre côté, les irritations des réſervoirs ſe communiquant aux fibres charnues du vagin, ces fibres éprouvent des contractions fréquentes & convulſives ; le vagin par conſéquent ſe roidit, & le clitoris entre fréquemment en une érection involontaire, & ſans qu'aucune idée voluptueuſe excite ce mouvement, ainſi qu'il arrive aux hommes dans le cas de la même maladie, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Enfin l'inflammation de la membrane interne du vagin cauſant un gonflement, un reſſerrement & une vive douleur dans cette partie, ou comprend bien que l'introduction du membre viril, ſes mouvemens & ſes frottemens réitérés y feroient très-douloureux, & ſouvent même inſupportables. Ainſi tant que l'inflammation dure, la malade ne peut ſouffrir les approches d'un homme, à moins

qu'elle ne ſoit aſſez aguerrie pour braver le péril & la torture.

Voilà quel eſt au juſte l'état de la Gonorrhée virulente chez les femmes ; voici en peu de mots comme elle finit ſelon le ſentiment de quelques Auteurs. Si la malade a eu ſoin d'obſerver un bon régime, & a pris exactement les remedes qu'on lui a preſcrits, & ſi d'un autre côté le traitement a éte conduit avec ſageſſe, & avec une méthode sûre & convenable, les ſymptômes diminuent peu à-peu, le virus s'étant déchargé ſuffiſamment par un écoulement de quinze ou dix-huit jours, les glandes ceſſent d'être engorgées, & l'inflammation ceſſe entierement.

La matiere qui étoit auparavant âcre, tenue, fétide, & d'une couleur étrangere, ayant été ſuffiſamment délayée & adoucie par les remedes doux, émolliens, rafraîchiſſans & anodins, devient plus pure, plus conſiſtante, plus blanche, & coule en beaucoup moindre quantité ; les ſels virulens ayant été évacués & diſſipés, & les parties rongées & ulcérées venant à ſe cicatriſer, l'inflammation, la cuiſon & l'ardeur d'urine ceſſent ; enfin l'écoulement diſparoît, & la malade eſt guérie parfaitement.

Le diagnoftic de la Gonorrhée virulente dans les femmes, eft beaucoup plus incertain que dans les hommes. Elles font quelquefois fujettes (& il y en a un très-grand nombre) qui ont un écoulement que l'on appelle fleurs blanches. Ce flux eft ordinairement continuel, plus rarement périodique, & il fe trouve des femmes chez qui il ne garde aucun ordre, & paroît tantôt dans un tems, tantôt dans un autre. Il varie auffi beaucoup par fa quantité & par fa qualité ; quelquefois il reffemble à une crême de ris, quelquefois il eft jaune, roux, verdâtre, ou tirant fur le noir ; tantôt il eft doux & fans âcrimonie ; tantôt il eft fi cauftique qu'il occafionne des excoriations dans la vulve. Quand il eft fourni par les conduits de l'uterus, il approche affez de la couleur & de la confiftance du lait ; & quand il diftile des vaiffeaux lymphatiques, il a beaucoup d'analogie avec la lymphe.

Cette maladie, difent quelques Auteurs, eft produite par deux caufes ; ou par le vice de l'humeur lactée, ou par la foibleffe des conduits de la matrice, ou du vagin : par le vice de

l'humeur lactée, lorſqu'elle eſt trop ténue, trop ſéreuſe & trop fluide, ce qui fait qu'elle ne peut reſter aſſez de tems dans les couloirs, & qu'elle s'en échappe goute à goute, à meſure qu'elle y eſt portée : de la foibleſſe des conduits ou couloirs, lorſqu'ils ſont ſi dilatés ou ſi relâchés, qu'ils ne peuvent garder l'humeur qu'ils ont reçue, & la laiſſent couler auſſi-tôt. Au reſte ce mal attaque indifféremment les filles & les femmes qui ſont maigres, ou qui ont de l'embonpoint. On conçoit aiſément que les fleurs blanches, reſſemblant fort ſouvent, par leur couleur & par leur âcrimonie, à l'écoulement de la Gonorrhée virulente, peuvent en impoſer à qui n'auroit pas aſſez d'expérience ou de ſagacité, pour diſtinguer l'une ou l'autre maladie. Il y a eu beaucoup d'Auteurs fort eſtimés qui ont confondu la premiere avec la Gonorrhée ; il eſt donc d'une néceſſité abſolue de ne s'y point tromper, pour éviter tout équivoque dans le traitement, pour ne point hazarder un jugement ſur une femme qui peut-être eſt véritablement ſage, & pour ne point expoſer à des ſuites très-fâcheuſes celles qui étant réellement infectées, ſont aſſez impru-
dentes

dentes pour dissimuler la cause de leur mal, & le laisser passer sous le nom de fleurs blanches, sans faire attention que les remedes propres à cet écoulement, ne le sont nullement à celui qui procede d'un virus vénérien.

Dans les femmes qui n'ont jamais eu de fleurs blanches, il sera facile de prononcer sur la nature de l'écoulement qui leur sera survenu ensuite du congrès, si elles ne font point difficulté d'avouer leur foiblesse, & si la matiere a tous les caracteres de l'écoulement vénérien, avec les symptômes qui sont propres à cette maladie : ainsi quand l'humeur est blanchâtre, jaune ou verdâtre, que la cuisson se fait sentir d'abord; & dans les commencemens qu'il y a ardeur d'urine, avec tension, chaleur, rougeur & inflammation douloureuse dans les parties, il n'est pas douteux que ce ne soit une Gonorrhée virulente. Il est vrai que les fleurs blanches causent quelquefois des irritations, des inflammations & de la douleur dans la vulve & dans le vagin, & qu'elles excorient même, comme nous venons de le dire, ces parties par leurs sels âcres & caustiques, mais ce n'est qu'à la longue qu'elles produisent ces effets qui du-

rent beaucoup plus longtems que ceux que l'on remarque dans la Gonorrhée virulente. Au commencement elles n'occasionnent qu'un relâchement dans les parties qui diminuent de leur sensibilité, & deviennent pâles & flètries ; au lieu que la Gonorrhée virulente les rend d'abord rouges, enflammées & douloureuses. D'ailleurs il est aisé de remarquer que les femmes qui sont attaquées de fleurs blanches, ont ordinairement le teint pâle & tirant sur le jaune, sont bouffies, foibles, valétudinaires, cacochimes, ont des dégoûts, ou un appétit dereglé, respirent difficilement, n'ont quelquefois point leurs regles, ou ne les ont qu'en très-petite quantité, décolorées & sans aucun ordre de tems, & qu'enfin leur pouls est lent, foible, mol & concentré ; symptômes, qui n'accompagnent point la Gonorrhée virulente, puisque les femmes qui en sont attaquées, trompent souvent les hommes par tous les signes d'une santé brillante, & cachent le précipice sous les roses d'un teint frais & vermeil. Que si la malade sçait très certainement qu'elle s'est livrée à un homme infecté, (car on en voit qui sont assez voluptueuses pour s'exposer à tout événement,) & si

elle veut bien avouer le cas, on peut prononcer hardiment que c'eſt une Gonorrhée virulente, & on ſera encore plus ſûr de ſon fait, ſi outre l'écoulement, il y a encore d'autres ſymptômes qui annoncent le virus vénérien, comme chancres, bubons, ulceres calleux, crétes de cocq, &c. Mais ſi par crainte ou par mauvaiſe honte, elle déguiſe ſon mal, ou qu'elle en ignore abſolument la cauſe; il faut en venir à l'examen des parties naturelles. On y procédera conformément à ce que nous avons dit des quatre ſiéges différens de la Gonorrhée virulente dans les femmes. Ces quatre ſiéges ſont les proſtates, ou les glandes entre leſquelles eſt placé le conduit de l'urine, les glandes de Cowper qui ſont proches des caroncules myrtiformes, les glandes vaginales, autrement appellées *botryformes*, qui ſont répandues dans le vagin, & les cellules qui ſe trouvent dans la face du méat urinaire. Si l'on comprime les proſtates qui ſont placées dans la partie ſupérieure de la vulve, & qu'il en coule une matiere du caractere de celle que nous avons décrite, ſi la compreſſion faite ſur les glandes ſituées à la partie inférieure du vagin, y produit

un pareil écoulement,ou s'il part du canal de l'urethre, avec une ardeur d'urine quand elle eſt rendue; ſi enfin tous ces endroits particuliers rendent tous enſemble la matiere purulente, la Gonorrhée virulente eſt parfaitement conſtatée, ſur-tout ſi ces deux premieres eſpeces de glandes, & l'orifice du conduit de l'urethre ſont enflammés, ou dans une diſpoſition inflammatoire.

Dans le cas des fleurs blanches, ce ne ſont point ces glandes qui fourniſſent la matiere de l'écoulèment; elle eſt filtrée par les couloirs de la matrice. La plus grande difficulté eſt lorſque la Gonorrhée virulente a ſon ſiége ſeulement dans les glandes vaginales, ou botryformes. Quelques Auteurs prétendent, d'après *Baglivi*, qu'il eſt facile de la diſtinguer des fleurs blanches, en ce qu'elles ceſſent quelque tems avant ou après l'écoulement des menſtrues, & que la Gonorrhée au contraire ne s'arrête point alors, & coule toujours en même tems que le flux périodique. Les fleurs blanches, diſent-ils, diſparoiſſent dans le tems des regles, parce qu'elles ſe mêlent indiſtinctement avec le ſang, au lieu que ce mélange n'a pas lieu par rapport à l'écoulement vénérien, & qu'il

ſort ſéparément, & avec des caracteres diſtinctifs, quoiqu'en même tems que les regles; mais on ne peut faire aucun fond ſur ce ſentiment qui eſt détruit par l'expérience même. Comment ſe pourroit-il faire que ces deux liqueurs qui coulent enſemble par même endroit, c'eſt-à-dire, du vagin, ne ſe mêlaſſent point dans leur cours, que la teinture du ſang comme la plus forte & la plus obſcure, n'abſorbât point celles des fleurs blanches, & que celles-ci conſervaſſent leur couleur propre & particuliere ſur les linges, ou dans la vulve de la malade? Ces ſignes ne ſont donc rien moins que certains pour diſtinguer la Gonorrhée qui a ſon ſiége dans les glandes vaginales; ils ne le ſont pas non plus par rapport à celle qui attaque les autres réſervoirs; car quoiqu'il y ait quelque diſtance entre les glandes qui embraſſent l'urethre, les autres glandes qui ſont proches des caroncules myrtiformes & le vagin qui fournit la matiere des fleurs blanches, les liqueurs de celles-cy ſe confondront toujours dans la vulve avec l'écoulement menſtruel, ſur-tout s'il eſt en une quantité conſiderable.

Dautres Auteurs propoſent encore un

expédient ; qu'ils regardent comme le plus sûr, & le plus infaillible ; c'est d'introduire dans le vagin un pessaire trempé dans quelque liqueur acide, comme le vinaigre, le suc de citron, &c. & saupoudré de sel, ou d'arroser la vulve & le vagin des mêmes liqueurs, ainsi que le pratiquent, dit-on, quelques débauchés prudens, pour ne point se commettre au hazard d'un repentir ; car alors les parties naturelles d'une femme, dans le cas d'une Gonorrhée virulente, étant vivement irritées par les pointes des sels qui piquotent les endroits ulcerés, la malade éprouve des douleurs cuisantes, & il est aisé de s'en âppercevoir, par ses plaintes, ses grimaces & ses gémissemens. Mais ce moyen, quoi qu'on en puisse dire, est inutile & fort incertain ; parceque, comme nous l'avons déja remarqué, il y a des fleurs blanches qui deviennent à la longue, si âcres & si corrosives, qu'elles produisent des excoriations & des ulceres aux parties ; & une femme qui se trouvera dans ce cas, quoique fort saine, ne souffrira pas moins de l'application du pessaire, ou des liqueurs acres ou acides, que celle qui aura véritablement une Gonorrhée virulente.

On voit par-là qu'il y auroit de l'imprudence à se fier à toutes ces sortes de signes qui ne prouvent rien. L'aveu de la malade est la seule chose qui puisse raisonnablement déterminer le jugement. Mais si elle refuse constamment de donner les éclaircissemens dont on a besoin, on peut se fonder sur différentes conjectures, comme si elle est en relation avec des personnes suspectes, si ses mœurs ne sont point fort régulieres, si elle a un mari débauché, ou si elle entretient un commerce marqué avec quelque jeune libertin, ou si enfin la Maladie se découvre peu à peu par des symptômes propres à celle qui ne peut venir que d'un vice vérolique.

Voici encore d'autres choses auxquelles on doit faire attention. Il y a des femmes chez lesquelles les fleurs blanches ne paroissent que quelques jours avant ou après le flux menstruel, & cela réguliérement.

Si une femme qui se trouve dans ce cas, éprouve un écoulement semblable à celui de la Gonorrhée virulente, & accompagné de douleurs, de chaleur aux parties, & d'ardeur d'urine, dans le tems que les fleurs blanches n'ont point coutume de couler, on est assez fondé à

croire que le mal procéde d'un virus vénérien, & que c'eſt une véritable Gonorrhée virulente.

D'un autre côté on ſçait que les filles ne ſont ordinairement incommodées des fleurs blanches, que lorſqu'elles ſont devenues nubiles, & qu'elles peuvent être infectées de la Gonorrhée virulente dans l'âge le plus tendre. Pluſieurs obſervations atteſtent que ce mal a été communiqué à de petites filles qui n'avoient que quatre, ſix, ou huit ans. La clôture virginale que l'on nomme *hymen*, n'avoit point été rompue, & par conſéquent la verge n'avoit point pénétrédans le vagin. La matiere virulente d'un homme infecté avoit ſeulement arroſé l'entrée de ce canal; de ſorte que la Gonorrhée avoit ſon ſiége dans les glandes ſupérieures ou inférieures de la vulve; mais ces jeunes enfans n'avoient jamais eu de fleurs blanches. Si donc on apperçoit dans une fille à peu près de l'âge que nous venons de dire, un écoulement jaune ou verdâtre, purulent, & qui ait enfin tous les caracteres de la matiere d'une Gonorrhée virulente, avec les autres ſymptômes propres à cette maladie, on ne doit point douter que cet ecoulement ne ſoit vénérien. Venons maintenant au pronoſ-

tic de la Gonorrhée virulente chez les Femmes.

Nous avons déja remarqué que les femmes sont moins sujettes que les hommes à gagner cette maladie.

Il est certain que de plusieurs hommes qui se seront exposés avec une femme infectée, il y en aura très peu qui échappent à la contagion du virus, en quelle petite quantité qu'il puisse être. L'expérience prouve au contraire que bien des femmes ne gagnent point ce mal, quoi qu'elles ayent reçu dans le vagin, une quantité considérable de la matiere virulente. Il n'est pas difficile d'en comprendre la cause : on sçait que le virus sort de la verge avec la semence avec laquelle il se trouve mêlé, & que si elle n'est point reçue dans la matrice, pour être employée à la génération, elle s'écoule du vagin aussi-tôt après l'éjaculation d'où elle sort par son propre poids, par les mouvemens de la femme, par la pente du canal, & par la compression de ses parois, qui retombant sur elles-mêmes dès qu'elles ne sont plus dilatées par la verge, favorisent encore l'évacuation de cette liqueur. Mais si l'on suppose qu'elle séjourne quelque tems

dans ce conduit, elle étouffe, pour ainsi dire, par sa quantité qui excéde de beaucoup celle du virus, les semences du mal, ou en embarrasse les sels par sa viscosité, au lieu que dans les hommes la verge ne le rend point, dès qu'il s'y est une fois introduit, & il n'y rencontre d'autre humeur que celle des lacunes, laquelle est beaucoup plus propre à dissoudre & étendre les sels virulens, & à leur donner plus d'activité & d'énergie, qu'à les émousser ou empêcher leurs effets. D'ailleurs si la femme est réglée dans le tems qu'elle souffre les approches d'un homme infecté, elle est encore moins exposée à gagner la Maladie ; car alors le sang qui coule, enveloppe & absorbe les sels, & les entraine avec lui en sortant hors du vagin ; & comme cet écoulement dure assez long-tems, il empêche d'autant plus le virus d'agir, & peut l'évacuer à la fin entiérement.

Mais si la violence du virus communiqué, ou les dispositions particulieres des femmes qui le reçoivent, favorisent son action, & qu'elles ayent véritablement gagné la Gonorrhée, elles la supportent encore avec moins d'incommodités que les hommes. Les menstrues, comme nous

venons de le dire, adouciſſent l'acrimonie des ſels, les détruiſent en partie, & en procurent l'évacuation. D'un autre côté le vagin ſe trouvant toujours humecté par les liqueurs qui ſuintent naturellement pour le lubrefier, & temperer ſa chaleur, elles engluent par leur mucilage & leur viſcoſité les ſels véroliques. D'ailleurs la dyſurie dans la Gonorrhée virulente des femmes, n'eſt pas ſi forte ni ſi cuiſante, que dans celle des hommes; ce ſymptôme même n'a point lieu, quand le mal n'occupe que les glandes de Cowper, c'eſt-à-dire, celles qui ſont ſituées vers les caroncules myrtiformes, ou lorſqu'il n'attaque que les glandes vaginales. La raiſon en eſt que ces glandes étant à une diſtance aſſez conſidérable du méat urinaire, l'inflammation ne ſe communique point à ce canal. Cet accident n'arrive que lorſque le mal a ſon ſiége dans les glandes proſtates qui embraſſent l'urethre, lequel par ſon voiſinage, participe de la douleur & de l'inflammation; mais cette douleur eſt moins vive que chez les hommes, parceque dans ceux-cy, tous les ſiéges, c'eſt à-dire, tous les réſervoirs qu'occupe la Gonorrhée, ſont attenans à l'urethre, lequel eſt fort long & étroit, & prête par conſéquent davantage & plus

long-tems aux impreſſions de l'urine, quand elle s'écoule : au lieu que dans les femmes, ce conduit eſt ſi large & ſi court, que les ſels de l'urine ne font, pour ainſi dire, que l'effleurer. Si néanmoins le ſiége de la Maladie chez les femmes ſe trouve dans les cellules de l'urethre, la dyſurie ſera plus conſidérable ; mais cette eſpèce de Gonorrhée eſt très-rare, & quelques Auteurs mêmes doutent qu'elle puiſſe jamais arriver, ne pouvant croire que ces cellules puiſſent ſeules être infectées du virus vénérien, ou qu'en ce cas elles puiſſent ſeules, & indépendamment de l'inflammation des autres parties, conſtituer une véritable Gonorrhée virulente.

D'autre part cette Maladie, en quel endroit qu'elle ait ſon ſiége, a des ſuites moins fâcheuſes dans les femmes, que dans les hommes ; comme la dyſurie eſt moins forte dans celles-là, la douleur, la chaleur & l'irritation doivent auſſi être moins conſidérables dans les parties qui ſeront par conſéquent moins ſujettes à être ulcerées & à ſuppurer ; pareillement il eſt très-rare que les femmes éprouvent ces accidens fâcheux, ſi ordinaires chez les hommes, comme cicatrices calleuſes, excroiſſances, carnoſités, tumeurs baveuſes & fongueuſes, leſquelles naiſſant

dans les ulcères de l'urethre, forment une eſpéce de digue qui empêche le paſſage de l'urine, & qui du moins la gêne beaucoup dans ſon cours ; ce qui produit ſouvent une ſtrangurie habituelle, & peut occaſionner même une rétention dangereuſe : l'urethre dans les femmes, comme nous venons de le dire, étant moins affecté par rapport à la diſtance qui ſe trouve entre lui & les différens réſervoirs où la Gonorrhée a ſon ſiége, & ce canal étant beaucoup plus court que dans les hommes, il eſt moins expoſé aux impreſſions du virus, & aux accidens funeſtes que ceux-ci éprouvent quelquefois.

Mais ſi de ce côté-là tout l'avantage eſt pour les femmes, il n'en eſt pas de même par rapport à la guériſon, qui eſt beaucoup plus difficile dans le ſexe que dans les hommes ; dans ceux-ci les parties ont plus de force, plus de ſolidité, & reprennent plus facilement leur tenſion naturelle, pour combattre & expulſer le virus : au lieu que dans les femmes elles ſont molles, flaſques, relâchées & toujours humectées de liqueurs qui tiennent les fibres dans un état de langueur & d'affoibliſſement, d'où vient qu'elles laiſſent ſéjourner plus long-tems le virus,

n'ayant pas assez de force pour lui résister, pour affoiblir son action & pour le détruire ; d'ailleurs la plûpart des femmes étant sujettes à un écoulement habituel d'une humeur limphatique qui arrose leurs parties naturelles, elles peuvent se méprendre dans le cas d'une Gonorrhée virulente, lors qu'après un traitement incertain, ou mal conduit, elles voyent encore couler quelque matiére ; ce qu'elles négligent, & regardent comme l'écoulement ordinaire qu'elles éprouvoient auparavant : mais ce qu'on peut dire de mieux, c'est que dans les hommes les parties malades dans l'uréthre sont souvent lavées & détergées par l'urine qui y passe, ce qui n'arrive pas dans les femmes.

Au reste il n'est point douteux qu'une Gonorrhée mal guérie, négligée & inveterée, ne puisse produire dans les femmes, ainsi que dans les hommes, la Vérole universelle ; le virus qui séjourne dans les parties gagne peu à peu la masse des humeurs qu'il infecte à la fin totalement.

Il est donc nécessaire d'y apporter des secours prompts & convenables, & si le traitement est entre les mains d'un hom-

me ſage & éclairé, que la malade ſe guide par ſes conſeils, avec exactitude & docilité, la Gonorrhée, de quelque eſpéce qu'elle ſoit, cédera à la fin aux remédes, ſans qu'il en reſte aucun veſtige.

CHAPITRE V.

Méthodes ordinaires de guérir la Gonorrhée Virulente.

POUR ne rien laiſſer à deſirer ſur la matiere que je traite, je vais expoſer en peu de mots, quelles ſont les méthodes particulieres que l'on employe dans le traitement de la Gonorrhée Virulente; non que je les regarde comme ſûres & efficaces; mais afin que les Lecteurs éclairés puiſſent en juger, & que ceux qui ſe ſeront mis dans le cas d'avoir beſoin de ſecours, ſoient plus circonſpects dans le choix des perſonnes à qui ils doivent ſe confier. Je ne dis pas que la plûpart des Médecins ou Chirurgiens qui entreprennent ces ſortes de Malades, ne ſoient fort habiles & fort expérimentés; mais il eſt toujours quelques parties

de l'Art qui échappent aux uns, & qui ſont très-connues aux autres; *non omnibus omnia.* La nature n'eſt jamais prodigue de tous ſes dons pour un ſeul; elle eſt œconome dans ſes partages, & les diſtribue différemment & dans une juſte proportion. Quant à la cure de la maladie dont il s'agit, j'en appelle à l'expérience d'un nombre infini de perſonnes, qui malgré tout le régime imaginable & l'exactitude avec laquelle elles ſont ſoumiſes & aux ordonnances, & aux remédes de ceux qui les traitoient, n'ont jamais pû guérir ou du moins ne l'ont été que très-imparfaitement, & ont même contracté des incommodités habituelles, & peut-être incurables. Pour ceux qui pour avoir vû diſparoître chez eux tous les ſimptômes de la Gonorrhée Virulente, ſe croyent en ſûreté pour la ſuite, je ſouhaite que leur ſécurité ne ſoit point vaine; mais ils ont lieu de craindre qu'ils ne ſe déſabuſent tôt ou tard.

Ce que l'on ſe propoſe d'abord dans le traitement de la Gonorrhée Virulente, eſt de prévenir ou de diminuer l'inflammation, de détendre les parties, & d'y rendre la circulation du ſang libre, en

faisant des saignées plus ou moins répétées, suivant le degré & la force du mal, & suivant les forces & le tempérament du Malade. On travaille aussi à le raffraîchir par des ptisannes composées de plantes qui peuvent remplir cet objet; comme les racines d'Althéa, de Fraisier, de Chicorée sauvage, de Nénuphar, la Laitue, la Pariétaire, & autres semblables avec le Nitre purifié ou le sel de Prunelle. On donne aussi des lavemens avec la décoction des mêmes simples, ou avec la Casse & s'il faut raffraîchir encore davantage, & que l'inflammation ne se ralentisse point par les premiers secours, on donne des émulsions avec les sémences froides, le Lin, le Pavôt blanc & le syrop de Nimphéa; on y mêle même quelquefois, si le cas l'exige, les Narcotiques comme le Diacode, le Laudanum, &c. Quand les simptômes sont encore plus violens, que l'inflammation est rébelle, que la Dysurie tourmente beaucoup, & qu'on sent beaucoup de douleur au Périnée avec tumeur, chaleur & tension, on a encore recours aux saignées, aux ptisannes émollientes & raffraîchissantes, & aux émulsions; mais on employe outre cela

les fomentations & les bains avec le lait tiéde, pour amollir & détendre les parties; le cataplafme anodin & réfolutif de mie de pain avec le lait & le fafran, que l'on étend fur le Périnée, & les injections faites avec la décoction de racines d'Althéa, l'eau de fraye de Grénouilles ou le lait : on fait auffi quelquefois ufage du Camphre, comme d'un calmant fort propre à diminuer l'inflammation, & à ralentir l'ardeur & l'impétuofité du fang & des efprits.

Quant au régime, on n'y admet que ce qui peut raffraichir & humecter. On réduit le Malade à la ptifanne pour toute boiffon en lui interdifant le vin, les liqueurs fortes, les viandes groffières & de difficile digeftion ou trop fucculentes, les ragoûts, l'ufage du poivre, du fel, des épices, & fur-tout on a foin de l'avertir de fuir le commerce & la compagnie des femmes, & de fe tenir dans un parfait repos de corps & d'efprit ; en un mot d'éviter tout ce qui peut agiter le fang & augmenter l'inflammation.

Enfuite quand les fimptômes commencent à baiffer, on en vient aux purgatifs doux, comme la Caffe ou la Manne, & quand il n'y a plus lieu de craindre l'in-

flammation on en employe de plus forts, comme le Diagrede, le Jalap, *L'Aquila Alba*; quelques-uns font alors uſage de l'onguent Mercuriel, dont ils frottent le Périnée, les parties Naturelles, les Aines & les Feſſes. En mettant deux ou trois jours d'intervalle entre chaque friction, avec une petite quantité d'onguent, comme d'un ou deux gros. Le but qu'ils ſe propoſent en cela, eſt de détruire entiérement le Virus par l'action du Mercure qui pénétre peu-à-peu dans les parties où eſt le ſiége du mal, & ſe porte enſuite dans la maſſe du ſang pour y combattre ce Virus, s'il s'y en eſt déja gliſſé quelques particules.

Mais s'il arrivoit par hazard que le mauvais régime du Malade produisît une nouvelle inflammation, ou fit diſparoître tout-à-coup l'écoulement; ils ceſſent alors d'adminiſtrer les frictions Mercurielles qui pourroient aigrir & augmenter le mal, & ils en reviennent aux ſaignées, aux ptiſannes & aux autres ſecours qu'ils avoient déja employés au commencement de la Maladie pour diſſiper l'inflammation, & pour rappeller s'il eſt poſſible l'écoulement ſupprimé.

Quand le ſiége, ou la cauſe principale de la Maladie ſe trouve à l'extrêmité de la Verge, dans cette partie de l'urethre que l'on appelle la foſſe Navigullaire & qui eſt rongée par quelque Ulcère malin, ils employent les onguents déterſifs, modificatifs & cicatriſans, qu'ils inſinuent dans le canal de l'urethre à l'endroit que je viens de nommer, par le moyen d'une canule revêtue d'un morceau de toile qui eſt chargé de ces onguents, ou bien ils en couvrent une tente oblongue, qu'ils font entrer dans ce canal.

Enfin quand tous les ſimptômes ont diſparu, & que la matière de l'écoulement à acquis plus d'épaiſſeur & une couleur plus naturelle, on preſcrit les Balſamiques comme la Térébentine, le Beaume de Canada, ou le Coppahu pour mondifier & conſolider les Ulcères internes, & l'on met le Malade à l'uſage du lait pour laver le ſang, & emporter toute l'acrimonie que le Virus a pû y laiſſer. On trouve auſſi fort avantageux, de faire boire les eaux Minérales, comme celles de Forges, de Paſſy, & autres ſemblables.

Mais ſi malgré tous ces ſecours l'écou-

ement eſt rébelle, on fait prendre intérieurement les aſtringens, comme L'alun de roche, le ſuccin, le corail rouge, le ſang de dragon, &c. & l'on fait des injections déterſives & aſtringentes dans l'urethre aux hommes, & dans le vagin aux femmes avec des décoctions ou avec les eaux thermales ſulphureuſes, la pierre de crollius. Telle eſt la méthode la plus accréditée, & qui paroît la plus ſûre à bien des perſonnes qui traitent de la Gonorrhée Virulente; ſoit qu'on en ait crû voir d'aſſez bons effets; ſoit que la réputation de ceux qui l'ont miſe en vogue, ne permette pas de douter de ſon efficacité.

Paſſons maintenant à d'autres méthodes particulières que preſcrivent différens Auteurs.

Sydenham — Quelques-uns prétendent emporter cette maladie preſque par le ſeul uſage des purgatifs & de quelques lavemens.

Muzitan — D'autres n'y employent que les injections comme l'eau de plantin avec le mercure doux.

Mayerne — Ou ce dernier reméde avec l'eau de chaux & le miel rozat.

Lister — Il en est qui regardent la cochenille comme très-efficace dans le cas dont il s'agit.

Muzitan, *Paul Herman* — D'autres recommandent le précipité verd, comme un spécifique à la dose de deux grains jusqu'à quatre, ou de trois grains jusqu'à cinq, & vantent en même-tems la résine de guaiac.

Fred. Hofman — Quelques Médecins proposent le sucre de saturne comme un remède excellent & immanquable.

Paul Herman — Plusieurs employent une opiate composée de therébentine de Venise, de rhubarbe en poudre, & de mercure doux.

Th. Bartolin, *Lister*, *P. Herman*, *Blancard*, *Alberti*. — Enfin on trouve des Auteurs qui disent s'être servis avec le plus grand succès des mouches Cantharides en substance ou en infusion.

Pour peu qu'on examine la nature de tous ces remèdes, ou du moins du plus grand nombre, & celle du mal auquel on les applique, on ſera convaincu de leur inſuffiſance, & quelque fois du danger de quelques-uns ; & on s'étonnera que des gens ſi éclairés d'ailleurs, en aient recommandé l'uſage & l'aient voulu authoriſer par leur exemple & par les louanges exceſſives qu'ils leurs ont prodiguéés comme à des remédes ſûrs & infaillibles.

Quant à la première méthode, il eſt aiſé de voir quelle eſt douteuſe ou nuiſible, & que les purgatifs trop fréquens ou trop forts, mettant le ſang en mouvement, ne font qu'irriter le mal & augmenter l'inflammation, d'où il peut arriver que l'écoulement ſe ſupprime & cauſe au *Scrotum* cette tumefaction dangereuſe, & accompagnée de vives douleurs, laquelle peut faire refluer la matière dans le ſang, & occaſionner la Vérole, ſi l'on ne vient à bout de rétablir l'évacuation.

On ne doit pas non plus ſe promettre de grands avantages des injections dont je viens de parler, ou plutôt on doit regarder comme fort dangereuſes toutes les injections aſtringentes en général,

parce quelles àrrêtent l'évacuation du Virus, & qu'en le renfermant dans les parties, elles lui donnent lieu de faire de plus grands progrès & d'infecter tout le corps, bien loin qu'elles puissent le dompter & le détruire,

Ceux qui proposent la Cochenille comme un bon reméde, ne le font vrai-semblablement que parce qu'elle a une vertu diurétique; car pour ce qui est de sa vertu cordiale & sudorifique, on sent bien qu'elle ne peut produire aucun bon effet dans le mal dont il s'agit. Mais comme c'est un diurétique chaud, elle n'y convient nullement, & il paroît que bien loin de diminuer les symptômes, comme l'inflammation & la difficulté d'uriner; elle ne peut servir qu'à les augmenter, & à rendre la maladie plus dangereuse & plus difficile.

Le précipité verd & le guaiac me paroissent aussi des remédes plutôt à fuir qu'à employer. Le premier est un des purgatifs le plus violent & le plus caustique qu'on connoisse & qui agit avec tant de force sur le ventricule, qu'il ronge & excorie la tunique veloutée; quels bons effets peut-on donc en attendre? N'a-t'on pas plutôt lieu de craindre

qu'il

qu'il n'augmente l'inflammation, comme tous les autres purgatifs de cette claſſe, & qu'il n'occaſionne les plus fâcheux accidens? Peut on eſperer d'ailleurs qu'il puiſſe détruire le Virus par le mercure qu'il contient, puiſqu'il y entre une ſi petite quantité de ce minéral dans ſa compoſition? On le doit donc regarder comme un reméde beaucoup plus dangereux que ſalutaire, qui ne peut tout au plus que pallier le mal, & qui n'étant pas en état de remplir le principal objet qui eſt de dompter & de déraciner le Virus, le laiſſe croupir dans les réſervoirs, d'où il ſe repand enſuite dans toute la maſſe des humeurs.

L'autre reméde, je veux dire la reſine de guaiac, échauffe beaucoup, ainſi je ne vois pas qu'on puiſſe l'employer avec ſûreté, car elle doit certainement enflammer davantage, en excitant dans le ſang une grande efferveſcence, & par conſéquent favoriſer l'action & la malignité du Virus, & augmenter ſon acrimonie, & celle des humeurs qui par-là s'incorporent plus facilement avec les particules Virulentes. J'en dis de même de tous les bois ou décoctions ſudorifiques qui produiſent les mêmes effets & tout auſſi

dangereux, & qui cependant ſont fort en vogue parmi le vulgaire de ceux qui ſe mêlent de traiter la Gonorrhée Virulente.

On ne doit pas non plus compter ſur la vertu du ſucre de Saturne que quelqu'uns vantent exceſſivement. En général, tous les remédes tirés du plomb ſont pleins de danger quand on les fait prendre intérieurement, & l'expérience nous montre qu'ils ſont fort ennemis de l'eſtomach, cette partie ſi eſſentielle dans l'œconomie animale, car ils produiſent des nauſées & des vomiſſemens, outre qu'ils ſont plus propres à fixer le Virus, qu'à le détruire & à l'emporter, puiſqu'ils arrêtent trop tôt l'écoulement.

Je n'ai pas meilleure opinion de l'opiate uſitée chez pluſieurs, & compoſée de térébenthine, de rhubarbe & de mercure doux.

Mais un des plus dangereux remédes eſt celui que l'on donne avec les cantharides, en infuſion ou en ſubſtance. Que peut-on attendre de bon d'un uſage ſi contraire à l'expérience & au ſens commun? Les mouches ne doivent être employées qu'extérieurement dans les véſicatoires, pour évacuer les féroſités; encore faut-il prendre des précau-

tions pour empêcher l'action de leurs sels âcres, brûlans & caustiques sur les parties intérieures où elles s'insinuent ordinairement & produisent de très mauvais effets, si l'on n'a soin de prescrire quelques adoucissans pour munir les intestins contre leurs impressions : c'est un diurétique des plus chauds & des plus violens, & qui affecte particulièrement, & comme par une vertu qui lui est propre, les reins, la vessie & tout le canal de l'urethre : on lit même dans plusieurs Auteurs que l'usage en a été funeste à nombre de gens qui en avoient pris pour ranimer leur vigueur assoupie, & se tirer avec honneur de quelque bonne fortune. Quelle imprudence n'est-ce donc pas de les prescrire dans une maladie, où les organes qu'elles attaquent plus volontiers, sont déja enflammés, tendus & ulcérés par l'action du Virus qui s'y est introduit. S'il est vrai qu'elles soient détersives, elles le sont assurément dans un dégré qu'on ne doit point souhaiter, puisqu'en emportant la mucosité & la sanie des ulcéres, elles les irritent, les creusent & les étendent encore davantage. N'en déplaise aux habiles gens qui les recommandent, je croirai toujours qu'-

ils se sont trompés grossiérement, ou qu'ils avancent des choses plus que douteuses.

Je ne finirois point si je voulois rapporter ici les différentes méthodes de plusieurs autres Praticiens, ou Charlatans de notre siécle, qui tous se vantent de posseder le véritable secret, le spécifique, le reméde immanquable, le plus doux, le moins couteux, & le plus prompt pour la Gonorrhée Virulente. *credat judœus Apella non ego*, &c. Je m'en rapporte à l'expérience d'une infinité de personnes, qui ont été la dupe de ces belles promesses; mais on veut toujours l'être, & un homme qui s'est une fois affiché, s'est établi des ressources infaillibles sur la crédulité publique : il donne quelques palliatifs; on se croit guéri, on le dit aux autres; le peloton grossit, & l'Empyrique va son train.

Pour revenir à l'insuffisance, ou au danger des remédes que les Praticiens ordinaires employent dans la Gonorrhée Virulente, je dirai par forme de récapitulation, que les purgations trop souvent répétées, où les cathartiques violens ne peuvent produire que de très-fâcheux accidens; que les injections astringentes, outre les stranguries qu'elles

peuvent cauſer, ſuppriment en reſſerrant les fibres des parties, le flux de la matiére, & par conſéquent occaſionnent la Vérole, ſi l'écoulement n'eſt bientôt rétabli; que les remédes qui contiennent beaucoup d'alkali volatil, les puiſſans & chauds diurétiques, les cordiaux & les ſudorifiques allument le ſang de plus en plus, & par conſéquent, ſont fort contraires à la maladie dont il s'agit; que les balſamiques opérent à-peu-près la même choſe, arrêtent quelquefois l'écoulement par la conſtriction qu'ils occaſionnent dans les conduits excrétoires, & qu'enfin les mercuriaux font ſouvent plus de mal que de bien, en précipitant le mouvement du ſang, en affectant le ventricule, & en rendant la matiére de l'écoulement plus âcre, plus ſaline & plus corroſive.

C'eſt ici le lieu de dire quelque choſe des prétendus préſervatifs que propoſent quelques Auteurs fourbes & mercénaires pour ſe mettre à l'abri de la contagion du virus.

Il n'eſt rien à mon avis de ſi vain, où plûtôt rien de ſi indigne d'une profeſſion auſſi noble que l'eſt celle qui a pour objet la ſanté & la conſervation des hom-

mes, que la recherche ou la communication des moyens qui pourroient prévenir la maladie en question ; il n'est rien même à mon avis de si criminel, car c'est vouloir ouvrir une plus vaste & plus libre carriere à la débauche, qui ne regne déja que trop dans toute la terre habitable. Je veux qu'il en puisse résulter quelque avantage ; mais si l'on met dans une exacte balance le mal & le bien, on trouvera que le mal l'emporte de beaucoup ; outre qu'il n'est jamais permis en bonne Morale, de faire le mal, pour qu'il en naisse un bien. Sans le danger qui accompagne toujours un commerce vague & infâme ; sans cette bride qui retient la jeunesse fougueuse, tout ne seroit que libertinage, que licence effrenée, que désordres & prostitutions. En vain l'on m'objecteroit, que si les préservatifs peuvent favoriser l'incontinence, la méthode sûre de guerir les maux Vénériens est sujette au même inconvénient, & qu'il faudroit de même la condamner, puisque les jeunes gens se livreroient moins à la débauche, s'ils étoient moins sûrs de trouver des remédes contre ses suites, où si elles n'étoient susceptibles d'aucune guérison.

Je répondrois à cela qu'il y a bien de la différence entre l'une & l'autre chose, entre l'assurance d'être à l'abri du mal, & l'espérance d'en guerir : cette dernière peut à la vérité produire quelques mauvais effets ; mais la crainte de s'exposer, l'incertitude de la violence, du caractère de la maladie, la honte d'être découvert par les parens, & le danger d'encourir leurs disgraces, les soins qu'il faudroit prendre pour dérober son état à leur connoissance, l'argent qu'il faudroit trouver pour se faire guérir, les douleurs & le danger qui accompagnent la maladie, l'incertitude même de la guérison, l'exemple de quelques amis qui se sont trouvés dans le même embarras, & peut-être le soin de sa réputation, tout cela est un frein pour quantité de jeunes gens ; mais s'ils avoient quelques moyens sûrs pour se livrer impunément à toute la fougue de leurs passions, peut-être n'y en auroit-il pas un de chaste. D'ailleurs ce ne seroit pas une raison de priver de tous secours & d'abandonner à une mort cruelle & honteuse, tous ceux qui auroient le malheur d'être infectés de la contagion Vénérienne, parceque la crainte de s'exposer

aux mêmes maux, rendroit les autres plus ſages. Quand le mal eſt fait on eſt obligé d'y remédier : la raiſon, le devoir & la charité l'ordonnent ; c'eſt être homicide que de ne pas conſerver la vie à un homme, quand on en a le pouvoir, quoique ce ſoit ſa faute, s'il s'eſt expoſé à la perdre.

Si l'on peut éviter les Maladies Vénériennes quelconques en vivant dans la retenue & la continence, qu'eſt-il beſoin d'autres préſervatifs, & ſe peut-on flatter d'en trouver de réels que la vertu? Ceux qui ſont attaqués de la Peſte, ou de quelque autre maladie Epidémique, n'ont ſûrement pas été dans le même pouvoir de s'en garantir ; il étoit donc juſte que la Providence mit ſur la terre les préſervatifs de ſemblables maux ; mais elle ne devoit point en laiſſer pour les maux d'un autre genre auxquels on s'expoſe volontairement, & pour ſatisfaire ſes penchans déréglés. Que s'ils ſe communiquent ſouvent à ceux qui ne l'ont pas mérité, comme aux femmes chaſtes, ou aux maris vertueux, par des maris débauchés, ou des femmes impudiques, ou aux enfans par les nourrices, ou par les parens, il ſuffit qu'il y ait dans la Nature & dans les tréſors de l'Art des remédes ſûrs pour les guerir.

Ainsi l'on ne doit faire aucun fonds ni sur les bains qu'on employe après le congrés, ni sur les injections vulnéraires que quelques-uns prescrivent comme un bon préservatif.

Il en est de même de cette invention criminelle qui est si en vogue aujourd'hui, de ce fourreau mince & délié dont les débauchés se munissent pour se mettre à couvert des dangers d'un commerce suspect. Il est très-aisé de comprendre, que c'est un trop foible rempart contre l'activité du virus, sur-tout s'il est dans un grand dégré de volatilité, & qu'une peau si délicate peut facilement se déchirer en quelqu'endroit, & donner par-là un passage encore plus libre aux sels vénériens; outre qu'elle peut se replier dans l'action, & laisser à nud une bonne partie de la verge qui donnera suffisamment prise à l'ennemi.



CHAPITRE VI.

Accidens qui surviennent quelquefois à la Gonorrhée Virulente.

POur donner une idée exacte de la manière dont se forment plusieurs maladies dangereuses dans les parties naturelles, à la suite d'une Gonorrhée Virulente mal guérie, ou même pendant son traitement, par la faute du Chirurgien ou du Malade, je crois devoir faire une description un peu circonstanciée de ces parties, d'après ce que l'Anatomie nous a pû montrer de leur mécanisme & de leur configuration.

Les parties les plus considérables dont la verge est formée, sont les corps caverneux sur les deux côtés, la veine honteuse qui est sur la face supérieure, le gland, & le prépuce qui le couvre, & l'uréthre, ou canal urinaire qui régne dessous depuis la vessie jusqu'à l'extrémité du gland. Les deux corps caverneux sont deux corps cilindriques, ou ronds & longs & spongieux, placés l'un à côté de l'au-


Maisonneuve sculp.

tre, & communiquant enſemble dans toute la longeur, par une cloiſon percée d'eſpace en eſpace & vulgairement appellée le *Peigne*.

Ils ſont embraſſés en arrière par les muſcles erecteurs qui s'attachent aux tubéroſités de l'iſchium, & ſont en devant terminés par le prépuce & par le gland. Le ſang y eſt porté abondamment dans le tems de l'erection par ſix artéres, ce qui fait un gonflement rapide, toutes les petites cavités de ces corps caverneux étant bientôt remplies de ce liquide aux premières ſenſations voluptueuſes; au lieu qu'il n'eſt rapporté que lentement, & par la ſeule veine honteuſe. Il y a quatre artéres principales, deux qui vont côtoyant ſur la verge, appellées artéres honteuſes externes, & deux qui ſont au-dedans, & que l'on nomme artéres honteuſes internes.

La veine honteuſe eſt un tronc commun formé de différentes ramifications, lequel va paſſer ſur le ceintre du *Pubis* pour porter le ſang dans le torrent de la circulation.

On trouve entre les muſcles erecteurs & accélérateurs de la verge, dans le Périnée, deux corps glanduleux, qu'on

appelle les petites proſtates, ou les glandes de Cowper, & qui ont chacun leur vaiſſeau excréteur, par où ils communiquent dans l'uréthre, vers la racine de la verge.

L'uréthre eſt un tuyau, ou un canal compoſé de deux membranes l'une ſur l'autre, entre leſquelles ſe trouve un corps qu'on appelle le tiſſu ſpongieux & qui commence à une groſſeur ſituée près de la veſſie, nommée autrement le bulbe, ou l'oignon, & ſe trouve recouvert du muſcle accélerateur ou penniforme : ce tiſſu ſe remarque dans toute ſa longueur, particuliérement à l'endroit du bulbe & du gland où il eſt plus évaſé qu'ailleurs, & c'eſt par ſon moyen que l'uréthre entre en érection ainſi que les corps caverneux.

Dans l'intérieur du canal de l'uréthre on apperçoit différentes cavités, ou lacunes qui donnent naiſſance aux chaudepiſſes, & où ſe forment ſouvent ces fungus, ou carnoſités dangereuſes qui bouchent le paſſage de l'urine. Dans ces lacunes, on apperçoit différens grains glanduleux, d'où ſort cette humeur limphatique dont l'épaiſſiſſement produit ces carnoſités ou fungus.

A l'extrêmité de l'uréthre, dans l'épaiſſeur du gland, on trouve un eſpace aſſez grand, formé par la dilatation de ce canal & qu'on appelle, à cauſe de ſa forme, foſſe naviculaire : cette cavité eſt toute parſemée de petites glandes, d'où s'échappe une grande quantité de limphe qui rend ſouvent les chaudepiſſes très-rebelles. Vers la partie poſtérieure de la foſſe naviculaire, ſont les deux orifices des vaiſſeaux excrétoires des glandes de Cowper, leſquels vaiſſeaux par leur longueur cauſent ſouvent de grands ravages dans les Gonorrhées qui ont leur ſiége dans cette partie.

La veſſie eſt ſituée dans l'intérieur de l'abdomen, entre l'os pubis par devant, & l'inteſtin *rectum* par derrière, recouverte ſur ſa partie anterieure & poſtérieure d'une portion muſculeuſe dont les fibres deſcendant perpendiculairement juſques vers ſon col, paſſent ſous le ceintre du pubis, & forment l'uréthre juſqu'au bulbe.

Aux deux côtés poſtérieurs de la veſſie ſont placés deux réſervoirs, où eſt dépoſée la ſemence, & qu'on nomme pour cela véſicules ſéminaires : ils reſſemblent à-peu-près à de petits inteſtins,

& ont chacun un vaiſſeau excréteur dont l'embouchure ſe trouve dans l'urethre à chaque côté d'une éminence qu'on nomme *vérumontanum.*

Cette éminence eſt ſpongieuſe & faite en forme de tête de poule applatie, & lorſqu'elle eſt enflammée, elle réſiſte à la ſonde, & l'empêche de pénétrer plus avant. Les deux embouchures qui ſont à côté, ſervent à verſer dans l'uréthre quand il en eſt beſoin; la ſemence qui a été portée dans les véſicules ſéminaires par deux conduits leſquels naiſſent des teſticules & ſont appellés vaiſſeaux ou conduits déférens.

Entre les deux membranes de l'uréthre, au-deſſous du cou de la veſſie, eſt un corps glanduleux en forme de cœur, auquel on donne le nom de grande proſtate, & dont les conduits excrétoires ordinairement au nombre de 12, viennent s'ouvrir autour du *verumontanum* où ils ſont ſitués de chaque côté en demi-cercle, & fourniſſent une liqueur douce & un peu mucilagineuſe qui enduit le canal de l'uréthre pour faciliter l'éjaculation de la ſemence, & pour émouſſer les ſels de l'urine, qui ſans cela feroient en paſſant des impreſſions fort déſa-

gréables sur une membrane aussi délicate.

Il sera aisé après cette petite description, de comprendre comment se forment les différentes maladies qui résultent du mauvais traitement des Gonorrhées Virulentes.

Une des plus considérables est le flux involontaire de semence, ou la Gonorrhée habituelle.

Nous avons dit que les vésicules seminaires & la grande prostate fournissoient les liqueurs principales qui couloient par l'uréthre, avec cette différence que celle qui vient des vésicules séminaires, est cette matiére épaisse, blanchâtre & glutineuse, laquelle est le principe de la génération & la matiére du fétus, & que celle qui est exprimée de la glande prostate, n'est que limphatique; & le véhicule de la première, mais nullement prolifique. Nous avons dit aussi que les vésicules séminaires avoient chacune un vaisseau excréteur qui s'ouvroit dans l'uréthre aux deux côtés du *verumontanum*, pour y verser la semence dans le congrés, & que la glande prostate avoit aussi ses conduits particuliers, par où sa liqueur propre sortoit dans le mêat urinaire. J'ajoute que dans l'état de santé les

embouchures de ces vaiſſeaux, je parle de ceux des véſicules ſéminaires, ne laiſſent échapper aucune goute de ſemence, parce qu'elles ont chacune une eſpèce de ſphincter formé de fibres muſculeuſes, qui ne s'ouvre que lorſque la ſemence comprimée voluptueuſement par les muſcles erecteurs & accélérateurs, ſe porte avec impétuoſité dans ces conduits & en force le paſſage. Je dois dire encore qu'il en eſt de même des orifices des conduits excréteurs de la glande proſtate, ſi ce n'eſt qu'ils doivent ſe prêter un peu plus que ceux des véſicules ſéminaires, parce qu'indépendamment de leur action dans le congrés, ils fourniſſent toujours un peu plus de liqueur pour munir l'uréthre contre l'acrimonie de l'urine.

Or ſi ces conduirs viennent à être dilatés, rélâchés, ou rongés par l'abondance & l'acrimonie de la matiére purulente qui coule dans la Gonorrhée, & ſi les parties qui les environnent ont été trop tendues, & forcées par une inflammation violente dans l'un ou l'autre des réſervoirs, on comprend aiſément, que les uns & les autres ont perdu de leur élaſticité, & qu'ainſi les réſervoirs étant plus ouverts & moins comprimés, laiſ-

feront une iſſue aux liqueurs qu'ils contiennent, laquelle ſera d'autant plus libre, ou plus conſidérable, que ces liqueurs auront plus contracté d'acrimonie par la contagion du virus, ou par l'action des remédes, ou que l'inflammation par ſa violence & ſa durée, aura plus affoibli les réſervoirs qui par-là ſeront devenus plus ſenſibles & plus faciles à être irrités.

Cet écoulement involontaire eſt d'autant plus dangereux qu'il dure pendant des mois entiers, des années, & quelquefois même pendant tout la vie; & que, s'il eſt continuel, & véritablement ſéminal, quoiqu'en petite quantité, il épuiſe les véſicules ſéminaires qui n'ayant pas aſſez de liqueur pour fournir au congrés, ni même aux déſirs du congrés, laiſſent le Malade dans une eſpèce de langueur & d'indifférence, qui le rendent inhabile à la génération.

Il eſt vrai que ſi cet écoulement n'eſt pas continuel, c'eſt-à-dire, qu'il ne paroiſſe que par intervalle, ou s'il n'eſt fournit que par la glande proſtate, ſans que les véſicules ſeminaires ſoient intéreſſées, la ſemence ne s'écoulant point, ou du moins ayant le tems de réparer ſes pertes, on ſe ſentira plus de

goût pour les plaiſirs de l'amour ; mais cela ſera toujours fort inutile pour l'accompliſſement de l'action, & la réproduction de l'eſpèce, parce que les réſervoirs étant devenus, comme nous l'avons dit, plus ſenſibles & plus irritables, la liqueur part preſque auſſi-tôt que l'érection commence.

Mais ce qu'il y a de plus à craindre encore dans le flux involontaire de la ſemence véritable, c'eſt qu'il peut cauſer à la longue, ſur-tout s'il eſt conſidérable, un épuiſement total & une conſomption de tout le corps & la phtiſie dorſale, maladie fort dangereuſe, & preſque toujours mortelle. Les mêmes accidens arrivent encore aux femmes à la ſuite d'une Gonorrhée Virulente qui à duré long-tems, ou qui n'a pas été traitée d'une manière convenable, & cela par les mêmes cauſes qui les occaſionnent dans les hommes. L'écoulement habituel qui leur ſurvient, & qu'elles ont accoutumé de ſe déguiſer ſous le nom de fleurs blanches, eſt fourni par les proſtates, c'eſt-à-dire, par les glandes qui embraſſent l'uréthre, & dont les orifices s'ouvrent dans la vulve ſous le clitoris, ou par les glandes de Cowper

qui ſont placées vers l'anus, & dont les conduits aboutiſſent aſſez près des caroncules myrtiformes, ou enfin par les glandes botriformes, ou vaginales, ainſi appellées parce qu'elles ſont répandues dans le vagin en forme de grappe de raiſin. Je dis plus, la plûpart des fleurs blanches ne ſont gueres que des impreſſions d'un vice vénérien. Avec tout le reſpect que je dois aux femmes en général & en particulier, je croirois manquer au point le plus eſſentiel, qui eſt l'intérêt de leur ſanté & leur conſervation, ſi je ne les avertiſſois qu'elles s'endorment dans une fauſſe & dangereuſe ſécurité. En vain elles ſe flattent d'avoir été guéries radicalement, ou d'être ſûres de l'état de ceux qu'elles ont laiſſé triompher de leur foibleſſe; elles doivent craindre les ſuites funeſtes d'un mal qu'elles ſe diſſimulent, & pour peu qu'elles réfléchiſſent ſur elles-mêmes, ſur ce qu'elles ont fait, & ſur ce qui leur eſt arrivé, je ne doute point qu'elles n'ouvrent enfin les yeux, & qu'elles ne prennent de juſtes meſures pour finir leurs inquiétudes. Mon deſſein n'eſt point de les allarmer mal-à-propos, contraire leur rendre un je prétends au

ſervice eſſentiel, en les avertiſſant qu'elles ſont plus malades qu'elles ne penſent; mais que leur mal eſt ſuſceptible de guériſon. Je penſe qu'elles m'en ſauront gré, puiſque leur intérêt le plus cher eſt celui de la conſervation de leur ſanté & de cet état floriſſant de jeuneſſe, & d'embonpoint raiſonnable, qui ne peut ſubſiſter long-tems avec la maladie dont je parle, ſi une mort prématurée ne les ravit après avoir été conſumées peu à peu par ce dangereux écoulement.

Une autre ſuite funeſte de la Gonorrhée Virulente, eſt l'abſcès qui ſe forme quelquefois au Périnée, ce qui arrive ou par l'impéritie de ceux à qui l'on a confié le traitement, qui ont employé des remédes trop chauds, des purgatifs trop forts; ou des injections aſtringentes, ou par la faute du malade qui s'eſt échauffé par des débauches de vin, de liqueurs, ou de femmes, ou par des exercices violens, ou enfin ſi le mal a été accompagné de la plus grande inflammation, cauſée par une acrimonie, ou par une abondance du virus vénérien. Cet abſcès ſe forme plus ordinairement quand le virus s'eſt établi dans

les glandes de Cowper, parce qu'elles ſont ſituées dans le Périnée même ; mais ſes effets ſont quelquefois des plus formidables. Plus il y a d'acrimonie dans la matiére de la ſuppuration, plus elle fait de ravage ; elle ronge de plus en plus les parties, & y forme des clapiers & des ſinus en tout ſens, leſquels percent ſouvent le périnée, & même l'inteſtin *rectum*, enſorte que le pus, l'urine & les matiéres fécales s'échappent également par l'une ou l'autre de ces iſſues, ce qui fait que l'intérieur des fiſtules devient dur & calleux, & par conſéquent très-difficile à guérir.

Mais ſi c'eſt une grande incommodité dans les hommes, elle l'eſt encore plus dans les femmes qui ſont pareillement ſujettes au même accident ; car ſi le virus de la Gonorrhée a ſon ſiége dans les glandes de Cowper, qui ſont propres à ce ſexe, & qui ſont placées au périnée, comme chez les hommes, il peut, pour les mêmes cauſes que nous venons de déduire, faire ſuppurer ces glandes, & former des fiſtules, ou clapiers, qui s'ouvriront dans le vagin, ou dans le fondement, ou même dans l'un & l'autre en même tems.

Qu'on ſe repréſente quelle doit être alors la ſituation d'une femme, combien cet accident eſt horrible & dégoûtant, le vagin & le fondement étant devenus un égoût commun des matiéres fécales & purulentes, des menſtrues & autres liqueurs qui viennent des parties naturelles; mais ce qu'il y a de plus affreux encore, c'eſt que cette maladie ne peut guère ſe guérir que par des inciſions cruelles, & quelquefois répétées, & que même lorſque les fiſtules & les clapiers ſont profonds & en grand nombre, il y a du danger à employer le fer, de ſorte qu'ils ſont regardés alors comme incurables, & qu'on ſe borne ſeulement à procurer une cure palliative au Malade pour rendre ſon état moins accablant & plus ſupportable.

CHAPITRE VII.

Réflexions particulieres de l'Auteur, ſur tout ce qui a été dit dans ce Traité.

JUſqu'à préſent tout ce que nous avons dit de la Gonorrhée virulente

par raport aux deux ſexes, n'eſt que le ſentiment des divers Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere. Je me ſuis attaché à ne parler que d'après ceux qui ſont les plus accrédités, le plus en réputation, & qui méritent à pluſieurs égards les plus grands éloges. On doit aſſurément rendre juſtice à leurs recherches, à leur zéle, & à leur ſagacité ; je me range volontiers de leurs avis en pluſieurs choſes ; mais ils me permettront de m'en écarter, par raport à l'objet principal, qui eſt la cure radicale de la Maladie dont il s'agit. Ils ont donné a la vérité une deſcription fort exacte des ſimptômes qui l'acompagnent, de ſes cauſes, & des progrès qu'elle fait dans tout ſon cours ; mais les génies ſuperieurs ne ſont point infaillibles ; chacun a ſa portion d'erreur, & les talens ſont diſtribués avec meſure : tels brillent dans certaines parties, qui s'égarent, ou préſument trop dans les autres. Je dis ceci par raport à la guériſon parfaite de la Gonorrhée virulente, & je crois pouvoir ſoutenir, qu'elle n'eſt le plus ſouvent que palliative dans les Auteurs dont je parle. Je m'en rapporte à leur bonnefoi ; ils ont dû éprouver ſouvent combien leur méthode a été in-

suffisante, pour ne rien dire de plus; car combien a-t-on vû de personnes qui avoient été traitées avec tous les soins possibles, selon la méthode ordinaire, se trouver attaquées plusieurs années après, les unes plûtôt, les autres plus tard, des symptômes manifestes de la maladie, quoiqu'elles eussent crû leur Gonorrhée parfaitement guérie? Les remedes n'avoient fait que blanchir, qu'apprivoiser pour ainsi dire le virus, qui n'avoit fait tréve que pour rassembler sécrettement ses forces, & produire dans le tems les plus grands ravages. Tant que l'on est dans la force & la vigueur de l'âge, ce germe malin, qui n'a pas été dompté, reste assoupi: toutes les puissances naturelles le tiennent dans une espece d'équilibre, lui résistent, le combattent, & l'empêchent de produire ses effets; mais lorsque le tempérament commence à s'affoiblir par les approches de la vieillesse, le sang se trouvant alors dépouillé de ses esprits & de ce beaume essentiel qui entretient la vigueur & l'harmonie de toute la machine, l'ennemi se réveille, devient le maître, & exerce impunément tout son empire, avec d'autant plus de fureur, qu'il ne trouve plus de digues qui puissent

ſent s'oppoſer a ſa violence. Tant que ceux qui ont paſſé par les épreuves d'une Gonorrhée virulente, gardent quelque régime, ſe ménagent & vivent dans l'éloignement de tout excès dangereux, après l'uſage des remédes qui ont paru avoir détruit le mal, le calme ſemble s'être rétabli pour toujours; ils jouiſſent d'une ſanté apparente & d'une profonde ſécurité; mais viennent-ils à s'écarter de leur maniere de vivre, & à s'oublier juſqu'à ſe permettre de longues veilles, des débauches de vin & de femmes les plus ſaines? en un mot, ne craignent-ils point de s'échauffer la maſſe du ſang par l'abus des choſes naturelles & non naturelles? Ils donnent alors beau jeu à la malignité du virus caché; l'acrimonie des humeurs échauffées lui donne des forces nouvelles, répare, pour ainſi dire, ſes pertes, & le met en état d'agir avec plus de fureur que jamais. Qu'on ne s'y trompe pas; tel qui ſe croit guéri par les méthodes ordinaires, aura lieu, tôt ou tard, de ſe repentir de ſon erreur, & ne juſtifiera que trop mon pronoſtic. Le mal n'eſt pas détruit; il s'eſt cantonné en quelque part; on s'en croit défait, & on le porte dans ſon ſein: *hæret lateri lethalis arundo.* Je ſouhaiterois me tromper; mais l'événe-

ment ne justifiera que trop que je dis vrai; & j'ai déja pour garans une infinité de personnes convaincues secrettement de la vérité que j'avance, & qui pourroient, si une mauvaise honte ne les retenoit pas, confirmer tout ce que je publie ici pour le bien des autres.

Je ne prétends pas néanmoins affecter la supériorité sur tous ceux qui se mêlent de traiter le mal dont il s'agit; mais je pourrois citer tous les Malades qui depuis vingt-cinq ans ont passé par mes mains pour les suites de cette maladie, dont on peut voir le détail dans mon Traité des maladies de l'urethre, & il me seroit facile d'attester plus de trente Chirurgiens, que j'ai établis dans différentes Villes de l'Europe, & qui ne font comme moi que traiter des suites funestes de ce mal.

La loi que je me suis faite pour le bien public, de me dévouer principalement à cette maladie, ne me permet pas de rien dissimuler dans un point aussi essentiel & aussi intéressant. Si je prétends posséder la vraie & sûre méthode de guérir radicalement les Gonorrhées virulentes, c'est que j'y suis fondé par la découverte que j'ai faite, & qui préserve des suites fâcheuses auxquelles on a été exposé jusqu'à présent.

Enfin c'eſt une partie de la Chirurgie pour laquelle je me ſuis trouvé le plus décidé, dont j'ai fait mon étude principale, & que j'ai toujours eu lieu de regarder comme mon talent propre. On ſçait qu'on ne réuſſit jamais mieux, ou plutôt qu'on ne réuſſit jamais bien que dans les objets où l'on eſt porté par un attrait & un penchant naturel; nous ne pouvons aſpirer tous également au même degré de lumiere dans les mêmes choſes; mais il en eſt de particulieres où nous pouvons nous diſtinguer, & dont la connoiſſance peut nous devenir propre, ſi nous cédons à l'inſtinct de la nature, & ſur tout ſi nous cultivons par le travail la portion de talens qui nous eſt échue en partage. Je crois avoir déja acquis quelques droits ſur l'eſtime & ſur la reconnoiſſance du Public; ce que je lui propoſe aujourd'hui, eſt pour m'en aſſurer la continuation. Je me croirai payé de mes ſoins, s'ils peuvent ſervir à lui ouvrir les yeux ſur le précieux intérêt de ſa ſanté, & à le tirer d'une erreur funeſte dont je voudrois lui ſauver les effets.

Au reſte il n'eſt point étonnant qu'on ſe croie parfaitement guéri de la Gonorrhée virulente, dès que les douleurs ne ſe font plus ſentir, que l'in-

flammation, l'érection violente, la disurie & les autres symptomes ont disparu, & sur tout, qu'il ne coule plus de matiere: car si ces apparences en imposent aux Chirurgiens mêmes, elles peuvent bien en imposer aux malades qui ne s'y connoissent point, & leur procurer cette sécurité triomphante dans laquelle ils se récrient sur l'efficacité de l'art, & sur les connoissances profondes de ceux qui les ont traités avec tant de succès.

Mais il est étrange que lorsqu'il subsiste un écoulement quelconque après le traitement, on s'endorme tranquillement sur la foi d'une methode exactement suivie, & sur les assurances de ceux qui sont toujours intéressés à prononcer que la cure est complette, & que cet accident n'est qu'une bagatelle, une suite du mal qui finira d'elle-même.

Je demanderois premierement aux gens de l'art, qui flatent ainsi leurs malades, s'ils parlent de bonne foi, & ensuite aux malades eux-mêmes, s'ils doivent s'en fier aveuglement à des assertions si douteuses, sans prendre la peine d'examiner la chose, les raisons qu'on a de leur tranquiliser l'esprit, & de ne leur pas montrer évidemment qu'on se trouve en défaut, & sans consulter sur leur état des

perſonnes qui peuvent leur fournir les éclairciſſemens néceſſaires. Car enfin qu'étoit-ce que la maladie pour laquelle ils ont eu recours aux gens de l'art? Etoit-ce autre choſe qu'une ardeur en urinant & un écoulement qui tache le linge? Or, ſi cet écoulement ſubſiſte toujours, quoique l'ardeur ceſſe, comment peut-on aſſurer que le malade eſt guéri? D'ailleurs, comme on peut le voir dans mon Traité des Maladies de l'urethre, les maladies les plus cruelles, telles que ſont les fiſtules & les rétentions d'urine, ne ſont, de l'aveu même des malades, qu'une ſuite de ce petit écoulement qui leur paroiſſoit être d'abord de ſi peu de conſéquence.

Il faut laiſſer les opiniâtres dans l'erreur qui les flatte, & dont ils ne voudroient pas qu'on les tirât, *Invitum, qui ſervat idem facit occidenti*; pourquoi vouloir les ſauver, s'ils ſont réſolus de périr? mais pour ceux qui ſont encore capables de réflexions, & qui ne veulent pas courir les riſques de périr malheureuſement par leur faute, en rendant par leur négligence leur mal incurable, ou de traîner une vie languiſſante dans les dégoûts d'une maladie ſale & honteuſe, ou peut-être d'infecter une épouſe chérie, & de ſe

voir ronger par les juſtes remords qu'ils pourroient reſſentir à la vue d'une poſtérité innocente qui auroit hérité par tranſmiſſion, du germe contagieux de leur pere; ceux, dis-je, qui ſont diſpoſés à s'épargner ces ſujets éternels de douleur & de repentir, méritent qu'on les aide à ſortir d'embarras, & qu'on s'attache à les convaincre qu'ils ne peuvent trop tôt recourir aux ſecours dont ils ont beſoin. Je dis donc que dès qu'il ſubſiſte un écoulement après le traitement de la Gonorrhée virulente, le malade n'eſt point parfaitement guéri, ou plutôt que la Gonorrhée ſubſiſte encore, puiſque le ſymptome principal qui la conſtitue eſſentiellement, n'eſt point détruit. Il n'eſt pas beſoin que j'ajoute que cette régle s'étend également ſur les femmes comme ſur les hommes, puiſqu'à la ſituation près des réſervoirs que le virus attaque dans les femmes, la cauſe, les ſymptomes & la nature de la maladie ſont les mêmes, & peuvent avoir des ſuites très-dangereuſes.

On attribue ordinairement l'écoulement dont je parle, à un relâchement de vaiſſeaux; mais on convient en général que ce flux de ſemence eſt dangereux, & qu'il dure des mois, des années entieres, & ſouvent même toute la vie. Si cet écou-

lement ſubſiſte enſuite d'une Gonorrhée virulente, je ne puis m'empêcher d'affirmer qu'il ne ſoit toujours occaſionné par le virus qui n'a pas été dompté entierement, & qui réſide encore dans quelques parties des réſervoirs ulcérés où il s'étoit cantonné d'abord. Le virus dans la Gonorrhée virulente attaque les conduits excrétoires des proſtates, des véſicules ſéminaires, des lacunes de l'urethre, & de toutes les glandes qui verſent une humeur particuliere pour enduire ce canal dans toute ſon étendue: il eſt certain qu'il cauſe des ulceres plus ou moins grands dans ces parties, ſoit qu'il n'en occupe qu'une ou un certain nombre, ou qu'il ſe ſoit établi dans toutes à la fois. Or ſi la méthode du traitement n'eſt point sûre, ou que le malade ait été négligé, on comprend aiſément que les ulceres n'auront point été détruits entierement, & que le foyer du mal ſubſiſte. Cet écoulement, il eſt vrai, ne garde pas le même ordre dans tous les ſujets; dans les uns, il n'eſt pas fort abondant, mais il eſt continuel, indépendamment du repos, des ſituations, ou des mouvemens du malade; dans les autres, il paroît ceſſer quelquefois, mais la matiere coule enſuite plus abondamment dans d'autres tems; dans tous

ces cas on doit toujours rapporter l'effet à la même cauſe, à quelques ulceres des réſervoirs où le virus s'eſt attaché opiniâtrément parla négligence ou l'inſuffiſance du traitement; je ſoutiens même que ces ulceres ſont plus difficiles à guérir, qu'ils n'étoient au commencement de la maladie, puiſqu'ils ſont ſi rebelles aux remedes, & qu'ils déconcertent les plus expérimentés dans la pratique.

Si ce n'étoit qu'un relâchement, un atônie dans les parties, l'écoulement dont je parle, ne ſe guériroit pas par les remedes que j'emploie contre ces ſortes d'ulceres vénériens.

Il eſt donc bien plus raiſonnable de croire que l'écoulement n'eſt produit que par les ulceres qui n'ont pu être détruits par les remedes qu'on auroit employés en panſant. Ce qui ſert à le prouver, c'eſt que l'uſage de ceux que j'emploie, rend à la matiere la couleur qu'elle avoit au commencement de la maladie, de ſorte qu'elle devient jaune, verdâtre, & avec tous ſes premiers caracteres.

D'ailleurs le canal de l'urethre, dans les endroits d'où la matiere eſt fournie, eſt extrêmement ſenſible; ce qui n'arriveroit ſûrement pas, ſi l'écoulement ne dépendoit que d'un relâchement des par-

ties qui dans cet état doivent prêter beaucoup plus, & avoir moins de ſenſibilité.

Venons maintenant à l'écoulément habituel des femmes que l'on qualifie du nom de fleurs blanches : on verra par l'analogie, que l'on doit attribuer les mêmes effets aux mêmes cauſes dans l'un & l'autre ſexe. Les femmes ignorent de bonne foi, mais ſe déguiſent plus ſouvent ce qui peut donner lieu à cette incommodité. Ce qui fait que la plûpart ſont dans une profonde ſécurité ſur la nature & les cauſes de cette eſpece de maladie, c'eſt qu'elles ne ſe rappellent point ce qui peut leur être arrivé dans leur premiere jeuneſſe, comme on peut en juger par l'hiſtoire ſuivante.

La fille d'une Marchande lingere qui n'avoit pas encore cinq ans accomplis, mais qui, par ſa taille & par ſes forces, paroiſſoit en avoir davantage, me fut amenée par ſa mere. Il y avoit quinze jours qu'elle ſouffroit une ardeur d'urine très douloureuſe, & qu'elle rendoit par la vulve une matiere fort abondante. Après que j'eus tiré de la mere les éclairciſſemens convenables, & qu'elle m'eut aſſuré que ſa fille n'avoit jamais eu auparavant d'écoulement, je viſitai les parties naturelles de la malade ; les grandes levres & l'ori-

fice du vagin étoient ulcerés, & il en sortoit une matiere jaunâtre, ou plutôt tirant sur le verd. Pour être plus sûr de l'état de la petite fille, quoique tout concourût à désigner le véritable caractere de sa maladie, je la fis interroger par sa mere, & on sçut d'elle qu'un garçon de 13 à 14 ans qui demeuroit dans la maison à côté de la sienne, & qui la tenoit souvent sur ses genoux, lui avoit mis le doigt, à ce qu'elle disoit, dans cette partie, ce qui lui avoit fait beaucoup de mal. Il fut bien décidé depuis que ce qu'elle entendoit par le doigt, étoit la partie virile de ce jeune homme. Celui-ci avoua lui-même qu'il avoit un mal qui lui avoit été communiqué depuis six mois par une autre fille, & qu'il n'avoit pas osé le déclarer à ses parens : ainsi la maladie de cette jeune fille se trouva une véritable Gonorrhée virulente. Sa mere me pressa fort d'en entreprendre le traitement; mais pour la singularité du fait, je voulus auparavant qu'un homme de l'art prononçât sur le caractere de la maladie ; elle fut trouvée telle que je la viens de dire, par un homme de l'art, après quoi je traitai la malade selon ma méthode, & elle fut guérie.

Ce même Médecin a été témoin de l'histoire suivante.

Une fille de neuf ans, & un garçon de treize demeuroient dans la même maiſon, & vivoient familierement enſemble. Les parens qui ne pouvoient ſoupçonner qu'on fût ſuſceptible à cet âge d'un penchant pour les plaiſirs de l'amour, leur donnoient toutes ſortes de libertés, & regardoient leurs démarches comme fort innocentes : on les laiſſoit même coucher dans la même chambre ; mais la petite fille ſe trouva enfin atteinte d'une vraie Gonorrhée virulente que lui avoit donnée le jeune garçon, & qu'il avoit lui-même gagnée depuis quelque tems avec une fille infectée de mal vénérien. On peut voir par cette aventure, combien les peres & meres ont tort de permettre des entrevues ſecrettes aux enfans de différent ſexe, & quelles conſéquences fâcheuſes il en peut réſulter. Si on n'avoit pas connu la véritable cauſe de la maladie de cette petite fille, ſi on ne l'avoit pas traitée & guérie, elle ſeroit arrivée avec ſon mal à l'âge d'être mariée ; elle l'auroit communiqué à ſon mari qui n'auroit pas manqué de la ſoupçonner de libertinage ; elle s'en ſeroit défendue juſqu'à perſuader de ſon innocence, & l'on auroit attribué à des pertes blanches, ce qui réellement auroit été une Gonorrhée. Si la plûpart des fem-

mes vouloient faire de sérieuses réflexions sur les premieres années de leur vie, sur certaines choses que l'enfance leur faisoit regarder alors comme indifférentes, peut-être reviendroient-elles bientôt de l'erreur où elles ont été si long-tems sur le caractere & la nature de leurs prétendues fleurs blanches. On a vu de fort jeunes garçons qui s'étoient infectés avec des courtisannes, communiquer la Gonorrhée à de petites filles qui ne pouvoient sçavoir ce que ce pouvoit être que ce mal; & je demande à quantité d'autres si elles ne se ressouviennent pas d'avoir souffert les caresses de quelque débauché, dans un âge d'autant plus facile à être abusé, qu'on n'y distingue point encore assez le bien d'avec le mal, & qu'on a beaucoup moins de pudeur, parce qu'on a plus d'innocence. Il n'est que trop vrai, à la honte de l'humanité, qu'il se trouve des hommes assez perdus d'honneur & de Religion, pour corrompre des filles de l'âge le plus tendre, ou par des caresses, & de petits présens, ou par violence, & cela même lorsqu'ils sont attaqués de quelque maladie vénérienne.

Le nombre de pareils monstres n'est que trop considérable, & les parens ne peuvent trop se tenir en garde pour

ſauver leurs enfans de leur brutalité.

Quant aux femmes qui ſe font illuſion ſur l'écoulement habituel qui leur reſte après le traitement d'une Gonorrhée virulente, ou qui leur eſt venu après un commerce ſuſpect, on ne peut trop s'étonner qu'elles s'étourdiſſent ſur un mal ſi dégoûtant & ſi dangereux pour les ſuites. Quelles que ſoient les chimeres qu'elles ſe figurent, pour ſe tranquiliſer l'eſprit, la cauſe du mal n'en eſt pas moins un ferment vérolique, dont elles ſeront tôt ou tard les victimes, ſi elles négligent d'en chercher les remedes.

Cependant il n'en eſt pas une qui ſoupçonne l'exiſtence de quelque ulcere dans leurs parties naturelles ; toutes attribuent l'accident, ſur la foi de ceux qui favoriſent leur erreur, à un ſimple relâchement, & ſe repoſent ſur la certitude où elles ſont que rien n'eſt ſi commun que les fleurs blanches ; mais ce qui ſert à entretenir leur ſécurité, devroit faire tout le contraire, ſi elles vouloient réfléchir ſérieuſement. Les fleurs blanches régnent preſque dans toutes les grandes Villes, & plus à Paris qu'ailleurs ; elles ſont aſſez rares dans les Provinces, & on n'en voit preſque point dans les campagnes éloignées. D'où vient cela, ſi ce n'eſt parce que la

Capitale eſt, pour ainſi dire, le centre de la débauche & des accidens qui en ſont le fruit; que la licence & le déréglement des mœurs s'y établiſſent avec impunité, par la facilité qu'on y trouve de cacher les intrigues, de ſauver les apparences, & de ſe donner carriere obſcurément; au lieu que dans les petites Villes on eſt privé de ces avantages dangereux, & expoſé aux cenſures de ceux qui peuvent éclairer facilement les démarches ſuſpectes parmi un petit nombre d'Habitans. Mais je ne ſçaurois trop le répéter, qu'on ne s'abuſe point ſur la nature de la maladie dont je parle; rien n'eſt ſi vrai qu'elle eſt preſque toujours cauſée par un vice vénérien, & que la matiere eſt fournie par des ulceres réels. J'en ſuis tellement convaincu, par nombre d'expériences, qu'il ne me reſte plus le moindre doute là deſſus. J'ai examiné le vagin de pluſieurs femmes attaquées de ce mal, à l'aide d'un inſtrument (*a*) qui peut dilater conſidérablement cette partie, ſans cauſer de douleurs, & j'y ai trouvé de véritables ulceres, quoique les malades ne s'en fuſſent jamais doutées, & qu'elles euſſent ignoré juſques-là la cauſe de leur

(*a*) On verra la planche avec la deſcription à la fin de ce volume.

état. Les gens de l'art peuvent verifier la même chose, & prononcer ensuite si l'on doit ajouter foi à mes paroles.

Il est étonnant de voir combien l'on aime à s'abuser sur ces sortes d'accidens. Qu'on ait une maladie d'un autre genre, quoique les symptomes n'en soient pas fort pressans, rarement on s'étourdit sur son état, on en craint les suites fâcheuses, on consulte les gens de l'art, on écoute leurs avis, on prend des remedes, & on observe un bon régime; mais pour les restes d'une Gonorrhée, on les méprise, on les regarde comme une bagatelle, on ne s'en met nullement en peine, & on va toujours son train avec une parfaite confiance. Rien n'est plus commun que d'entendre dire aux personnes qui se trouvent dans le cas : je ne me sens point de mal, je fais bien toutes mes fonctions, & je me porte à merveille; il est vrai qu'il me reste un petit écoulement, mais ce n'est rien, la matiere en est louable, de bonne couleur & ne m'empêche pas de boire avec mes amis, & de me divertir avec les femmes.

Les femmes tiennent à peu près le même langage par rapport aux prétendues fleurs blanches. C'est pourtant ce petit écoulement, cette bagatelle, qui occa-

ſionnera des maux funeſtes, & qu'on ne ſçauroit trop tôt prévenir. En vain on ſe flatte, en vain on en croit aux apparences de la ſanté, c'eſt un calme dangereux qui ſera ſuivi des plus grandes tempêtes.

Je rapporterai à cette occaſion des faits dont j'ai été témoin.

Un Officier, au ſervice du Roi des deux Siciles, en garniſon à Meſſine, qui avoit été pluſieurs fois la victime de ſes galanteries, avoit des écoulemens de tems à autre, enſuite de la derniere Gonorrhée dont il s'étoit fait traiter. Quand le flux ſéminal diſparoiſſoit, il ſe croyoit entierement guéri; mais dès qu'il faiſoit quelques excès, la matiere recommençoit à couler, & lui cauſoit des allarmes: c'étoit une alternative de crainte & de ſécurité. Il s'attacha enfin ſérieuſement à une jeune demoiſelle, & comme il éprouvoit de ſa part une réſiſtance opiniâtre; ſes feux n'en devinrent que plus violens, & voyant que ſa maîtreſſe viſoit au mariage, il lui promit de bonne foi de l'épouſer, après quoi il ne tarda pas à triompher de ſes rigueurs. Il y avoit long-tems que l'écoulement n'avoit point paru, & il s'en croyoit abſolument quitte pour toujours. Malheureuſement il fit un voyage, & ſoit qu'il eût fait quelques débauches, ou que

le voyage eût réveillé ſon mal, la matiere commença à couler plus abondamment que jamais. Cet accident le ſurprit beaucoup : il eut l'injuſtice de l'imputer à la demoiſelle qui cependant avoit été fort ſage juſqu'à lui, & qui même n'avoit éprouvé aucune mauvaiſe ſuite de ſes approches. Dans cette prévention injurieuſe contre la conduite de cette fille, il rompit ſa promeſſe, ne voulut plus entendre parler de mariage, & tout ce qu'on put faire pour l'aſſurer de la parfaite ſanté dont elle jouiſſoit, ne le perſuada pas.

S'il eût été raiſonnable, au lieu de s'en prendre à cette Demoiſelle qui étoit fort innocente, il eût fait réflexion que cet accident étoit le même que celui qu'il avoit déja éprouvé avant la ſéduction de ſa maîtreſſe ; qu'il portoit le germe du mal dans ſon ſein ; que le levain en étoit ancien, & qu'il n'en pouvoit attribuer la cauſe qu'au mauvais traitement de ſa derniere Gonorrhée.

On peut conclure de cette hiſtoire qu'il eſt très-facile de s'abuſer ſur ſon état, enſuite d'une Gonorrhée mal traitée ; & que les accidens qui en réſultent, ſont très-dangereux, & peuvent devenir une ſource d'injuſtices pour les hommes, & de déſeſpoir pour les mal-

heureuses victimes de leurs séductions.

Voici un autre exemple qui le confirmera davantage.

Deux Etrangers demeurant à Paris, à peu-près du même age, & liés depuis long-tems d'une étroite amitié, se mariérent presque en même tems. Cet engagement de part & d'autre ne prit rien sur leur ancienne liaison; ils se voyoient très-souvent, & se félicitoient l'un & l'autre du choix qui les avoit fixés. Mais l'amour rompit bientôt cette bonne intelligence. L'un d'eux prit du goût pour la femme de l'autre, & ne tarda pas à lui inspirer les mêmes feux; il la rendit infidelle, & usurpa long-tems les priviléges du mari; à la fin il lui communiqua une Gonorrhée complette. Il n'avoit d'abord lui-même que quelques petits écoulemens de tems à autre, auxquels il ne faisoit point d'attention; mais ils empirérent ensuite, & il fut convaincu qu'il étoit attaqué d'une violente chaudepisse. Cependant sa femme qu'il voyoit toujours, malgré ses amours furtifs, ne fut point infectée, & lui qui ne croyoit point que son mal fût un effet de ses débauches anciennes, soupçonnoit, tantôt sa propre femme, tantôt celle de son ami, & ne sçavoit laquelle des deux il devoit croire

coupable, étant néanmoins toujours bien persuadé qu'il ne devoit s'en prendre de cet accident qu'à l'une ou à l'autre, n'ayant vu depuis fort long-tems que ces deux femmes. Cependant il pria sa maîtresse de se laisser visiter ; elle y consentit, & l'on trouva qu'elle étoit véritablement attaquée d'une Gonorrhée fort virulente, tandis que l'épouse n'avoit absolument point de mal. Il fut prouvé que c'étoit son ancien écoulement qui avoit infecté sa maîtresse, & qu'il avoit été renouvellé & renforcé par l'autre depuis la communication : il n'est point étonnant que sa femme n'eût point pris de mal ; on sçait qu'il faut avoir pour cela des dispositions qui sont plus grandes dans quelques-uns que dans d'autres. De deux personnes qui verront une femme atteinte de cette maladie, l'une la gagnera, & l'autre en sera exempte ; c'est ce que l'expérience confirme chaque jour. Je conclus donc que s'il se trouve réellement des ulceres dans le vagin des femmes qui ont un écoulement habituel, de quelque couleur qu'il paroisse, il doit s'en trouver de même dans l'urethre des hommes à qui il reste un flux involontaire de semence après le traitement d'une Gonorrhée virulente.

Les preuves que j'en ai déja apportées, l'action du virus qui est la même dans les deux sexes, & les expériences que je viens de dire, forment une conviction à laquelle on ne peut raisonnablement se refuser. Il est donc d'une nécessité absolue pour les hommes & pour les femmes, de ne point s'aveugler sur un mal d'une conséquence si dangereuse, de prévenir, par des remedes convenables, les maux dont ils sont menacés, comme la Vérole universelle, un amaigrissement, une consomption de tout le corps, la honte, la douleur & la mort ; & pour ceux qui auront contracté nouvellement une Gonorrhée virulente, de se défier des méthodes ordinaires, & de prendre les moyens les plus sûrs, pour être guéris radicalement.

Je prévois qu'on ne manquera pas de me dire que si je possede en propre, & exclusivement cette méthode sûre, je dois en faire part au public ; que la nature de la profession que j'exerce, exige de moi cette générosité, & qu'il est d'ailleurs de tout bon Citoyen de ne pas priver la société d'un bien dont les avantages peuvent s'étendre si loin & sur un si grand nómbre de personnes. Je réponds à cela que mon intention est bien de le faire un jour ; que je croirois me rendre

coupable envers le Public, ſi j'enterrois mon remede; mais que je dois craindre de le publier d'abord, pour ne le point expoſer à être décrié par le mauvais uſage qu'on pourroit en faire, & dont la faute pourroit retomber ſur moi. Il n'eſt que trop de gens avides de ſecrets, dont l'ignorance pourroit altérer ma méthode, l'adminiſtrer mal adroitement, & par-là la rendre inefficace, pour ne pas dire dangereuſe : alors on pourroit s'en prendre à l'Auteur, & tout le mal ſeroit mis ſur ſon compte, quoique fort injuſtement. On ne doit donc pas trouver mauvais que j'attende, pour faire un préſent général du fruit de mon étude & de mes expériences, que la bonté en ait été conſtatée par des ſuccès qui feront toujours certains dans mes mains, & qui ſeroient fort douteux dans celles des autres, par un excès d'avidité & de précipitation. Quand on ſera bien convaincu que cette méthode eſt la plus sûre juſqu'aujourd'hui, alors je ſuis réſolu de la communiquer & de publier avec ſincérité toutes les régles qu'il y faut obſerver, pour ne point faire manquer ſes effets.

Je ne prétends pas empêcher les malades d'avoir recours aux Chirurgiens en

qui ils ont confiance ; ils feront libres de ne s'adreffer à moi qu'après qu'ils auront été convaincus de l'inefficacité de leurs remedes.

Au refte je ne m'aviferois point de certifier fi pofitivement qu'elle eft préférable à toutes les autres, ou plutôt qu'elle eft la feule qui puiffe combattre & détruire la caufe du mal, fi je n'étois sûr de fes effets. Ceux qui connoiffent ma façon de penfer, fçavent combien elle eft éloignée de ces petites rufes, de ces artifices groffiers que fuggere l'envie de s'élever, & de gagner aux dépens de la vérité, & fouvent des malades trop crédules. Graces à mon travail & aux fuccès de mes remedes, je me vois en état de borner uniquement mes vœux à la gloire d'être utile encore, fans aucune autre vûe d'intérêt. Il eft vrai qu'on voit éclore une foule de livres, dont les Auteurs promettent des merveilles, & qui, par le peu de fuccès qu'ils ont eu, pourroient prévenir contre le mien, les efprits déja dégoûtés de la vanité de leurs promeffes, & de leurs raifonnemens; mais les fuffrages que l'on a déja accordés à ma méthode, & les preuves que j'ai données, qu'elle ne contenoit rien qui ne fût conforme à l'exacte vérité, me

font eſpérer qu'on ne me confondra point avec quantité d'autres, & que le Public accueillera favorablement mon ouvrage & le deſſein que je m'y propoſe.

CHAPITRE VIII.

Obſervations ſur pluſieurs cas particuliers concernant la Gonorrhée virulente.

SI les exemples ſont néceſſaires en général par rapport à toutes les ſciences ; on peut dire qu'ils ſont eſſentiels par rapport à celle qui a pour objet la cure des maladies. C'eſt principalement ici qu'ils doivent venir à l'appui des réflexions, pour convaincre ceux qui pourroient former quelques doutes ſur la ſincerité de qui ſe propoſe de les inſtruire.

Les Obſervations d'ailleurs ont toujours été regardées comme la Bouſſole de la pratique. Hippocrate & les grands hommes qui l'ont ſuivi, nous en ont donné l'exemple. Celles que je rapporte ici ſont d'une nature à convaincre les eſprits les plus indociles. On y verra clairement que je ne parle que d'après les experiences les plus certaines, & que tout ce que

j'ai avancé eſt fondé ſur des faits inconteſtables. Il n'y a pas d'apparence qu'on les chicane comme des choſes controuvées, & fabriquées dans le ſilence du Cabinet. Une pareille injuſtice ne peut ſe ſuppoſer.

Il eſt vrai que je tais les noms de la plûpart des malades qui ont occaſionné ces Obſervations. Mais on n'eſt point en droit d'exiger qu'on les déclare. On ſent aſſez les inconvéniens d'une pareille indiſcrétion. D'ailleurs les perſonnes intéreſſées peuvent être aſſez génereuſes pour confirmer la verité de ce que j'avance, & les témoins reſpectables que je cite en pluſieurs endroits, ſont une preuve ſuffiſante que je ne publie rien qui puiſſe être démenti.

Monſieur N.... de Saint Domingue, âgé de 17 ans, extrêmement ſage & reglé dans ſes mœurs, nous fournit une Obſervation bien digne de remarque, par ſa ſingularité & par la guériſon de la maladie dont il ſe trouva attaqué. Il lui ſurvint des dartres vives autour des oreilles qui l'incommodoient beaucoup, autant par une démangeaiſon importune & par leur difformité, que par le ſuintement continuel d'une humeur âcre & de fort mauvaiſe odeur. On lui fit toutes

ſortes

ſortes de remédes pendant près d'un an, mais ſans ſuccès, & ſans qu'il parût aucun changement à ſon état. A la fin on abandonna la méthode dont on s'étoit ſervi juſqu'alors, & on lui fit l'application d'un topique, qui à la vérité deſſécha & fit diſparoître les dartres en fort peu de jours; mais qui n'avoit fait que repouſſer le mal dans l'intérieur, comme il parut bientôt par un écoulement fort abondant qui ſurvint par la verge. Cet accident ne pouvoit être regardé comme Vénérien; les mœurs du jeune homme le mettoient à couvert de tout ſoupçon, & la déclaration poſitive qu'il fit à ſes parens & aux Chirurgiens, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec aucune femme, ne laiſſerent point douter que la maladie n'eût un tout autre principe, d'autant plus qu'il n'avoit aucun intérêt à déguiſer la vérité, & qu'au contraire il en avoit beaucoup à donner tous les éclairciſſemens poſſibles pour être délivré d'un état auſſi fâcheux, outre que ſes parens l'aimoient avec beaucoup de tendreſſe, & qu'il ne devoit point craindre des reproches de leur part au cas qu'il les eût mérités. Les parens allarmés de la ſingularité & du danger de cet événement, jugérent que

le mal étoit d'une nature, à avoir besoin des lumieres & des secours des plus habiles maîtres de l'Art. Ils amenérent le malade à Paris où ils consultérent Messieurs Morand, Foubert & Guérin, tous trois Chirurgiens de cette Ville, dont le mérite est généralement reconnu, & qui opinérent unanimement à l'administration des grands remédes. Le jeune homme s'y soumit, & fut traité très-méthodiquement, & avec tout le soin & tout le régime possible. Mais ce secours n'eût point l'effet qu'on s'en étoit promis, & l'écoulement continua toujours. On me pria de voir le malade, & après que j'eus examiné son état, je proposai l'application de mes remédes, ce qui fût accepté par les parens & par Messieurs les Chirurgiens que je viens de nommer, lesquels voulurent bien confier ce jeune homme à mes soins. Le succès remplit parfaitement mes espérances. Dans deux mois de l'application de ma Pommade metallique, le malade fut guéri radicalement à la satisfaction de ses parens, & des trois Chirurgiens célébres qui peuvent certifier cette guérison.

Ophtalmie Vénérienne.

MONSIEUR l'Abbé N.... fut attaqué ſubitement d'une inflammation conſidérable aux yeux, qui fut ſuivie en moins de trois jours d'une ſuppuration abondante avec une perte preſque totale de la vûe, de ſorte qu'il ſe trouvoit en péril d'en être privé pour toujours & ſans reſſource. On avoit mis en uſage tout ce que l'Art peut indiquer de ſecours en pareils cas, comme ſaignées, bains, parfums, anodins, & collyres de toute eſpèce; mais rien ne pouvoit arrêter le progrès du mal. Comme il empiroit de jour en jour, je fus appellé en conſultation. J'examinai avec attention le Malade, & lui demandai des éclairciſſemens préliminaires ſur le commencement de ſon accident, & ſur ce qu'il penſoit y avoir donné lieu. Le cas me parut très-ſérieux & embaraſſant & me fit juger qu'il pouvoit bien venir d'un principe Vénérien. Perſonne juſqu'à moi n'avoit oſé former contre lui le moindre ſoupçon de pareille choſe, & encore moins lui faire des queſtions qui tendiſſent à un éclairciſſement de cette nature. Mais ayant fait réflexion qu'il faut quelquefois aider à l'a-

veu d'un Malade, & prévenir sa mauvaise honte par des questions qu'il est souvent bien aise qu'on lui fasse, & que d'ailleurs il n'y avoit point de tems à perdre pour le tirer du péril où il étoit, j'osai lui proposer mes doutes. Il m'avoua de bonne foi qu'il y avoit peu de tems qu'on l'avoit traité d'une Gonorrhée qui s'étoit déclarée quatre mois auparavant, & qui avoit été arrêtée par des injections astringentes, & par d'autres remèdes de la même nature pris intérieurement. Ce rapport me fit juger que ces secours imprudens avoient occasionné une métastase par laquelle le mal avoit abandonné son siége pour se porter aux yeux. Je me réglai sur ces indications, & pour montrer aux Médecins & Chirurgiens ordinaires du Malade, & à lui-même, que j'étois fondé dans mon opinion, je n'appliquai point de topique sur les yeux. Je lui fis prendre seulement quelques poudres apéritives où entroit le Mercure doux; ensuite de quoi je lui introduisis mon remède dans l'uréthre par le moyen des bougies, & en moins de vingt-quatre heures la suppuration se rétablit dans ce canal. A proportion que la matiere couloit par l'uréthre, elle diminuoit dans

les yeux, & dans cinq ou six jours elle y fut tarie entiérement; l'inflammation y disparut; les organes reprirent leur état ordinaire, la vûe fut rétablie, & le Malade guérit parfaitement en moins de quarante jours.

On voit par cette observation que la vertu de mon reméde, est non-seulement de guérir le vice dans l'uréthre, c'est-à dire, d'arrêter ses suites, quand il n'y a plus de cause qui l'entretienne, mais encore de le rappeller dans ce même canal, quand quelque cause ou accident particulier lui font prendre une route étrangère pour se jetter sur une autre partie.

Ulcere cancereux à la partie supérieure de la matrice.

Monsieur N...... guéri depuis peu d'une fistule au périnée dont il avoit manqué de périr, me pria d'examiner l'état d'une jeune femme avec qui il vivoit. Elle m'exposa les accidens de son mal, & selon elle, ce ne pouvoit être que des fleurs blanches. Je lui déclarai là dessus que c'étoit une véritable Gonorrhée virulente, & des mieux caractérisées, & qu'elle ne pouvoit guérir

que par les remédes antivénériens convenables. Mais elle me répondit qu'elle en avoit déja fait de ſemblables par l'ordonnance de ſon Médecin, & que cés ſecours n'ayant produit aucun bon effet, c'étoit une preuve que le mal ne partoit nullement du principe que je ſuppoſois, que d'ailleurs elle ne ſouffroit pas aſſez pour s'aſſujettir à cette eſpèce de traitement, qu'elle vouloit aller paſſer quelques jours à ſa campagne, & qu'elle verroit enſuite ce quelle auroit à faire. Cependant des douleurs extrémement vives qu'elle reſſentit quelque tems après, lui firent chercher les ſecours dont elle avoit beſoin. Tout ce qu'il y avoit d'habiles gens tant en Médecine qu'en Chirurgie, furent conſultés, & lui preſcrivirent différens remédes dont elle ne ſe trouva pas mieux. Elle me rappella enſuite, & l'examen de la partie m'ayant fait découvrir un ulcère cancereux à la partie ſupérieure de la Matrice du côté de la Veſſie, je jugeai le mal incurable, & me retirai.

Elle s'adreſſa enſuite à un Médecin, qui reconnut, ainſi que moi, la nature de l'ulcère, qu'il lui promit néanmoins de guérir, & commença à la traiter par une méthode qui lui eſt particuliére.

Mais ce traitement qui dura trois mois ſans interruption, ne procura aucun ſoulagement; & le cancer, bien loin de diminuer, fit un tel progrès du côté de la veſſie, qu'il pénétra dans la capacité de ce viſcère : les urines ſortoient involontairement par le vagin avec des douleurs extrêmes & continuelles. Je fus encore mandé pour viſiter la malade, & la trouvai dans un état déplorable. Je portai le doigt dans la partie, & trouvai la veſſie toute percée, & gangrénée. Son viſage étoit pâle, défait & ſemblable à celui d'un cadavre hideux, quoiqu'elle m'eut parû la premiére fois qu'elle me conſulta, une des plus belles & des plus aimables femmes qu'on put voir. Elle m'aſſura, ainſi que toutes les perſonnes de la maiſon, que le Médecin la jugeoit guérie, à peu de choſe près. Mais je leur dis que je la croyois perdue ſans reſſource. Effectivement elle mourut peu de jours après dans des tourmens inſupportables, & en jettant des cris épouvantables. Meſſieurs Morand, Foubert, Rufel, Jar & Guérin ont connu la malade. Il eſt certain que ce malheur n'eſt dû qu'à une Gonorhée virulente qu'elle regardoit comme des fleurs blanches, & pour laquelle elle ne

s'étoit point mise en peine de recourir aux remédes convenables, parce que quelques amies qui la voyoient souvent, lui disoient qu'elles avoient un écoulement tout semblable, qui ne les incommodoit aucunement, & qui leur paroissoit une bagatelle pour laquelle elles n'avoient jamais songé à se droguer.

Tumeur & Ulcere carcinomateux à l'orifice de la matrice.

Mademoiselle N. . . . . . fut mariée à l'âge de dix-sept ans, à un Seigneur étranger. Elle jouissoit d'une santé parfaite lors de cet engagement. Quelques mois après étant devenue grosse, elle s'apperçut d'une espèce d'écoulement semblable aux fleurs blanches, qu'elle regarda comme un effet de sa grossesse. Au terme ordinaire elle accoucha d'un garçon qu'on mit en nourrice, mais comme l'écoulement qu'elle avoit crû devoir finir après son accouchement, duroit toujours, elle consulta son Accoucheur qui lui fit quelques remédes qui n'eurent aucun effet. Elle devint grosse pour la seconde fois, & accoucha à terme d'un autre garçon ; ensuite de quoi elle fut trois ans sans faire d'enfans.

Mais ſon écoulement qui étoit toujours auſſi abondant que jamais, lui cauſoit de grandes inquiétudes, & l'obligea de s'adreſſer à M. Jar, qui lui dit que ſon mal n'étoit point des fleurs blanches; qu'il étoit d'une nature bien différente, & exigeoit de tout autres remédes que ceux qu'elle avoit employés juſques-là. Mais elle refuſa de s'y ſoumettre, & ne voulut point ajoûter foi aux ſages conſeils que lui donnoit M. Jar, s'imaginant qu'il ne ſe connoiſſoit nullement à ſa maladie, & qu'il n'avoit peut-être deſſein que de l'allarmer. Cependant elle ſentit dans la ſuite des douleurs, qui dans le commencement étoient aſſez ſupportables, mais qui augmentérent de jour en jour, & devinrent enfin d'une violence extrême. Elle conſulta tout ce qu'il y avoit de Médecins & Chirurgiens en réputation, & prit pendant trois ans des remédes de toute eſpèce, mais ſans en recevoir le moindre ſoulagement. Enfin il ſe déclara à l'orifice de la matrice, qu'on appelle muſeau de chien, *roſtrum canis*, une tumeur qui devint ſkyrrheuſe & ulcérée, & qui, quand on la touchoit, cauſoit à la malade des douleurs inſupportables. Elle fut miſe au lait pour toute nourriture, & elle com-

tinua de prendre des remédes qui n'opérérent aucun changement à son état. Outre ses Chirurgiens ordinaires, il y en eut un qui étant consulté sur cette maladie, fut d'avis qu'on devoit la traiter par les grands remédes. Mais la malade épouvantée ne voulut pas en entendre parler, non plus que ses parens qui ne purent jamais se persuader qu'elle eût besoin de ces sortes de secours, parce que, disoient-ils, il n'y avoit pas la moindre apparence qu'elle fut attaquée du mal auquel ils conviennent. Ils eurent lieu de se repentir de leur obstination. La malade mourut quelque tems après dans les tortures les plus cruelles. Son cadavre ayant été ouvert, on découvrit un ulcère carcinomateux près de la tumeur, à l'endroit où la matrice fait le plongeon dans le vagin, & où la matiére de la Gonorrhée virulente se dépose toujours dans les femmes qui en sont atteintes. Cependant un an après, le mari pressé par les accidens qui lui survinrent, prétexta un voyage dans son pays, où il s'enferma pour passer par les remédes qui auroient pû sauver son épouse, si elle eût voulu s'y soumettre, & sa guérison prouva, mais trop tard pour la défunte, que l'on eût fait

agement de ſuivre les conſeils de M. Jar.

Ulcere profond & chancreux à la partie inférieure de la fourchette proche l'anus.

Madame N.... ayant épouſé à l'âge de dix-ſept ans, M..... qui en avoit ſoixante-quatorze, eut le malheur de prêter l'oreille aux ſollicitations d'un jeune ſéducteur. Qu'il me ſoit permis de dire en paſſant qu'une pareille diſproportion d'âge ne manque pas ordinairement d'être fatale à l'un ou l'autre des époux, & que la fidélité en ſemblable cas eſt une eſpèce de miracle, ſur-tout par rapport au ſexe. Celle dont je parle ſe crut excuſable de fauſſer la fidélité conjugale, & de ſe dédommager des glaces de ſon époux décrépit, dans les bras d'un jeune homme aimable & tout de feu. Ce commerce galant dura pendant trois ans, ſans que rien en troublât la tranquillité. A la fin, le ſeducteur ayant été obligé de quitter la dame pour un voyage de trois ou quatre mois, il devint infidéle, & apporta à Paris une galanterie dont il fit préſent, entr'autres choſes, à ſa maîtreſſe. Peu de tems après le mari dans un renouvellement de vigueur,

ayant voulu jouir de ſes droits, fut en tiers dans la diſgrace commune de ces jeunes amans. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir d'un mal qui lui avoit été inconnu juſqu'alors, & qu'il n'avoit point mérité. Il s'en plaignit, comme de raiſon, à ſa femme. Celle-ci s'étant excuſée, comme elle put, fit à ſon tour de juſtes reproches à ſon galant, & arracha de lui un aveu qui la mit au fait des accidens qu'elle remarquoit en elle-même. On prit des arrangemens convenables, & le Chirurgien du jeune homme fut chargé de la Cure de tous les trois. L'époux & le galant furent bientôt guéris, du moins en apparence; mais il reſta un écoulement à la jeune femme qu'on regarda comme une bagatelle, & qu'on lui dit n'être plus que des fleurs blanches ordinaires. Elle n'eut pas de peine à ſe laiſſer perſuader, parce qu'on adopte volontiers tout ce qui flatte & raſſure l'imagination, ſur-tout en pareil cas. Cependant elle fut bientôt déſabuſée par un ulcère profond & chancreux qui ſe déclara à la partie inférieure de la fourchette proche l'anus, & dont les douleurs étoient ſi vives & ſi cuiſantes qu'elles ne lui laiſſoient de repos, ni le jour, ni la

nuit. Dans cette extrémité, elle tenta toutes ſortes de remédes ; mais comme elle n'en recevoit aucun ſoulagement, elle crut devoir s'adreſſer à moi, & m'écrivit un billet en me priant de me trouver en certain endroit où elle déſiroit de me conſulter. Je me rendis au lieu marqué, & après avoir examiné la malade, je lui déclarai qu'il n'y avoit point de tems à perdre, que ſon mal étoit d'une nature à ne point ſouffrir de délais, faute de quoi, il étoit dangéreux qu'il ne devint incurable. Je lui propoſai enſuite ce qu'il y avoit à faire : mais elle me dit que ceux qui l'avoient vûe avant moi, ne l'avoient pas ſi fort allarmée, & qu'elle croyoit, ſur leur rapport, que cet accident n'étoit cauſé que par l'acrimonie des fleurs blanches qu'elle avoit depuis long-tems. Je fis tout ce que je pû pour la détromper, & lui dis que je ne me mêlois point de traiter la maladie qu'elle ſuppoſoit, qu'ainſi, ſi elle croyoit bien certainement que ce fuſſent des pertes blanches, je ne pouvois rien faire pour ſon ſervice; mais que dans peu les progrès de ſon mal ne lui prouveroient que trop qu'elle étoit dans l'erreur. Là-deſſus elle me quitta. Néanmoins quelques jours

après elle me demanda une feconde entrevûe, où elle me dit enfin, qu'elle étoit déterminée à fe foumettre à tout ce que je voudrois pour fa guérifon, & me fit l'hiftoire de fon accident. Je lui fis donc les remédes convenables, mais comme il y avoit des ménagemens à garder pour fauver les apparences, & que fes régles duroient plus long-tems qu'à l'ordinaire, le traitement fut affez long, mais elle guérit enfin parfaitement.

Ardeur d'urine vénérienne accompagnée de douleur au milieu de la verge, avec une courbure très-douloureufe, fans écoulement.

Monfieur N..... Capitaine de Vaiffeau marchand, dans un voyage qu'il fit à l'Amérique, eut une fantaifie d'amour pour une jeune Négreffe, qui ne lui fut pas cruelle. Deux jours après cette aventure, il remit à la voile pour s'en revenir en France, mais à peine fut-il en pleine mer, qu'il fentit une ardeur d'urine des plus violentes. Surpris de cet accident, il examina fa verge, & en vit couler une goûte de pus très-verd qu'il montra auffi-tôt à fon Chirurgien. Celui-ci lui dit, que le mal étoit Véné-

rien, & qu'il alloit lui donner des remédes pour faire couler la Gonorrhée. Il employa effectivement pour cela tout ce que ſon art lui ſuggéroit de ſecours, mais loin que l'effet répondit à ſes eſpérances, l'ardeur d'urine ne ſe relentit point, & il ſurvint en outre une douleur qui ſe fixa au milieu du corps de la verge, avec une courbure conſidérable & très-douloureuſe, de ſorte que quand quelque choſe touchoit à cette partie, c'étoit un tourment inſupportable. Le malade fut en cet état pendant trois mois que dura la navigation. Son voyage fini, il appella en conſultation pluſieurs Praticiens habiles qui furent d'avis que le vrai moyen de la guérir, étoit d'établir l'écoulement, & propoſérent pour cet effet différentes ſortes de remédes. Mais ayant été traité fort long-tems ſans ſuccès, de la maniére qu'on jugeoit la plus convenable, il me fit prier de me rendre chez lui. Je lui propoſai l'uſage de ma pommade Anti-gonorrhoïque, qu'il accepta, & dont l'effet lui fut ſi ſalutaire, que quelques heures après l'écoulement parut. La Gonorrhée coula toujours près de deux mois & demi; & pendant l'application du topique, je lui fis prendre intérieurement les remé-

des antivénériens indiqués, moyennant quoi il fut très-bien guéri.

Gonorrhée virulente opiniâtre, & traitée deux fois inutilement par les grands remedes.

Monsieur de . . . . Gentilhomme d'une ville considérable peu éloignée de Paris, & attaché à la Cour par un emploi fort honorable, avoit pris une gonorrhée dont il se fit traiter chez lui pendant fort long-tems. Ensuite étant revenu faire son service à Versailles, il continua de prendre de nouveaux remédes qui ne lui réussirent pas mieux que les premiers. Plein d'inquiétudes sur son état, il résolut d'aller à la source des lumieres, & vint à Paris où on le fit passer par les grands remédes. Mais cette premiere épreuve n'ayant produit aucun bon effet, il essuya encore les frictions quelque tems après pour la seconde fois, & ne s'en trouva pas mieux. Tant de dépenses inutilement faites, & de remédes longs & désagréables, employés sans succès, ne pouvoient que le chagriner beaucoup, & il ne croyoit presque plus que son mal fut susceptible de guérison. A la fin il jugea à propos de me consul-

ter, & le voyant résolu à se conduire par mes avis, & à prendre les remédes que je lui proposois, je le traitai selon ma méthode, & le guéris fort heureusement. Il est vrai néanmoins que la Cure fut lente, & qu'il fallut un assez longtems pour la rendre parfaite; parce que son tempérament qui avoit été ébranlé & affoibli par une grande quantité de remédes inutilement répetés, comme nous l'avons dit, demandoit beaucoup de ménagement, & rendoit le traitement plus difficile.

Ce malade est connu de Messieurs Astruc, Morand, Foubert & Faget.

Gonorrhée virulente, rebelle pendant trois ans.

Un domestique de M. de.... demeurant rue Coquéron, âgé de 23 ans, eut le malheur de s'oublier auprès d'une jeune fille qui lui communiqua une Gonorrhée virulente. Dans cet état il s'adressa d'abord à M. *** qui lui fit prendre de l'essence de nitre, & qui n'en voyant aucun bon effet, lui proposa de passer par les grands remédes. Le malade qui ne croyoit pas avoir aucun symptôme assez fâcheux pour être dans le cas de ce

traitement qui d'ailleurs l'épouvantoit, quitta M. *** & se mit entre les mains d'un Allemand qui étoit avec M. Haldner. Celui-ci lui promit de le tirer d'affaire en fort peu de tems, & lui fit user de je ne sçai quelle boisson qu'il disoit être infaillible. Mais ce reméde n'ayant rien changé à l'état du malade après trois mois d'un usage régulier & continué, il jugea qu'il lui falloit chercher ailleurs des secours plus efficaces, & desabusé des belles promesses qu'on lui avoit faites, il s'adressa à M. . . . . . qui lui donna les remédes ordinaires pendant près de huit mois, sans néanmoins faire cesser l'écoulement. Il est vrai que la matiere n'étoit plus si abondante, mais elle couloit toujours, & sa qualité qui étoit fort mauvaise ne changeoit point, elle étoit toujours verdâtre, âcre, & vraiment purulente. M. . . . . . jugea qu'il n'y avoit que les frictions mercurielles qui pussent entierement déraciner le mal. Le malade en reçut huit qui lui procurerent une salivation abondante pendant trente jours. Le succès parut répondre aux vûes de M. . . . . . L'écoulement peu-à-peu prit des nuances plus claires & de meilleur augure, & de verdâtre qu'il étoit, devint enfin d'un blanc qui ap-

prochoit de la couleur naturelle des liqueurs ſpermatiques, mais il ne tariſſoit point. Pour achever de dompter un flux ſi rebelle, on eut recours aux eaux de forges. Le malade s'en trouva aſſez bien, il devint même plus gras qu'il n'avoit jamais été ; mais ce n'étoit qu'une fauſſe lueur de ſanté, qui ſe diſſipa bientôt avec ſon enbompoint. Il retomba peu-à-peu dans ſon premier amaigriſſement, & l'écoulement a toujours ſubſiſté de la couleur que nous venons de dire qu'il avoit acquiſe en dernier lieu. Enfin comme il déſeſpéroit de ſe voir délivré d'un état ſi fâcheux, dans lequel il languiſſoit depuis trois ans qu'il avoit tenté inutilement toutes ſortes de remédes, il vint me trouver par le conſeil de M. Guérin mon coufrere. Je le traitai ſuivant ma méthode ; le ſymptôme qui le chagrinoit beaucoup, diſparut entierement, & il recouvra bientôt ſa premiere vigueur & ſa ſanté.

Gonorrhée virulente traitée long-tems inutilement par toutes ſortes de remedes.

Monſieur le Marquis de * * *. avoit une Gonorrhée virulente depuis fort long-tems, qui avoit réſiſté à tous les

remédes poſſibles qu'il s'étoit fait faire tant en Province, qu'à Paris. Son état étoit d'autant plus fâcheux qu'il ſe trouvoit dans des circonſtances où il avoit beſoin d'une très-prompte guériſon. Il s'agiſſoit d'un grand mariage où la fortune & la naiſſance concouroient égalment à ſon bonheur. Son inquiétude étoit extrême, & le tems preſſoit. Dans cet embarras il me fit l'honneur de m'appeller en conſultation avec Meſſieurs Foubert, Faget & Rufel mes Confreres. Je lui propoſai ma méthode & mon reméde avec la confiance que me donnoient les épreuves réitérées que j'en ai faites. Il n'héſita point de ſe mettre entre mes mains ; le traitement dura environ deux mois, & la guériſun fut pafaite, comme le peuvent atteſter Meſſieurs les Chirurgiens que je viens de nommer. M. le Marquis auſſi-tôt après fit le mariage auquel il aſpiroit, & continue de jouir de la ſanté la plus brillante.

Gonorrhée virulente accompagnée de maux de poitrine, & rebelle à pluſieurs differens remedes.

Monſieur N....... Officier dans la Marine, âgé de dix-neuf ans, d'un très-

bon tempérament , & jouiſſant d'une ſanté parfaite, gagna une Gonorrhée virulente à laquelle ſe joignirent des maux de poitrine qu'il n'avoit jamais reſſentis juſqu'alors. Ces maux augmentoient par l'uſage des remédes qu'on lui faiſoit pour la Gonorrhée. Néanmoins il perſiſta dans ce traitement pendant trois mois, & l'écoulement ne diminua point. Il quitta la ville où il étoit alors pour ſe rendre à Paris, & s'adreſſa à un Chirurgien qui lui fit ceſſer ſon écoulement au bout d'un mois ; mais le mal de poitrine augmenta & dura près d'un mois juſqu'à ce qu'il eut vû reparoître l'écoulement qui fut plus abondant qu'auparavant, & le ſurprit beaucoup, parce qu'il n'y avoit point donné occaſion. Pour lors on lui conſeilla de ſe faire adminiſtrer les grands remédes par extinction. Il s'y ſoumit après les préparations ordinaires, s'étant enfermé pour cet effet dans un appartement où il ne recevoit que ſon Chirurgien & un ami qui ne le quittoit preſque jamais. Cependant malgré l'uſage des grands remédes pendant près de quatre mois, avec toute l'exactitude & le régime poſſible, il ne recevoit aucun ſoulagement, ni pour la Gonorrhée, ni pour le mal de poitrine,

Dans une état si fâcheux il appella en consultation les plus habiles Praticiens de cette ville, qui lui ordonnérent la diette blanche, en lui prescrivant en outre d'autres remédes, particulierement les Mercuriaux & les Balsamiques. Le malade qui avoit envie de boire & de manger, comme à l'ordinaire, ne s'accommodoit guére de ce nouveau régime, il s'y soumit néanmoins, quoiqu'avec assez de répugnance. Il continua pendant quatre mois à faire tout ce qu'on voulut, mais sans aucun succès. Le mal de poitrine subsistoit, l'écoulement étoit plus virulent & plus abondant que jamais, & il étoit beaucoup maigri. On juge bien quelles devoient être ses inquiétudes dans de si fâcheuses extrémités. Plusieurs personnes qui prenoient intérêt à son état, & qui l'avoient découvert malgré ses précautions, lui dirent de me consulter; mais d'autres prétendirent qu'il n'étoit pas dans le cas de mes remédes, parce qu'il urinoit fort bien, & qu'il n'avoit qu'un écoulement contre lequel je ne pouvois pas plus que ceux qui l'avoient entrepris auparavant. Il traîna encore un mois dans le même état, & sans plus faire de remédes, jusqu'à ce que le hazard ayant voulu que

je me trouvaſſe à dîner dans une maiſon diſtinguée où il étoit juſtement à côté de moi, une Dame de la compagnie, lui dit qu'il auroit bien dû conſulter M. Daran ſur ſon mal qui étoit ſi long & ſi opiniâtre. Il répondit que malheureuſement pour lui, il n'étoit pas dans le cas de l'application de ſes remédes, qu'il ſçavoit qu'il avoit guéri pluſieurs de ſes amis, mais que ſa maladie étoit d'une eſpéce toute différente. Cependant nous paſſames enſemble dans une autre chambre où il me détailla l'hiſtoire & les accidens de ſon mal, & la méthode avec laquelle il avoit été traitée. Je lui dis qu'il y avoit toute apparence que les douleurs de poitrine étoient cauſées par le reflus de quelques parties virulentes que fourniſſoit ſa Gonorrhée, qu'en guériſſant celle-ci, je rétablirois ſa poitrine, & que ſi au contraire, elle étoit affectée par un autre principe, on lui donneroit les remédes convenables, après la guériſon de la Gonorrhée. Il goûta mes raiſons, & nous primes jour. Je le préparai d'abord par une ſaignée, une médecine légere, quelques bouillons adouciſſans où entroient les grenouilles, & par les bains domeſtiques, ce qui dura pendant quinze jours, après

quoi je le traitai au moyen de ma pomade métallique, en continuant toujours les bouillons, avec une diéte assez peu génante. Dès les premiers jours de ce traitement, sa poitrine fut beaucoup soulagée, ce qui continua & augmenta de plus en plus jusques-là même qu'il engraissa beaucoup en fort peu de tems. Enfin au bout de trois mois la Gonorrhée fut guérie entiérement, & la poitrine si bien rétablie, qu'il n'y ressentit plus la moindre douleur.

Cette observation donne lieu de croire que le mal de poitrine étoit vénérien, quoiqu'il paroîtra sans doute aux gens qui ne sont pas assez au fait des maladies Venériennes, qu'il y a bien de la différence entre celles ci & les maladies de la poitrine. Cependant il y a bien des hommes qui, avec de prétendus relâchemens de vaisseaux, & des femmes qui, avec l'écoulement qu'elles appellent fleurs blanches, languissent long-tems, & périssent à la fin de la poitrine, ce qui n'arriveroit point s'ils ne vouloient point s'abuser sur leur état, & négliger les remédes convenables.

Ecoulement blanchâtre pendant dix ans après une Gonorrhée virulente, & traité ſans ſuccès par differens remedes.

M. de la B * * * âgé d'environ trente-ſix ans, avoit eu dix ans auparavant, une chaudepiſſe qui fut traitée par les remédes ordinaires pendant cinq à ſix ſemaines; mais il lui reſta un petit écoulement blanchâtre avec une cuiſſon. Un an après il recommença les mêmes remédes & les continua pendant ſix ſemaines ſans aucun fruit. Au bout de deux années voyant que les mêmes ſymptômes duroient toujours, il ſe remit encore à l'uſage des remédes, & ſe fit pendant un mois des injections deux fois par jour; mais ſans que tous ces ſecours changeaſſent rien à ſon état. Un an avant que de s'adreſſer à moi, il ſubit un nouveau traitement à Amſterdam, où on lui fit encore des injections qui n'opérérent pas plus que les premieres. Huit mois après, il prit les bains des eaux minérales pendant quinze jours, & les injections furent employées de nouveau. Malgré tout cela l'écoulement & la cuiſſon reſterent toujours les mê-

mes. Enfin étant venu à Paris, son premier soin fut de s'informer s'il y avoit quelqu'un dans cette ville qui pût le guérir. On l'adressa à moi ; je le traitai selon ma méthode, & il fut parfaitement rétabli.

Ecoulement Virulent, tantôt arrêté & tantôt rétabli, & durant ainsi pendant quelques années.

M. de L . . . . . âgé de quarante ans, avoit eu deux chaudepisses, la premiere à l'âge de vingt ans, & la seconde à trente Elles furent traitées à la maniere accoutumée, & parurent bien guéries, l'écoulement ayant cessé au bout de quelques semaines. Six ans après il en prit une troisiéme pour laquelle il fut traité pendant trois mois ; & comme l'écoulement ne disparoissoit point, on lui fit des injections qui n'eurent point d'effet. Cependant il s'arrêta un mois après ces injections, mais il reparut plusieurs fois ensuite, soit après une course à cheval, soit après l'usage des femmes. Deux ans avant que de se mettre entre mes mains, comme il avoit eu affaire avec une femme qu'il n'a jamais crû suspecte, l'écoulement recommença plus abondant que

jamais, & dura pendant ſix mois malgré tous les remédes qu'on put faire. L'Année d'après, il parut encore, & continua plus de quatre mois. Il y avoit quinze jours qu'il étoit revenu ſur nouveaux frais, quand le malade, réſolu de le faire ceſſer pour toujours, vint me trouver par le conſeil de M. Levret. Je le mis à un régime convenable, & lui donnai mes remédes qui lui réuſſirent au-delà de ſes eſpérances.

Ecoulement Virulent, rebelle aux injections répetées deux fois par jour pendant ſix ſemaines, & à d'autres ſecours.

M. N * * * âgé de vingt-trois ans, avoit eu trois ans auparavant une chaudepiſſe qui fut traitée à la maniere ordinaire, & diſparut au bout de quinze jours. Deux ans après, il retomba dans le même cas, & s'adreſſa à M. P..... qui le traita ſuivant ſa méthode, avec une liqueur dont le malade prenoit huit goutes à chaque fois, cinq fois par jour; Mais l'écoulement étant toujours le même, un mois après, il ſe fit faire des injections deux fois par jour pendant ſix ſemaines, & ſe purgea une fois. L'écoulement alla toujours ſon train. Le ma-

lade las de faire tant de remédes inutiles, & craignant de laisser invétérer le mal, vint enfin me trouver, & fut guéri en très-peu de tems.

Reste d'Ecoulement marqué, sur tout dans l'érection, ensuite d'une Gonorrhée Virulente qui n'avoit paru qu'au bout d'un mois.

M. de V........ âgé de trente-deux ans, eut une chaudepisse à vingt-deux, laquelle fut traitée à la maniere accoutumée, & finit au bout de trois mois. Deux ans après il en prit une autre qui fut traitée à peu près comme la premiere, mais il lui resta un petit écoulement long & opiniâtre, qui céda néanmoins aux pillules astringentes que lui donna M. M*** avec deux ou trois injections de vin chaud & le syrop de consoude. Au bout de huit ans il gagna une nouvelle Gonorrhée qui ne se déclara qu'un mois après qu'il se fut exposé. il usa encore pour celle-ci des remédes ordinaires, & on lui fit prendre plusieurs sortes de beaumes pour arrêter l'écoulement, qui diminua à la vérité, mais ne cessa point entierement. Toutes les fois que le malade avoit des érections, il sortoit une goute blanche qui laissoit

une tache sur son linge. Dans la crainte que cet accident n'eut des suites fâcheuses, il vint me consulter & se soumit à ma méthode qui fit cesser ses craintes en tarissant l'écoulement.

Ecoulement Virulent long & opiniâtre, & quelquefois suivi de la fiévre lorsqu'il disparoissoit.

Le sieur N..... cocher des petites écuries du Roi, avoit depuis long-tems un écoulement virulent pour la guérison duquel il avoit pris des remédes pendant trois mois, mais sans aucun succès. Il n'en interrompit l'usage que par une fiévre continue qui lui survint & qui ne céda qu'aux fébrifuges très-long-tems répétés. La fiévre guérie, l'écoulement ne disparoissoit point. Le malade que cet état inquiétoit beaucoup, résolut de ne rien omettre pour s'en tirer; on lui indiqua un Chirurgien de Versailles auquel il s'adressa. Celui-ci lui promit de le guérir radicalement en fort peu de jours, & lui fit tous les remédes imaginables pendant l'espace de neuf mois sans rien changer à l'écoulement. La fievre revint, & il fallut interrompre le

traitement pour remédier à ce nouvel accident, qui vraiſemblablement étoit occaſionné par le reflux de la matiere purulente dans le ſang, l'écoulement ceſſant de tems en tems pour deux ou trois jours, & reparoiſſant enſuite Ce fut dans cet état qu'il me fut envoyé de Verſailles avec une recommandation de M. de Croymar. J'entrepris de le tirer de ce fâcheux état, & après quelque tems de l'uſage de mes remédes, il fut guéri parfaitement.

Suintement accompagné d'élancement à la Verge, enſuite d'une Gonorrhée Virulente de quinze mois.

M. de * * * du fort d'Aire en Artois, âgé de vingt-huit ans, avoit depuis environ quinze mois une chaudepiſſe, qui fut traitée tout de ſuite par les remédes ordinaires, comme ptiſannes, bols, lavemens, potions purgatives, &c. Environ trois mois après ce traitement, ſon Chirurgien lui donna une douzaine de frictions aux jambes & aux cuiſſes juſqu'à la ceinture, pour leſquelles, lui dit-il, il avoit employé deux gros de mercure. L'écoulement diminua conſidérablement, mais il n'étoit point

entierement tari. Il restoit encore un suintement qui paroissoit le matin, & le malade sentoit quelques élancemens dans la verge. Le Chirurgien lui fit quelques injections pour remédier à l'un & à l'autre accident, mais ils subsistoient toujours. Il lui assura à la fin que ce n'étoit rien, & que tout se dissiperoit avec le tems. Le malade prit patience, mais voyant que ni le suintement, ni les élancemens ne finissoient point, il résolut de s'en délivrer s'il étoit possible, parce que son état l'inquiétoit beaucoup. Il vint me trouver, & m'ayant exposé le commencement & la suite de sa maladie, & la méthode qu'on avoit employée dans le traitement, il se soumit à l'usage de mes remédes, & en vit avec satisfaction les plus heureux effets.

Suintement Virulent accompagné de cuisson au bout du gland, & de chaleur au milieu de la Verge, & rebelle à plusieurs sortes de remédes.

M. N * * * âgé de quarante ans avoit connu une femme dont le commerce lui avoit parû très-sûr : il n'avoit même que préludé légérement avec elle, sans aller jusqu'au terme du plaisir dont il s'étoit privé dans la crainte d'expo-

ſer ſa réputation par l'éclat des ſuites. Pendant les premiers jours qui ſuivirent cette jouiſſance, il ne s'apperçut de rien qui put l'en faire repentir; mais trois ſemaines après il remarqua à ſa chemiſe quelques eſpéces de taches ſeminales, dont cependant il ne prit aucune allarme. Néanmoins comme cet accident continuoit, il écrivit à Paris à un Chirurgien de ſa connoiſſance qui lui envoya des bols de panacée mercurielle, avec une petite phiole qui contenoit, à ce que penſoit le malade, de l'eſprit de nitre, & dont il prenoit dix goutes dans un grand gobelet d'eau, immédiatement après les bols. Il fut purgé quelques jours après avec une médecine ordinaire, & dès le lendemain il prenoit dix goutes de copahu dans un peu de vin, deux fois par jour.

Cependant l'écoulement continuoit toujours à la quantité de quatre ou cinq goútes dans les vingt-quatre heures, & laiſſoit des taches de couleur ſpermatique; quelquefois néanmoins on y démêloit un peu de jaune clair, & de tems en tems une couleur obſcure & comme rouillée. La matiere n'étoit jamais épaiſſe & filandreuſe, mais toujours ſereuſe

& comme de l'eau. Quatre ou cinq jours après que l'écoulement avoit commencé, le malade ſentit quelques cuiſſons au bout du gland, qui n'étoit d'abord que paſſageres, mais qui devinrent plus longues & plus fréquentes dans la ſuite. Les mêmes ſymptômes continuant toujours, il en donna avis à ſon Chirurgien qui lui envoya vingt-quatre bols en lui marquant, que c'étoit pour arrêter l'écoulement; mais ni ces bols, ni le copahu qu'il prenoit toujours, ne produiſirent aucun effet. Après environ ſix ſemaines que dura ce traitement, il partit pour Paris, & pendant le voyage, il ſentit au milieu de la verge une chaleur paſſagere, qui, à ſon arrivée dans cette ville, devint plus étendue & duroit plus long-tems. Il eſt vrai qu'elle ne lui prenoit pas tous les jours, non plus que les cuiſſons, & qu'elle lui laiſſoit quelquefois quatre jours d'intervalle : l'écoulement même avoit diminué; ce n'étoit plus qu'un ſuintement; mais il étoit queſtion de l'arrêter totalement. On lui fit prendre des ptiſannes rafraichiſſantes & ſudorifiques, & on le purgea avec les pillules mercurielles, ce qui dura environ cinq ſemaines, ſans que ſon état fut

changé en rien. Il resta ensuite quatre mois sans faire de remédes, si ce n'est qu'on lui conseilla de prendre les eaux de Passi dont il usa pendant quinze jours, & but encore du petit lait pendant autant de tems, ensuite de quoi il prit du lait coupé. Quelques jours après on lui prescrivit douze bols ; il en prenoit deux par jour, le soir après soupé, ce qui lui procuroit deux selles, & on lui donna en outre deux frictions légeres au-dessus des cuisses. Mais comme les symptômes étoient toujours les mêmes, c'est-à-dire, les chaleurs, les cuissons, le suintement, il jugea à propos de se mettre entre mes mains, & quelques semaines après il se trouva parfaitement guéri.

Ecoulement de huit mois, restant d'une Gonorrhée Virulente, & continué pendant un an, après une nouvelle Chaudepisse, sans pouvoir être arrêté par aucun reméde, ni même par les astringens.

M. A........ âgé de vingt-cinq ans, avoit gagné deux ans auparavant une chaudepisse, pour laquelle il fut traité pendant huit mois selon la méthode ordinaire, mais l'écoulement ne put jamais être arrêté entierement. Un an

après cette premiere, il en prit encore une autre, & se mit entre les mains de M. * * * qui lui donna des remédes pendant deux mois. La cure n'étoit point encore achevée, qu'il fut obligé de retourner chez lui ; il lui restoit un petit écoulement, & dès son arrivée il continua à faire des remédes : il prit même des astringens ; mais sans jamais pouvoir tarir la matiere, qui continuoit de couler, & en plus grande quantité lorsqu'il avoit fait quelques exercices fatiguans. Etant venu à Paris il consulta M. Foubert qui le renvoya à moi. Je le mis à l'usage de mes remédes, & environ trois mois après, le mal disparut entiérement.

Ecoulement ensuite d'une Gonorrhée Virulente, arrêté & rétabli peu de tems après ensuite d'un voyage à cheval.

M. N * * * âgé de vingt-huit ans avoit eu trois chaudepisses, la premiere à vingt-deux ans, qui ayant été traitée d'abord, parut bien guérie au bout d'environ six semaines ; la seconde à vingt-quatre ans pour laquelle il se fit les mêmes remédes qu'il s'étoit vû faire pour la premiere, & qui cessa à peu près

dans le même espace de tems. Environ trois ans & demi après il prit la troisiéme qui fut traitée pendant trois mois par les remédes ordinaires, & sur la fin avec des injections de vin. L'écoulement céda enfin; il reparut bientôt ensuite d'un petit voyage à cheval, & la matiere marquoit en jaune le linge du malade, qui justement allarmé de cet accident, jugea à propos de s'adresser à moi, & s'étant mis à l'usage de mes remédes, guérit dans fort peu de tems.

Ecoulement Virulent de plusieurs années; entretenu par des débauches de femmes, diminué ensuite par des injections, & rétabli quelques mois après dans le premier état sans aucune cause apparente.

M. N*** âgé de 25 ans, eut une chaudepisse en 1744, qu'il se fit traiter tout de suite. Il fut saigné, & prit des ptisannes, des bols, & des purgatifs. Il continua ces remédes pendant dix-huit mois, au bout desquels ayant eu commerce avec des femmes, il vit paroître un écoulement des plus forts; de sorte qu'il regarda cet accident comme une nouvelle Gonorrhée. On lui fit prendre les bains, des purgatifs, des bols; on lui donna des injections, & même des fric-

tions aux aines & aux parties ; mais tous ces remédes ne purent ſuſpendre l'écoulement, qui continuoit toujours plus ou moins abondant ſelon que le malade s'échauffoit par quelques fautes dans le régime, ou qu'il avoit vû des femmes. En 1751, la matiere s'étant miſe à couler avec force, il fut traité comme d'une nouvelle chaudepiſſe. Il fut purgé pendant quinze jours de deux jours l'un ; enſuite il prit des médecines plus douces, & reçut des injections de deux ſortes, ſans que néanmoins l'écoulement diſparut entierement. Il étoit à la vérité très-peu conſidérable, & dura en cet état pendant quelques mois ; mais il augmenta à la fin tout d'un coup, ſans qu'aucune débauche de femmes y eut donné lieu, & teignoit le linge en une couleur un peu verdâtre. Huit jours après ce dernier accident, le malade vint me trouver. Je le traitai ſelon ma méthode, dont les effets ont opéré ſa guériſon en moins de trois mois.

Ecoulement Virulent, diminué après quelques mois, à force de remédes & d'injections, mais augmenté enſuite conſidérablement pour avoir vû la même femme.

M. C . . . . . âgé de vingt-huit

ans, s'étant fort échauffé deux ans auparavant avec sa femme, qui vraisemblablement n'étoit pas saine, s'apperçut d'un écoulement considérable, & tirant sur le verd, & s'adressa pour cet effet à un Chirurgien qui lui fit prendre pendant deux mois des bols de térebenthine, des ptisannes, & des médecines avec le beaume de Copahu, sans que tous ces remédes produisissent aucun bon effet. La matiere coulant toujours de la même couleur, il consulta M....... qui le traita fort long-tems avec beaucoup de drogues, & lui fit des injections qui à la vérité diminuerent l'écoulement, mais il restoit toujours une humidité d'une nature purulente, que le malade faisoit sortir en pressant le gland. Quelque tems après il voulut encore voir sa femme, mais ce qui n'étoit plus, comme nous venons de le dire, qu'une espece de suintement, se changea en un flus nouveau de matiere très-abondant qui tachoit son linge en jaune, & étoit accompagné de cuisson. Las d'avoir pris tant de remédes inutiles, il vint me trouver, & se mit à l'usage de mes remédes qui opererent sa guérison en fort peu de tems, ce malade fut traité au sçu de M. Moreau, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, & de M. Foubert.

Ecoulement Virulent traité inutilement, avec les Pilules de Belofte, & autres remédes.

M. de la M. . . . . . âgé de cinquante ans, avoit eu trois Gonorrhées, la premiere à l'âge d'environ vingt-cinq ans, qui fut traitée tout de fuite par les remédes ordinaires, & avec des injections où entroit l'alun, qui firent difparoître l'écoulement. Il prit les deux autres Gonorrhées en différens tems, pour lefquelles il fit ufage de l'eau de nitre, de certaines goutes, & d'un beaume. Il y avoit environ deux mois qu'ayant vû une fille, qu'il croyoit faine, il lui furvint douze jours après un écoulement qui tiroit fur le jaune. Il fe fit faigner; l'écoulement devint plus abondant. Il fut purgé enfuite quatre fois avec les pillules de Belofte. Revenu à Paris il prit des goutes, mais fans fuccès. Enfin m'étant venu trouver par le confeil de M. Thorrès, il fut traité felon ma méthode, & guérit au bout d'environ deux mois.

Refte d'un Ecoulement, fuivi quelques années après d'une enflûre au tefticule gauche.

M. B. . . . . . . âgé de quarante ans, avoit pris il y avoit fept à huit ans, une

chaudepisse. Il s'adressa à M. C. . . . . qui le traita pendant deux mois avec les remédes ordinaires. L'écoulement diminua beaucoup, mais il coula toujours depuis un peu de matiere, & lorsque le malade alloit à la garde-robe, & que constipé, comme il étoit de tems en tems, il faisoit des efforts, il voyoit sortir une liqueur semblable à de la sémence Quelques années après il eut une fievre maligne pendant laquelle il lui survint une enflure au testicule gauche, laquelle se dissipa néanmoins en deux fois vingt-quatre heures. Enfin résolu de guérir une bonne fois d'un écoulement si long & si opiniâtre qui tachoit toujours son linge, il eut recours à moi. Je lui donnai mes remédes, & il fut guéri radicalement en moins de huit semaines.

Ecoulement Virulent, occasionné par une Chaudepisse négligée & opiniâtre, malgré les remédes employés pendant deux années.

M. T . . . âgé de 25 ans, avoit eû une chaudepisse à 23 ans, qu'il ne fit traiter que huit jours après, ayant été obligé de faire un voyage quand ce mal se déclara. Elle devint cordée au sixiéme jour: une saignée qu'on lui fit le neu-

viéme diſſipa ce nouveau ſymptôme ; après quoi il ſe mit tout de ſuite aux remédes ordinaires qu'il prit pendant deux mois ; mais comme l'écoulement ne diſparoiſſoit point, il ſe mit entre les mains d'un Médecin, qui après l'avoir fait ſaigner pluſieurs fois le purgea ; enſuite on lui donna de deux jours l'un pendant un mois, des frictions aux cuiſſes, au Périnée & à la verge ; ce qui diminua l'écoulement, mais ne l'arrêta point entierement. Dans un voyage de huit jours que le malade entreprit, la matiere recommença à couler plus abondamment pendant la route ; & dès qu'il l'eut finie, il ſe fit traiter de nouveau ſans oublier les frictions & les injections ; mais l'écoulement continua toujours de même, ce qui obligea le malade à recourir encore à ſon premier Médecin qui répéta les premiers ſecours & les frictions ; mais ſans ſuccès. On recommença la cure ſur nouveaux frais, on employa les eaux minérales & même les Bougies qui procurerent d'abord un écoulement plus conſiderable, ſans le tarir néanmoins dans la ſuite ; de ſorte qu'il ſubſiſta après dans le même point où il avoit été auparavant. Le malade ne voyant point de

fin à ſon état, revint pour la troiſiéme fois à ſon premier Médecin, qui lui fit prendre de l'Ipecacuanha tous les huit jours pendant deux mois, & dans l'intervalle un bol d'opiate aſtringente deux fois par jour. Mais comme il eut pris tous ces remedes inutilement, il reſta deux mois ſans plus rien faire. L'écoulement ſe ſoutint toujours le même, tachant le linge d'une couleur un peu jaune, avec des ardeurs qui ſe faiſoient quelquefois ſentir en urinant. C'eſt dans cet état qu'il vint me trouver, & il fut guéri en très-peu de tems.

Ecoulement Virulent & douloureux, ſuſpendu pendant huit jours par de Ptiſannes ſudorifiques, & rétabli enſuite dans la même force & la même malignité.

M. R * * * âgé de quarante ans, avoit eu une Chaudepiſſe à l'âge de quinze ans qui fut traitée pendant environ ſix ſemaines, après quoi elle diſparut. Trois mois avant que de ſe mettre entre mes mains il en prit une autre qui ſe déclara huit jours après avoir vû une femme. Il s'apperçut d'un écoulement verdâtre accompagné de cuiſſon au bout du gland, & prit des

ptisannes sudorifiques, & des infusions de chardon dans du vin blanc. Ce secours parut produire un bon effet; l'écoulement sembla arrêté pendant sept à huit jours; mais ce ne fut qu'une fausse lueur de guérison; la matiere recommença à couler abondamment & d'une couleur verdâtre. Le malade ne tarda point à me venir trouver, & au bout de deux mois de l'usage de mes remédes, il recouvra une santé parfaite.

Ecoulement Virulent aigri par les remédes ordinaires.

M. S..... âgé de vingt-cinq ans, avoit eu une Gonorrhée à l'âge de vingt & un, qui fut d'abord traitée par les remédes ordinaires; ensuite on lui fit des injections avec le vitriol, qui lui causerent tant de douleur qu'il n'en voulut plus à la troisiéme, & se remit aux premiers remédes; mais comme il n'en recevoit aucun soulagement depuis six semaines qu'il en faisoit usage, il s'adressa à M. P ... entre les mains duquel il fut trois semaines, & prit encore plusieurs remédes avec des injections. L'écoulement se soutenant toujours, il eu recours à un autre Chirurgien qui lui fit aussi des injections, mais sans pou-

voir arrêter la matiere ; il survint même des porreaux sur le gland, qui furent coupés & brulés avec le vitriol. Six mois après il prit les eaux de Wals qui diminuerent l'écoulement peu-à-peu, & le firent enfin disparoître entierement. Il prit quelques années après une nouvelle chaudepisse, pour laquelle il fut traité à Orléans pendant deux mois & demi par un Chirurgien qui lui fit les remédes ordinaires ; mais l'écoulement résista à ces secours & devint même verdâtre & accompagné de cuissons en urinant. Dans cet état fâcheux il vint me trouver, & s'étant mis à l'usage de mes remédes, il se vit quitte de son mal en moins de quatre mois.

Ecoulement Virulent, tantôt diminué ou suspendu par les remédes, & tantôt rétabli, & enfin renouvellé dans le même degré de force qu'auparavant.

M. M..... âgé de trente ans, se mit entre mes mains en 1751. Il avoit eu deux chaudepisses, la premiere en 1747, pour laquelle il fut traité selon la méthode ordinaire pendant près de deux mois. Six semaines après on lui fit des injections qui n'eurent aucun effet. Voyant que l'écoulement ne s'arrêtoit

point, il continua les remédes, & prit du beaume qui le fit enfin disparoître. Il passa un an dans cet apparence de guérison; mais étant revenu chez lui, la matiere recommença à fluer pendant quinze jours, & s'arrêta ensuite d'elle-même, & sans aucun remède. En 1750, il prit sa seconde Gonorrhée qui se déclara trois jours après qu'il y eut donné lieu, & qui avoit les caracteres les plus marqués de virulence, avec des cuissons en urinant, & des douleurs aux momens de l'érection. Elle fut traitée comme la premiere, par les remédes ordinaires pendant deux mois, & sur la fin on lui fit des injections avec du vin miellé qui arrêterent l'écoulement. Il se crut parfaitement guéri pendant un mois, au bout duquel ayant connu une femme qu'il ne croyoit point suspecte, il vit couler de nouveau la matiere, & se fit traiter comme d'une nouvelle chaude-pisse. Il prit les beaumes, & reçut des injections; mais l'écoulement quoique diminé, ne tarit point entierement, & il couloit toujours quelque chose. Il vint à Paris & le flux vénérien se rétablit dans le même degré de force où il avoit été au commencement, & accompagné de cuissons. Il s'adressa alors à

M. . . . Chirurgien, qui lui mit des bougies, & lui fit prendre quantité de remédes internes qui parurent avoir entierement détruit le mal, comme M. . . . . l'en assura lui-même; mais il ne fut pas long-tems dans cette erreur; car un rhume de poitrine lui étant survenu, il vit bientôt renaître l'écoulement, qui étoit fort abondant & teignoit son linge en jaune; ce qui l'engagea eufin à s'adresser à moi, & ayant fait usage de mes remédes, il fut parfaitement guéri dans l'espace de deux mois & demi.

Chaudepisse très-violente, traitée inutilement par deux différentes personnes, avec des eaux spécifiques, des Pillules, des Ptisanes sudorifiques & des astringens.

M. P . . . . . ., âgé de 41 ans, avoit depuis trois mois une chaudepisse très-virulente & qui laissoit sur son linge des taches tirant sur le verd. Il s'étoit adressé d'abord à M. . . . . . Chirugien, qui le mit à l'usage d'une eau dont il mettoit une certaine quantité dans beaucoup d'autre eau commune, & lui donna deplus quelques pillules; mais le reméde n'ayant servi de rien, il consulta un autre Chirurgien qui crut

le guérir avec des ptiſannes ſudorifiques & des aſtringens, dont l'uſage fut auſſi inutile que les remédes précédens. L'écoulement étoit toujours le même, d'un caractere malin & d'une couleur verdâtre. Enfin deſeſpérant de guérir par les ſecours ordinaires, il eut recours à moi, & je lui rendis le repos & la ſanté en fort peu de tems.

Je ne donnerai pas plus d'obſervations de cette eſpèce ; je crois qu'il ſuffit de celles que je viens de rapporter ; quoi qu'on puiſſe bien juger que j'en aye aſſez ſur cette matière pour faire pluſieurs volumes, depuis plus de vingt-cinq ans que je m'occupe du traitement des Maladies Vénériennes. J'ai déja fait voir dans mon Traité des Maladies de l'uréthre, quelles ſont les ſuites des Gonorrhées virulentes dans les hommes, quand elles ont été mal guéries, ou négligées. J'ajoûterai ſeulement par rapport aux femmes qui pourront voir ces derniéres Obſervations, que leur mépriſe en cas de Gonorrhée, eſt de la plus dangéreuſe conſéquence, puiſqu'en regardant cet accident comme des fleurs blanches, elles négligent les remédes néceſſaires, ou n'en employent que d'inutiles &

quelquefois de contraires, & s'exposent par-là à des maux incurables, & à une mort cruelle & prématurée.

FIN.

TABLE
ALPHABETIQUE
Des Matieres contenues dans ce Traité.

A

B

C

D

E

I

L

M

S

Fin de la Table de Matieres.

AVERTISSENT.

L'INSTRUMENT nouveau que je propose aujourd'hui, étant d'un grand secours pour la plûpart des maux qui arrivent à la vessie, j'ai crû que ce ne seroit pas un hors-d'œuvre de l'ajoûter à ce Traité, je pense au contraire qu'il y a un rapport très-sensible, & qu'on me sçaura bon gré de publier une découverte, dont j'ai reconnu l'utilité par un grand nombre d'expériences. La description que j'en donne met à portée toutes les personnes de l'Art, de profiter de l'invention. Si elles jugent à propos de la mettre en usage, elles en reconnoîtront elles-mêmes le mérite. Quoi qu'il en soit j'aurai toujours la satisfaction d'avoir offert un avantage réel au Public, dont le bien général a toujours été l'objet de mes travaux & de mes veilles.

MÉMOIRE

Sur la construction & les avantages d'un nouvel instrument pour tirer l'urine de la vessie.

Par M. Daran.

La rétention d'urine est sans contredit une des plus fâcheuses maladies auxquelles le corps humain soit exposé : elle n'est le plus souvent qu'un accident de quelques autres qui exigent chacune séparément, des considérations differentes & un ttaitement particulier. Mais quelles que soient les causes de ce mal, il devient toujours un cas urgent. Tous les Maîtres de l'Art conviennent qu'il faut d'abord procurer une issue à l'urine, en introduisant une sonde dans la vessie.

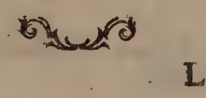
Cette introduction n'est pas tou-

jours facile ; quelquefois même elle eſt impoſſible. L'inflammation conſidérable du col de la veſſie & du tiſſu ſpongieux de l'urethre, l'inflammation des proſtates, le gonflement skirreux de cette glande, forment des obſtacles qui rendent l'uſage des ſondes ordinaires peu sûr. Leur ſolidité ne permet pas qu'on faſſe ſans inconvénient, des tentatives un peu fortes pour ſurmonter les difficultés qui s'oppoſent à leur paſſage. Si l'on ne peut entrer dans la veſſie avec l'algalie, il ne reſte d'autres expédiens que de faire une ouverture au Périnée ou à l'Hipograſte : ce ſont les dernieres reſſources de l'Art : mais le cas où eſt le Malade eſt extrême ; puiſqu'il eſt dans des accidents très-fâcheux, & qu'il eſt menacé de les voir augmenter ſenſiblement ; la mort même ſera une ſuite néceſſaire de ſon état, ſi l'on ne procure promptement la liberté

du cours des urines retenues.

Toutes les fois que le Canal ſera libre, c'eſt-à-dire, lorſque la rétention d'urine aura pour cauſe la paralyſie du corps de la veſſie, ou l'inflammation des parties qui avoiſinent ſon col; & qu'il n'y aura dans l'intérieur du Canal de l'urethre aucun obſtacle, comme concrétions, tubercules, carnoſités, cicatrices, &c. Dans tous ces cas, dis-je, il ſera auſſi avantageux que facile de ſonder les malades avec l'inſtrument particulier qui m'a toujours réuſſi. Cet inſtrument eſt une algalie qu'on pourroit appeller bougie creuſe : elle n'a pas l'inconvénient des ſondes d'argent dont on ſe ſert ordinairement ; & elle en a tous les avantages. Par ſon moyen on ſe fraye un paſſage juſqu'à la veſſie, ſans riſquer de bleſſer le Malade, ni de faire de fauſſes routes : elle reſte dans la veſſie comme l'algalie ; elle pro-

cure l'écoulement de l'urine & permet qu'on fasse dans la vessie les injections convenables. J'ajoûterai que le Malade ayant cette nouvelle sonde dans le Canal de l'urèthre peut non-seulement se promener dans sa chambre, mais même aller en voiture; j'en ai vû l'expérience sur des Malades plusieurs fois, & cela n'est pas peu avantageux dans bien des circonstances. Comme je me sers avec succès depuis plusieurs années de cet instrument, & que j'ai été à portée d'en reconnoître les bons effets dans des cas de la nature de ceux que je citerai ci-aprés, j'ai crû bien mériter du Public en faisant connoître la construction d'un moyen également recommandable par sa simplicité, & par l'utilité dont il est dans les cas dont je fais mention.

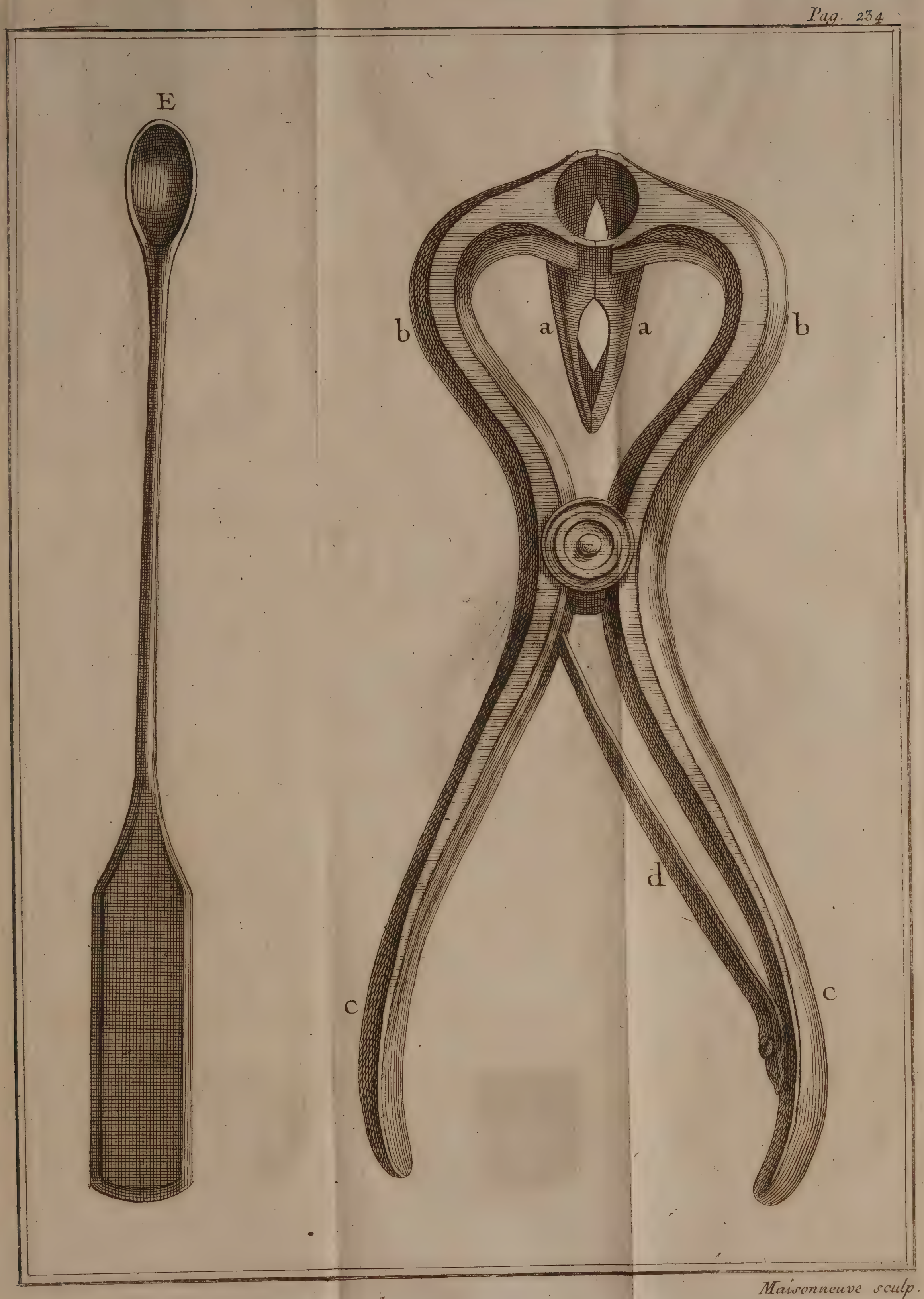


Maniere de construire cet Instrument ou Sonde.

On prend une baguette ou verge d'acier A B * d'un pied de long, qui va en diminuant proportionnellement de l'extrémité A, qui a une ligne de diamétre, jusqu'à l'autre extrémité B, dont le diamétre n'a que $\frac{2}{3}$ de ligne : on fait couler sur cette baguette un petit tuyau ou canon de cuivre de 2 pouces de longueur, lequel embrasse exactement la baguette où il s'arrête par son extrémité D, à un des endroits marqué III, pour faire la sonde plus ou moins longue sur la baguette, il est évident que le petit tuyau ou canon pour embrasser exactement la baguette, doit être conique comme elle; à l'extrémité C du canon se trouve une fente de quelque lignes, & un peu au-dessus un petit trou.

On fait passer par le trou du

* Voyez la troisiéme Planche qui est à la fin de ce Mémoire.



Maisonneuve sculp.

canon & ſortir par la fente, un fil de laiton que les Epingliers nomment du N°. *trois*, de maniere qu'on puiſſe le replier, le noüer, & l'arrêter vis-à-vis du trou. On introduit enſuite la baguette dans le canon, juſqu'à ce que le canon s'arrête, & l'on fait faire au fil pluſieurs pas de ſpirale allongée ſur le canon, à l'extrémité duquel on continue de le tourner ſpiralement ſur ladite baguette, de maniere que les pas de la ſpirale ſoient le plus ſerrés qu'il eſt poſſible. On continue de même juſqu'à ſon extrémité B, alors on replie le fil de laiton du côté de l'extrémité A, & on le coupe à quelques lignes de diſtance du repli : enſuite on revêt ce moule avec une toile Gautier ou Sparadrap, dont voici les proportions. Elle doit avoir 10 pouces ½ plus ou moins, ſuivant la longeur du moule, 1 pouce environ de large d'un bout, & 6 à 7 lignes

à l'autre, & être taillée de façon qu'elle fasse une portion d'un triangle isocelle tronquet au sommet. On coût avec un fil de soye les bords d'un bout à l'autre, comme si on vouloit faire un ourlet. On lisse ensuite la sonde à l'ordinaire par une méchanique que je ne décris point, parce qu'elle est connue de tout le monde.

Decrisption du Stilet pour introduire dans la Sonde.

Il faut prendre une longueur de fil de laiton de 22 pouces, un peu plus gros que celui dont on aura formé la sonde; il le faut plier en deux & les mettre l'un sur l'autre, ce qui formera 2 longueurs de fil de chacun 11 pouces, que l'on tordra bien exactement; ensuite il faut faire fondre du plomb, & tremper le bout du stilet pour qu'il en reste une goutte comme une tête d'épingle, qu'il faut

bien arrondir par tout, de façon que présentant la tête contre la joue elle ne fasse aucune douleur, afin que dans l'introduction de la sonde creuse qui doit toujours être garnie dudit stilet, rien ne puisse s'engorger dedans pour empêcher l'urine d'y passer. Il faut que la toile dont on se servira, soit imbibée & recouverte d'un onguent, dont voici la composition.

Prenez Cire Vierge 8 onces; blanc de Baleine 3 onces, onguent Rosat 2 onces, Ceruse en poudre 2 onces; faites fondre ensemble ces drogues à feu doux, en remuant le mêlange jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance suffisante, qui sera lors qu'en en prenant avec une spatule un peu au bout des doigts, & ne s'y attachant pas quand il est froid, pour lors on y trempe de la toile fine de Hollande un peu usée, & quand le Sparadrap est froid on le coupe par bandes pour l'usage, selon

ce que j'en ai dit ci-dessus.

Le Sparadrap donne de la solidité à la sonde : il en rend la superficie égale : & les drogues adoucissantes dont il est composé, le rendent propre à empêcher l'irritation qu'un corps étranger peut causer dans l'urethre.

Il est facile d'appercevoir les raisons de la construction & de la composition de cette sonde. Il lui faut de la solidité, sans quoi elle ne pourroit surmonter les obstacles qui peuvent se rencontrer de la part de l'affaissement de l'urethre, ou de son inflammation. Mais il lui faut en même tems un dégré de flexibilité qui lui permette de se prêter aux différentes courbures de ce Canal ; c'est ce qu'on trouve dans la spirale qui forme le moule de cette sonde ; par son moyen aussi le Sparadrap n'oblitère point la cavité de cette sonde, quoique la chaleur de la partie l'ait ramolli ; il faut même remar-

quer que comme ſon diamétre ſe trouve ſouvent trop gros du côté de la pointe, pour paſſer ſans aucune difficulté ; il faut commencer par lui frayer la voie s'il eſt néceſſaire avec des bougies pleines de différent calibre. Cette introduction préliminaire de bougies pleines ſera fort utile en ce qu'elle fera connoître ſi le Canal eſt parfaitement libre, comme j'ai déja remarqué qu'il étoit indiſpenſable qu'il le fût. Une autre raiſon qui demande que la ſonde ait tout à la fois de la flexibilité & de la ſolidité, c'eſt qu'il faut qu'elle conſerve ſa fermeté, malgré la chaleur de la partie où elle doit reſter, afin qu'elle ne perde point un de ſes principaux attributs, qui eſt de donner paſſage à l'urine.

On eſt obligé de changer les ſondes tous les 8 ou 10 jours, mais on ne perd pas pour cela le moule ; on brule le Sparadrap, & on recouvre le moule avec une autre bandelette.

Il ne me reſte qu'à prouver par des faits l'utilité de ce nouvel Inſtrument. Parmi ceux que je pourrois rapporter, je me contenterai d'en citer trois, où j'ai eu pour témoins de mes ſuccès des perſonnes dont l'autorité ne peut être ſuſpecte.

Le 18 Janvier de l'année 1741, je fus mandé par Meſſieurs Renard Médecin & Guérin mon Confrére pour voir M..... logé rue S. Martin, à l'Hôtel de Châlons, âgé d'environ 75 ans, malade d'une rétention d'urine. Il y avoit 48 heures qu'il n'avoit piſſé qu'un peu par regorgement. Cet homme, d'un embonpoint exceſſif, avoit une inflammation dans le tiſſu cellulaire du Périnée & du Pubis. M. Guérin avoit tenté de le ſonder avec l'algalie, ſans avoir pû entrer dans la veſſie.

Je lui introduiſis une bougie dans l'urethre juſqu'au col de la veſſie ſans obſtacle; mais ayant trouvé

le point de difficulté, j'en pris une autre plus fine & plus ferme avec laquelle j'entrai dans la vessie, sans en faire sortir une goutte d'urine. A la faveur de la route qu'avoit frayée cette bougie, je fis entrer ma sonde flexible ou nouvel instrument, & je tirai près de 3 pintes d'urine. Je réitérai cette opération quelques jours après; les parties du col de la vessie étant devenues plus souples & plus relâchées, le Malade a supporté sans peine les autres opérations pendant près de 3 mois de traitement, qui ont été le terme de sa guérison.

Je fus mandé au mois de Mars de la même année, rue S. Denis, près la rue de la Ferronnerie, par MM. Poissonnier & Guérin pour voir M.... Marchand, âgé de 35 ans, qui avoit une rétention d'urine depuis 24 heures. M. Guérin ayant tenté l'introduction de la sonde sans succès, à cause de l'étranglement que causoit le gon-

flement de la proſtate, je paſſai d'abord une bougie pleine qui n'entra dans la veſſie qu'après avoir reſté à l'obſtacle pendant près de 18 heures; mais elle ne procura point la ſortie de l'urine. J'introduiſis ledit inſtrument avec lequel j'en tirai une grande abondance : je réïtérai pluſieurs fois cette opération avec ſuccès, & le malade guérit.

L'obſervation ſuivante, montrera encore plus la ſupériorité de cet inſtrument ſur ceux dont on s'eſt ſervi juſqu'ici; puiſque le Malade qui ne pouvoit ſupporter la ſonde ordinaire, s'eſt parfaitement bien trouvé de la mienne.

M. Foubert me fit appeller le 2 Avril, rue Saint André des Arts, près la rue de l'Eperon, pour voir un Etranger âgé de 68 ans, qui ſouffroit extraordinairement par la préſence de l'algalie que M. Foubert avoit laiſſée dans la veſſie après l'avoir vuidée.

Le Malade ne pouvant la ſupporter, diſoit qu'il préferoit plutôt de mourir que de la garder ; de ſorte que nous convînmes de lui introduire ma ſonde flexible qu'il ſupporta ſanspeine juſqu'à ſa guériſon qui a été parfaite en fort peu de tems.

Ce ſuccès ne laiſſe rien à déſirer ſur les avantages de cette ſonde. On pourra même étendre plus loin l'utilité de ce que je viens de dire. On ſe ſert quelquefois après la taille ou autres opérations, de canules d'argent ſolides ou flexibles. Celles qu'on fera ſuivant la conſtruction de celle dont je viens de parler, ſeront plus commodes & plus douces pour les Malades, que celles dont on fait uſage ordinairement. M. Moreau Chirurgien en Chef de l'Hôtel - Dieu, qui a été auſſi le témoin des avantages de ma ſonde flexible, a éprouvé avec utilité une canule ſuivant cette conſtruction, dans une in-

cision au périnée, faite pour une maladie de vessie qui exigeoit indispensablement cette opération.

Il faut observer que dans l'usage que l'on pourra faire de cet instrument pour tirer l'urine de la vessie, ou y faire des injections, il arrive assez communément que lorsqu'on a presque vuidé la vessie, & qu'on remue la sonde, l'air joint au peu de liquide qui y reste, venant à frapper l'extrémité de la sonde, fait sentir un ou plusieurs petits coups bien sensibles; & comme ceux qui ne le sçauroient pas, ou n'y feroient pas assez d'attention, pourroient croire que ce seroit un corps étranger, il est nécessaire de les avertir que c'est un effet qu'on doit attribuer aux causes ci-dessus.

Il y a des cas où ces sondes peuvent être fort utiles pour les femmes en travail d'enfant. Quand l'enfant se trouve engagé au pas-

ſage, & que par les circonſtances il y reſte trop de temps, la malade ne pouvant point à cauſe de la preſſion des parties, rendre ſon urine naturellement, & ſouvent ne pouvant introduire la ſonde ordinaire par ſa trop grande dureté, celle-ci étant plus flexible entre aiſément ou l'autre ne le peut pas; &, par-là, ſauve la femme d'un très-grand danger, comme l'a vû Monſieur Levret, très-habile Accoucheur, qui me pria de lui donner une de mes ſondes creuſes pour femmes, de laquelle il ſe ſervit ſi à propos, qu'il me dit que la malade étoit en péril de perdre la vie ſans ce ſecours. Pluſieurs de mes Confreres à qui j'ai fait connoître cet inſtrument, s'en ſont ſervi avec beaucoup d'utilité, & pluſieurs Médecins ont été témoins que nombre de Malades auroient péri s'ils n'en avoient pas fait uſage. D'ailleurs, comme ce Mémoire n'a pas été

rendu public jufqu'à préfent, j'ai crû qu'on me fçauroit gré de l'avoir mis à la fuite de ce Traité, pour que par tout, on foit à portée, dans les occafions qui ne font que trop fréquentes pour le malheur de l'humanité, d'en tirer les avantages dont il eft fufceptible.

FIN.

B A

F E

G

H

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre *Traité complet de la Gonorrhée Virulente des Hommes & des Femmes* &c. par M. Daran, Ecuyer, Conſeiller Chirurgien Ordinaire du Roi, Servant par Quartier, &c. dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce premier Mars 1756.

Signé MORAND,
Cenſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé FRANÇOIS DELAGUETTE, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité de la Gonorrhée Virulente des Hommes & des Femmes* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce neceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs,

Libraires & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-ſixiéme jour du mois d'Avril, l'An de grace 1755. & de notre Regne le quarantieme-uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.



LISTE

Des Auteurs cités ou employés dans ce Traité.

ALBERT LE GRAND.

ALBERTI.

ASTRUC.

BAGLIVI.

BARTHOLIN. (Thomas)

BLANCARD.

CARDAN.

CELSE.

COCKBURNE.

COL DE VILLARS.

COWPER.

HERMAN. (Paul)

HIPPOCRATE.

HOFFMAN. (Frederic)

LISTER.

LITTRE.

MASSON.

MAYERNE.
MUSITAN.
PALFIN.
PLINE.
SYDENHAM.
UÇAI.
VERCELLONI.

****

DESCRIPTION

DU SPECULUM VAGINÆ.

C'Est le nom que nous avons crû pouvoir donner à l'Inſtrument que l'on voit repréſenté à la page ſuivante. Il eſt d'un grand ſecours pour examiner les parties naturelles d'une femme, quand il s'agit de pouvoir diſtinguer au juſte la Gonorrhée des Fleurs blanches. La plupart, comme je l'ai dit dans le cours de cet Ouvrage, n'oſent avouer la cauſe d'un flux véritablement Vénérien, & ſe le déguiſent ſouvent ſous le nom ſpécieux de Fleurs blanches, d'écoulement limphatique, de pertes en blanc. Il ſe peut faire que le Virus n'y ſoit pour rien; mais il ne faut pas toujours les en croire ſur leur parole, & quand on a quelque doute fondé, il eſt bon d'en venir à l'examen ſi elles veulent bien s'y ſoumettre. Pour y procéder exactement, & tirer les éclairciſſemens dont on a beſoin; il faut faire mettre la Malade dans une ſituation convenable, lui injecter deux ou trois fois quelques décoctions tiédes pour bien laver le Vagin. Si après ce bain les parties ne fourniſſent plus de matiere, on peut aſſurer que l'écoulement précédent n'étoit que des Fleurs blanches. Mais ſi nonobſtant les lotions bien faites, & pluſieurs fois réïtérées, on trouve encore quelque liqueur un inſtant après, c'eſt une marque infaillible que le mal eſt d'un caractere viru-

lent. Pour s'en assurer mieux, on dilate le Vagin avec l'Instrument représenté ci-après, Fig. premiere, & l'on introduit le doigt pour trouver l'endroit où est l'ulcere. Si ces ulceres ne sont pas assez en devant pour frapper la vûe, ou que le doigt ne puisse pas les découvrir alors on fait usage de la spatule creuse ci-dessous gravée, Fig. 2 pour y atteindre plus aisément. Le pus qu'on en retire en appuyant légerement contre l'ulcere, ne laisse aucun doute sur le caractere de la Maladie. On prend alors les indications nécessaires pour le traitement qui doit être le même que pour la Gonorrhée, puisque ç'en est une véritable; & la guérison qui la suivra, prouvera bien que ce n'étoient point des Fleurs blanches, qui se traitent tout différemment.

EXPLICATIONS

des deux Figures suivantes.

FIGURE PREMIERE.

AA. Espece de bec long de 4 pouces, creux en forme de goutiere, & qu'on insinue dans le Vagin.

B B. Branches de l'Instrument qui se trouve de la largeur d'environ 2 pouces en serrant le manche. C C.

D. Ressort qui tient l'Instrument fermé.

FIGURE II.

E. Espèce de spatule creuse pour reconnoître ce qui fournit l'écoulement.

ERRATA.

PAge 6. ligne 6. communiquent, *lisez* communique.
p. 11. l. 21. ports, *lis.* pores.
p. 12. l. 4. quelqu'unes, *lis.* quelqu'une.
Ibid. l. 14. conflit, *lis.* conflict.
p. 13. l. 10 jujets, *lis.* sujets.
p. 32. l. 2. qu'ont croit avoir, *lis.* qui ont.
p. 44. l. 20. au, *lis.* ou.
Ibid. l. 23. observé, *lis.* observée.
p. 51. l. 4. urethres, *lis.* ureteres.
p. 57. l. 23. dangereuses, *lis.* dangereuse.
Ibid. l. 25. voines, *lis.* voisines.
p. 62. l. 10. perpendiculaire, *supprimez* ce mot.
p. 71. l. 5. qui ont un, *lis.* à un.
p. 87. *au titre*, guérir, *lis.* traiter.
p. 88. l. 11. elles sont, *lis.* elles se sont.
p. 92. l. 4. navigullaire, *lis.* naviculaire.
Ibi . l. 7. modificatifs, *lis.* mondificatifs.
p. 96. l. 24. le plus violent & le plus caustique, *lis.* les plus violents & les plus caustiques.
p. 107. l. 2. longeur, *lis.* longueur.
p. 113. l. fournit. *lis.* fourni.
p. 118. l. 17. au malade. *lis.* à la malade.

p. 120. l. fecrettement, *lis.* fecretement.

p. 121. l. 16. des choses naturelles &, *lis.* seulement, des choses non naturelles.

p. 149. l. 2. y disparut, *lis.* disparut.

p. 159. l. 17. de la guérir, *lis.* de le guérir.

p. 163. l. 19. coufrere, *lis.* confrere.

p. 174. l. 13. élancement, *lis.* élancemens.

p. 186. l. 16. de ptisannes, *lis.* des ptisannes.

p. 187. l. 28. eu recours, *lis.* eut recours.

p. 189. l. 25. diminé, *lis.* diminué.

p. 190. l. 15. violente, *lis.* virulente.


(E-1379)





